BnF Gallica

amours de Mirabeau et de Sophie de Monnier, suivis des lettres choisies de Mirabeau à Sophie, de lettres inédites de [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Gastineau, Benjamin (1823-1904). amours de Mirabeau et de Sophie de Monnier, suivis des lettres choisies de Mirabeau à Sophie, de lettres inédites de Sophie, et du testament de Mirabeau , par Jules Janin,.... 1865.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LES AMOURS

DE MIRABEAU

ET DE

SOPHIE DE MONNIER

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

Ln27 14271

OUVRAGES DE BENJAMIN GASTINEAU

CHEZ MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

MONSIEUR ET MADAME SATAN

Deuxième édition. — 1 fort volume in-18. — Prix : 3 francs 50.

LES FEMMES DES CÉSARS

Deuxième édition. — 1 fort volume in-18. — Prix : 3 francs.

CHEZ PAGNERRE

SOTTISES ET SCANDALES

DU TEMPS PRÉSENT

1 volume in-12. — Prix : 2 francs.

CHEZ HACHETTE

CHASSE AU LION ET A LA PANTHÈRE

EN ALGÉRIE

1 volume illustré de 17 dessins par Gustave Doré. — Prix : 3 francs.

COLLECTION HETZEL ET LACROIX

LES FEMMES ET LES MŒURS DE L'ALGÉRIE

1 volume in-18. — Prix : 3 francs.

SOUS PRESSE

LA SÉDUCTRICE

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

BIBLIOTH. IMPÉRIALE IMPR.

MIRABEAU.

Imp. Beillet

BENJAMIN GASTINEAU

LES AMOURS DE MIRABEAU

ET DE

SOPHIE DE MONNIER

SUIVIS DES

LETTRES CHOISIES DE MIRABEAU A SOPHIE

DE LETTRES INÉDITES DE SOPHIE, ET DU TESTAMENT DE MIRABEAU

PAR

JULES JANIN

AVEC DEUX MAGNIFIQUES PORTRAITS SUR ACIER DE SOPHIE ET DE MIRABEAU

Dessinés et gravés d'après les portraits authentiques du temps

DÉPOT LÉGAL
SEINE
N° 1425
1864

PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1865

Tous droits réservés

1864

Ce travail sur l'existence de Sophie de Monnier et de Mirabeau, réimprimé deux fois, a été complétement remanié sur des documents nouveaux dans cette troisième édition, qui, nous l'espérons, sera accueillie avec la même faveur du public et de la critique.

Nous sommes heureux d'avoir appelé l'attention sur l'héroïne de l'amour au dix-huitième siècle. D'autres publications ont suivi la nôtre. Le roman et le théâtre se sont emparés de Sophie et de Mirabeau.

Nous avons assisté avec la plus grande joie à la fête de la morte que nous avions ressuscitée, et à laquelle ses infortunes, son esprit et ses grâces assurent l'immortalité due aux grandes âmes.

BENJAMIN GASTINEAU.

Paris, 1864.

PRÉFACE

DES DEUX PREMIÈRES ÉDITIONS

Un savant éclectique de notre temps, préférant aux lauriers sévères de la philosophie les palmes du romantisme, s'est fait peintre de femmes. Il a élevé de ses mains un piédestal aux héroïnes du dix-septième siècle; il les a placées sur un trône splendide et s'est humblement jeté à leurs genoux, avant de les peindre d'une palette chargée de tendres couleurs. Jusque-là rien à dire, les amours posthumes sont permis à tout le monde.

Mais ce qui n'est pas permis à l'écrivain, c'est d'être injuste, c'est de mettre une caricature à côté d'un tableau, c'est d'outrager, de stigmatiser les femmes du dix-huitième siècle, de les enlaidir, de

les avilir systématiquement, pour faire ressortir avec plus d'éclat la beauté, les vertus, la noblesse, la grandeur immaculée des femmes du dix-septième.

Savez-vous pourquoi notre philosophe admire les femmes du dix-septième siècle? Parce qu'elles ont vécu en païennes et fini en chrétiennes, parce qu'elles ont couronné une existence d'intrigues et de volupté, comme mesdames de Longueville et de Chevreuse, par l'abdication de leurs amours, de leur ambition mondaine dans un couvent. Mais fi des femmes du dix-huitième siècle amies des arts et des lettres, enthousiastes de philosophie; fi de ces beaux esprits auteurs, de ces doigts tachés d'encre, de ces présidentes de coteries littéraires. Arrière mesdames du Deffant, Geoffrin, du Châtelet, de Monnier, de Warens, Condorcet, Roland, Lucile Desmoulins!

Oui, j'en conviendrai avec le galant historiographe des femmes du dix-septième siècle, il y a de la grandeur à reconnaître le vide de ses passions, de ses rêves ambitieux, de ses calculs égoïstes; il est courageux de jeter le linceul sur ses derniers jours, le cilice et le voile sur ses charmes profanés, de donner le néant de la mort en pâture à son cœur lassé. Mesdames de Longueville et de Chevreuse

ont la beauté du désespoir quand, après avoir étreint l'homme jusqu'au squelette, elles tournent leurs âmes vers Dieu, si imparfait, si étrange qu'elles se le figurent, si limité qu'elles jugent l'infini. Mais à la mort je préfère la vie, au cimetière le cirque, au repos le mouvement, à la résignation la lutte, aux nonnes cloîtrées du dix-septième siècle ces belles mondaines du siècle de Voltaire, qui prirent part aux luttes de la pensée, qui aimèrent d'un sentiment éclairé la philosophie et firent pencher la balance de son côté en prêtant le merveilleux secours de leurs charmes, de leur esprit et de leur cœur aux athlètes du temps, à Voltaire, Rousseau, Diderot, Fontenelle, d'Alembert, Mirabeau.

Avant de juger les femmes des siècles précédents, il faut faire la différence des deux époques. Le dix-septième siècle clôt une ère de force, de soumission morale, tandis que le dix-huitième ouvre l'ère du doute, des débats, de l'examen, de la raison, de la libre recherche. La pensée de Descartes a germé dans les cerveaux. A la société emmaillottée, emmoinillée, qui expire dans un couvent, succèdent des générations amoureuses de bruit, d'activité, d'indépendance, qui brodent leur vie sur une trame entièrement nouvelle. Les femmes du dix-huitième

siècle ont autre chose à faire qu'à se confesser ou à s'enterrer vives dans un *in pace* avec un monde qui s'éteint de langueur ; elles doivent adorer le nouveau soleil qui point à l'horizon des temps, chanter la résurrection de l'humanité, comprendre et aimer le monde éblouissant qui, sorti tout organisé du cerveau de Descartes, est exploré et défendu contre les barbares par Voltaire et les encyclopédistes, réunis en phalange serrée.

Notre temps, qui s'est agenouillé devant Valentine de Milan, qui a aimé Héloïse avec le cœur d'Abélard, qui a combattu les ennemis de la France sous la cotte de mailles de Jeanne d'Arc, la vierge belliqueuse, qui a partagé les effusions mystiques de sainte Thérèse et de madame Guyon, et qui s'est pieusement incliné devant les belles cloîtrées du dix-septième siècle, notre temps n'a pas encore rendu justice aux femmes célèbres du siècle dernier. Pourtant, si la vie se juge par l'œuvre, par l'influence produite, par l'action féconde, dites-moi ce qui a été le plus utile au monde, du couvent ou de la ruelle littéraire, du cloître ou du salon indépendant, précurseur de la tribune ? Pourquoi cet oubli, ce dédain coupable des gloires féminines, des héroïnes du dix-huitième siècle ? Serait-ce parce qu'elles ont

préféré la grandeur des passions nobles, la gloire de l'intelligence à un rigorisme étroit, à une morale de convention, à une vie factice et étriquée, ou plutôt ne leur pardonnerait-on pas d'avoir placé au-dessus de l'amour même l'éternelle fiancée des grandes âmes : la liberté?

Eh bien, loin de partager ces tristes préventions, j'ai voulu réagir contre elles ; loin d'acquiescer au faux jugement du biographe de madame de Longueville, qui s'est écrié en parlant des femmes du dix-huitième siècle : « Ce n'est pas nous qui nous proposerions jamais de leur servir d'historien ! » notre ambition a été de peindre l'une des plus grandes figures du dix-huitième siècle, Sophie de Ruffey, marquise de Monnier.

Au plus fort de la mascarade du siècle dernier, et parmi ces courtisanes qui prennent le fard et les mouches pour la beauté, les minauderies pour la grâce, le clinquant pour le diamant, la licence spirituelle enveloppée de dentelles et de bons mots pour l'amour, parmi ces talons rouges qui raillent toute passion profonde, muguettent et coquettent comme les eunuques de l'Orient, apparaît une femme douée de tous les charmes de la grâce, de toutes les énergies d'un grand caractère, de toutes les élévations

d'une belle âme, d'un esprit distingué! Flagellée, couronnée d'épines, outragée et mise en croix par les pharisiens de son époque, Sophie de Ruffey, marquise de Monnier, sacrifia à la sincérité d'un noble sentiment titres, fortune, préjugés, et, quand l'amour insatiable eut englouti ces libres dons, elle jeta au Minotaure la seule chose qui lui restât : sa vie.

Vingt ans avant qu'éclate la révolution de 89, surgit une tempête faite homme, comme le qualifie son père, une manière d'Hercule étouffant les serpents au berceau, un être étrange que ne peut contenir le cadre étroit de la famille féodale, que l'État traite en implacable révolté. Mirabeau accepte cette lutte titanesque contre les siens et contre autrui, contre son père et sa femme, contre la royauté et la noblesse, contre les puissances politiques de son temps ; il fait de sa cause celle du droit et de la liberté. A Manosque, à Joux, à Vincennes, en Hollande, en Angleterre, sous les verrous et dans l'exil, il prend au collet tous les despotismes, les secoue de sa main puissante; il soufflette les abus, il crie haro sur les vieilles institutions; en même temps qu'il ébranle les colonnes du temple, il montre du doigt à l'horizon le nouvel idéal de justice qui va descendre dans les faits.

Jupiter eut pitié de ce sombre Vulcain qui forgeait si douloureusement les outils de la Révolution; il lui envoya une déesse au doux sourire, au regard intelligent, à l'âme fière. La marquise de Monnier partagea l'exil et la détention de Mirabeau, le consola, l'encouragea, lui tressa, dans les jours du martyre, sa couronne de myrtes et de lauriers, et se suicida, sacrifiée par son amant qui continua son étape vers la liberté ! Mais s'il avait gardé la compagne de l'exil, peut-être aurait-il adressé moins de sourires et fait moins d'avances à la cour, peut-être aurait-il eu moins d'hésitations, moins de faiblesses, et n'aurait-on trouvé aucun papier compromettant dans la fameuse armoire de Louis XVI; en un mot, la vie politique de Mirabeau eût peut-être été d'un courage aussi constant, d'une teinte aussi franche, aussi nette que sa vie privée, à laquelle se borne cet ouvrage.

J'ai fait suivre mon travail, rigoureusement historique, je n'ai pas besoin de le dire, quoiqu'il développe les phases de l'existence des deux célèbres personnages, de la plupart des lettres adressées par Mirabeau à la marquise de Monnier. De cette admirable correspondance, que son auteur ne destinait pas à la publicité, j'ai retranché les détails tout in-

times, les trop vifs élans de passion, pour qu'elle puisse passer sous les yeux de tous les lecteurs, de toutes les lectrices, de toutes les personnes qui, aimant le beau, ont pourtant sacrifié jusqu'ici à de très-respectables scrupules la lecture des lettres adressées du donjon de Vincennes par le comte de Mirabeau à la marquise de Monnier.

BENJAMIN GASTINEAU.

Paris, janvier 1860

LES

AMOURS DE MIRABEAU

ET DE

SOPHIE DE MONNIER

I

Sophie de Ruffey appartenait à une ancienne et honorable famille de robe. Fille de M. de Ruffey, président à la chambre des comptes de Bourgogne, qui jouissait, dans la magistrature, d'une grande réputation d'austérité, et d'Anna-Claude de la Forêt, femme d'une excessive dévotion, Sophie fut élevée dans la crainte de Dieu et de ses parents. Cette atmosphère glaciale d'une famille fière et dure convenait peu à l'exquise sensibilité de sa nature expansive. A peine âgée de seize ans, on voulut la marier avec le célèbre Buffon, « mais, écrivit

plus tard Sophie, le mariage manqua, et je m'en consolai, parce que Buffon a écrit qu'en amour il n'y a que le physique de bon, et que le sentiment qui l'accompagne ne vaut rien. Perdant l'espoir de l'épouser, je perdis mon goût pour les vieillards. »

En dépit de sa répulsion, Sophie de Ruffey devait être sacrifiée à un vieillard, à un septuagénaire.

Veuf d'un premier mariage, irrité contre sa fille unique qui s'était mariée malgré lui, le marquis de Monnier, seigneur de Courvière, Mamirolle et autres lieux, président de la chambre des comptes à Dôle, ce haut et puissant seigneur demanda la main de la fille du premier président à la chambre des comptes de Bourgogne.

Malgré sa résistance, sur l'ordre impérieux de ses parents, mademoiselle de Ruffey, qui avait dix-huit ans, dut épouser le 1er juillet 1771, un homme qui en avait soixante et dix. C'est ainsi qu'au XVIIe siècle les grands entendaient l'autorité de la famille.

Imaginez un accouplement hybride de la rose et du chardon, et vous aurez à peine une idée de l'étrange union du marquis de Monnier et de mademoiselle de Ruffey. Il n'était pas possible de

rapprocher deux êtres dont la nature fût plus contraire, plus antipathique. Tout les différenciait : l'âge, les sentiments, les caractères physiques et moraux.

Le marquis était dévot jusqu'à la superstition, étroit, obstiné, vindicatif, jaloux, ridicule et maladroit en tous points, faisant du scandale quand il s'agissait de conciliation, déshonorant publiquement sa fille, compromise avec un gentilhomme de sa province, M. de Valdahon, qui, d'ailleurs, l'épousa.

La sécheresse de son âme se traduisait par des traits anguleux, par une physionomie aride, dont nulle bonhomie ne tempérait la dureté.

Sophie de Ruffey avait une raison qui l'élevait au-dessus de ces pratiques fétichistes au moyen desquelles les femmes espèrent gagner le paradis, tout en choyant dans leur sein, comme en de moelleux nids, la luxure, la paresse et l'orgueil. Son père et sa mère, d'une aristocratie sévère, lui avaient donné une éducation complète; mais, ne trouvant pas en eux ces épanchements du cœur, si doux pour un enfant, la jeune fille s'était repliée sur elle-même, comme une fleur qui ferme son calice à une température glaciale. Elle prit l'habitude de la réflexion,

de la méditation; elle vécut dans les régions de l'esprit; elle demanda à l'étude le pain moral de chaque jour; et, au lieu d'être une fille bien élevée, gâtée par ses parents, c'est-à-dire vaine, frivole, prétentieuse et ignorante, comme la plupart des héritières de grande maison, elle devint, grâce à son isolement moral, instruite, persuasive, éloquente et modeste, charmant tous ceux qui l'approchaient, cachant sous les ornements de son esprit, sous les grâces et les amabilités de sa personne, le fond sérieux de sa nature.

Les portraits qu'on nous a laissés de Sophie nous représentent une femme d'une belle stature, à la taille élancée, au cou flexible et ondoyant, aux membres modelés de force et de grâce : une épaisse et brune chevelure, légèrement poudrée, rayonne comme un soleil autour d'un front élevé; deux grands yeux bleus, pleins de lumière, animent une physionomie fine, intelligente, tendrement voluptueuse; le visage, coloré d'un sang vif et abondant, la fraîcheur du teint, la blancheur nacrée de l'épiderme, les lèvres appétissantes, tout dénote une riche et luxuriante nature.

Sophie était descendue héroïque au tombeau où venait de l'enfermer son mariage. Imposant

silence à son exquise sensibilité, faisant appel à la philosophie de la résignation, à une angélique patience, elle avait recouvert de cendre ses passions, elle avait voilé sa beauté, elle était parvenue à surmonter les dégoûts que lui avaient inspirés tout d'abord l'état valétudinaire et l'âme mesquine de son mari.

Sophie de Ruffey marchait résignée dans les galeries souterraines de la vie, trouvant en elle-même, à la flamme de son foyer, dans son cœur ardent, dans sa pensée lucide, dans son imagination féconde, les satisfactions, les sentiments, la lumière, l'enthousiasme, le bonheur que lui refusait la société comédienne et fardée du XVIIIe siècle; lorsque les murs épais de sa prison, qui lui cachaient les splendeurs du ciel et de la nature, s'écroulèrent subitement, lorsqu'une ivresse foudroyante, semblable à celle que donne le haschich, s'empara d'elle et fit déborder les flots de passions qu'avec peine sa volonté avait retenus jusque-là dans leurs digues.

Elle avait bien réussi à faire violence au corps, à l'assouplir à ses fermes résolutions; elle avait brisé tous les obstacles de la chair, elle s'était enfermée dans la morale du sacrifice. Mais l'amour détruisit d'un coup d'aile tous ses échafaudages

péniblement étayés, toutes ses théories de renoncement, toutes ses fortifications de pierres qu'elle croyait inexpugnables.

La révélation de cet amour irrésistible se fit le premier jour où elle vit Mirabeau, le 11 juin 1775, jour de la solennisation, dans la petite ville de Pontarlier, du sacre de Louis XVI. Chargé de rendre compte de cette fête, le comte de Saint-Mauris, commandant du château fort de Joux, pensa avec raison que Mirabeau s'acquitterait parfaitement de sa tâche. Ce qui fut demandé fut fait, à la grande satisfaction de Saint-Mauris, qui récompensa son prisonnier en le présentant chez le marquis de Monnier, où il allait souvent lui-même pour faire une cour aussi malheureuse qu'assidue à la belle marquise.

Le marquis de Monnier parut s'intéresser vivement au prisonnier; il s'enquit de la cause de sa détention. Mirabeau fit en quelques traits son histoire et celle de sa famille.

II

Honoré-Gabriel, comte de Mirabeau, était l'aîné de onze enfants que le marquis de Mirabeau avait eus de Geneviève de Vassan. Après une union si féconde, le marquis de Mirabeau, subissant le joug d'une intrigante, madame de Pailly, se sépara violemment de sa femme et enveloppa dans la même haine la mère et le fils aîné.

Le marquis de Mirabeau avait le caractère le plus bizarre, l'humeur la plus intraitable, la plus despotique, l'orgueil le plus entier que l'on puisse imaginer. Il poussait l'entêtement et la monomanie jusqu'au ridicule, la bonne opinion de lui-même jusqu'à l'apothéose.

Ainsi, il se décerna fort sérieusement un brevet de Messie de l'économie politique pour avoir trouvé quelques règlements de commerce et un perfectionnement dans la mouture du blé et la cuisson du pain.

Mais l'*ami des hommes*, comme il s'appelait, était un père de famille despote, absolu, quinteux, inquisiteur : il torturait à plaisir les siens et n'était jamais content d'eux, quoi qu'ils fissent; il battait sa digne femme, la chassait de son foyer pour y introduire une maîtresse, et persécutait ses enfants.

N'est-ce pas le cas de répéter avec Molière :

L'ami du genre humain n'est pas du tout mon fait!

Il fit incarcérer presque tous les membres de sa famille en ayant recours aux lettres de cachet. Un jour, une personne qui le connaissait de longue date le rencontre et lui demande des nouvelles de ses affaires. — « Votre procès avec madame la marquise est-il fini? » — « Je l'ai gagné, répondit-il. » — « Et où est-elle? » — « Au couvent. » — « Et madame votre fille de Cabris? » — « Au couvent. » — « Et M. votre fils? » — « Au couvent. » — « Vous avez donc entrepris de peupler les couvents! » — « Oui, monsieur, et si vous étiez des

miens, il y a longtemps que vous y seriez vous-même (1). »

Le marquis de Mirabeau s'acharna surtout contre son fils aîné, Honoré-Gabriel, on ne sait trop pourquoi : peut-être parce qu'il avait conservé les principaux traits de sa mère, en dépit d'une cruelle maladie qui l'avait défiguré dès le berceau.

« Je n'ai rien à te dire de mon énorme fils, écrivait le marquis à son frère le bailli, si ce n'est qu'il bat sa nourrice. Il est laid comme le fils de Satan ! »

Et plus tard, il envoie à l'oncle le portrait suivant de son neveu :

« Cela ne fait que de naître, et le débordement est complet. C'est un esprit de travers, fantasque, fougueux, importun, penchant au mal avant de le connaître et d'en être capable ; un cœur superbe sous la jaquette d'un bambin ; un étrange orgueil, noble pourtant ; un embryon de matamore ébouriffé, qui veut avaler tout le monde avant d'avoir douze ans !... un type profondément inouï de bassesse, de platitude absolue, un mâle monstrueux

(1) Voyez dans la *Vie politique et privée des hommes illustres de la Révolution française* l'excellente biographie de Mirabeau, par M. Pélauger.

au physique et au moral, une chenille raboteuse qui ne se déchenillera jamais; mais avec cela une mémoire, une aptitude, une capacité précoces qui saisissent, ébahissent, épouvantent! un quart d'homme, cependant, s'il en est jamais quelque chose. Il n'y a que les appétits brutaux auxquels on retrouve ces caractères-là; il y a des écumes dans toute race. »

Cette lettre ne trahit-elle pas merveilleusement l'orgueil du chef de famille? A l'entendre, son fils est un monstre, mais il a le génie de sa race!

Honoré-Gabriel Mirabeau grandit ainsi, entre les discussions de famille, les rebuffades de son père et les caprices de la favorite, madame de Pailly. Il n'avait, pour le défendre contre la tyrannie paternelle, qu'un oncle, le bailli de Mirabeau, homme évangélique, doux, tolérant, d'une conduite exemplaire, sévère pour lui et indulgent pour les autres, formant enfin un parfait contraste avec son frère. Mais c'est en vain que le bailli plaidait noblement la cause de son neveu auprès du marquis; celui-ci, n'écoutant que son inexplicable aversion, faisait engager Mirabeau à quinze ans dans un régiment commandé par le plus sévère des colonels.

« Je veux chasser, écrit-il, ce fléau des lieux où il pèserait après moi. »

Honoré-Gabriel fit ses premières armes en amour à son régiment, en enlevant la maîtresse de son colonel, une belle fille de Saintes. Le colonel, furieux, se vengea en accablant son subordonné de punitions imméritées.

Mirabeau se sauve à Paris, et le marquis ne parle rien moins que de le déporter aux colonies hollandaises de Batavia.

« Vois, mon frère, écrit-il au bailli de Mirabeau, si les excès de ce misérable ne méritent pas qu'il soit à jamais exilé de la société! L'envoi aux colonies hollandaises est le meilleur de tous les moyens. On a la sûreté de ne voir jamais reparaître sur l'horizon un malheureux né pour la honte de sa race. L'espion qui s'est attaché à ses traces m'écrit qu'il est capable de tout. »

Cependant, le marquis ne réalisa pas sa menace de déportation; il se contenta de lancer un espion aux trousses de son fils et de le faire incarcérer au fort de l'île de Ré. Honoré-Gabriel sortit de ce fort pour guerroyer en Corse; il se distingua par sa bravoure et son intelligence.

La guerre terminée, Honoré-Gabriel, changeant

de rôle au gré de son père, revint à la terre de Mirabeau, où se trouvait son oncle le bailli, et s'adonna tout entier à l'agriculture. Le père, un peu apaisé, le chargea de missions agricoles dans sa terre du Limousin.

« Il faut bien lui donner force exercice, écrit le marquis de Mirabeau, car que ferait-on de cette exubérance intellectuelle et sanguine? Du reste, je me tiens en garde avec lui, car je sais combien l'élasticité de tête peut faire illusion sur un fond de fange. Il est possible, au reste, qu'un esprit juste, un bon cœur et une âme forte se dilatent dans cette enveloppe informe et grossière, mais il faut que tout cela soit pétri, manié, réglé, macéré. Du reste, il dompterait le diable. »

Mirabeau est rappelé du Limousin en Provence, à la terre de Bignon. Son père le fait travailler sans relâche, du matin au soir. Il paraît assez content, cette fois, de sa progéniture, puisqu'il écrit au bailli : « Mon oiseau de proie, à la fois caressant et grondeur, se fait oiseau de basse-cour. Cet animal s'est institué artisan de bêtes. »

Voulant absolument inculquer à son fils ses étroites théories d'économie politique, le marquis l'envoie étudier, à Paris, sous la direction de plu-

sieurs philosophes de son école, et quelque temps après il écrit à son frère :

« Il travaille et bouquine comme un forcené, comme il fait tout. Ce jeune homme a la société laborieuse et harassante, un entêtement, une décision, un chaos dans la tête qui ne sera jamais débrouillé. Il ne doute de rien et ne sait seulement pas exactement son propre nom. Au reste, beaucoup de pénétration et de grandes portées. Au fond, je crois que le seul succès à espérer, c'est de réussir à l'*éteindre*. »

Ainsi, pour le marquis de Mirabeau, son fils était toujours un incendie, un fourneau allumé, un volcan qu'il faut *éteindre*. Au lieu d'utiliser ses vigoureuses facultés, il cherche uniquement à les neutraliser. Pensant que le mariage calmerait la nature volcanique de son fils, il le rappelle de Paris, l'envoie à Aix, et charge son frère de lui trouver femme.

Le comte de Mirabeau s'acquitta de la commission lui-même. Reçu chez le marquis de Marignane, dont la fille, unique héritière, était convoitée par de nobles prétendants, en deux jours il se rendit maître du cœur de mademoiselle de Marignane, qui congédia ses rivaux. Il l'épousa.

Mirabeau venait de remporter une victoire, de faire une conquête qui devait lui susciter des tourments inouïs. Généreux, orgueilleux, le nouvel époux, à qui son père ne voulut pas donner un denier, contracta dettes sur dettes pour entourer sa femme de soins et de luxe. Les créanciers se réunirent et menacèrent Mirabeau, qui se retira avec sa femme au château de Mirabeau, très-délabré et à peu près abandonné. Cependant Mirabeau, s'accrochant en désespéré à une branche pourrie, tâcha de tirer parti de ce domaine. Mais il ne fit que perdre son temps en réparations stériles, en maçonnerie et en défrichements. La débâcle arriva. Il fut accusé de dilapider, de ruiner le domaine de Mirabeau par quelques valets mécontents, au rapport desquels le marquis de Mirabeau s'empressa d'ajouter foi. L'*ami des hommes* entre de nouveau en campagne contre son fils. Il se rend à Paris et obtient un ordre d'exil à Manosque.

Dans cette retraite forcée, Mirabeau consacra ses heures à la rédaction de son éloquent *Essai sur le despotisme*, premier élan d'une âme fière qui ne veut plier sous aucune tyrannie. Pendant qu'il travaillait sans relâche à cet ouvrage, sa femme, coquette sans âme, le trahissait comme la fortune,

écoutait le ramage amoureux d'un petit gentilhomme de Manosque, le chevalier de Gassaud.

Une lettre dévoila l'intrigue. Mirabeau exigea une réparation; mais il céda aux supplications du père du chevalier de Gassaud : il pardonna.

Cette affaire à peine terminée, Mirabeau apprend que madame de Cabris, sa sœur, a été publiquement insultée par le baron de Moans. Il oublie ses arrêts, il ne songe qu'à venger le nom de famille outragé et il va provoquer le baron de Moans, qui refuse de lui donner une réparation par les armes. Mirabeau, indigné, le bâtonne.

Moans, comme tous les lâches, défère ce sanglant outrage aux tribunaux. Le marquis de Mirabeau apprend que son fils a violé ses arrêts; il requiert du ministre un châtiment sévère. Mirabeau est séparé de sa femme, de son enfant, et on le claquemure dans un cachot du château d'If, en recommandant au gouverneur de ne laisser approcher du prisonnier âme qui vive. Le gouverneur promit, mais ne tint pas parole.

Dans l'île d'If, la jeune épouse d'un cantinier, cédant à cette attraction magnétique, à cette puissance irrésistible que Mirabeau exerçait sur les femmes, s'éprit du captif. Les relations furent di-

vulguées, et la cantinière abandonna la maison de son mari.

Cette fuite fit scandale dans l'île; la nouvelle équipée de Mirabeau vint aux oreilles de son père, qui ordonna de le tranférer au fort de Joux.

« Sois sûr, écrit alors l'*ami des hommes* au bailli, qu'il file sa corde et qu'il finira par une réclusion perpétuelle dans laquelle je serai bien servi. »

De son côté, Mirabeau, malade et au désespoir, écrit à son oncle :

« Daignez me relever de la fermentation terrible où je suis. L'activité, qui peut tout, devient turbulente, se retourne contre nous même et peut devenir dangereuse quand elle n'a ni objet ni emploi. Veut-on me jeter dans la démence ou dans la frénésie? Je sens que ma santé s'échappe; ma tête bouillonnante souffre d'autant plus que je fais plus d'effort pour la contenir. Dans un mois, ces montagnes de neige vont m'ensevelir dans ce sauvage pays, dénué de ressources morales. »

A ces cris de détresse, le marquis de Mirabeau se contente de répondre : « Il joue la comédie. »

Et il lance une nouvelle philippique contre la mère compatissant aux douleurs de son fils.

« Cette méchante et scélérate femelle, écrit-il, est parvenue à faire tenir une lettre à son fils, bien qu'il soit sous le verrou du roi et de la loi. Mais qu'y faire ? Il est impossible de se démarier ni de se dépaterniser, et quand l'une serait à la Salpêtrière et l'autre au pied de l'échafaud, ils ne se débaptiseraient pas pour cela. Tu vois bien que j'ai *intérêt à le tenir en prison*, de peur qu'il ne vienne ici seconder sa mère. »

Mirabeau n'avait plus rien à espérer de son père. Mais le commandant du château de Joux, le comte de Saint-Mauris eut besoin de sa plume éloquente pour retracer, comme nous l'avons dit, l'histoire des fêtes du sacre de Louis XVI, et c'est à cette circonstance qu'il dut d'être présenté au marquis de Monnier.

III

Sophie avait écouté avec un intérêt, qu'elle trahit par de judicieuses observations tout en faveur du narrateur, l'histoire de la jeunesse orageuse de Mirabeau. Le prisonnier fut très-sensible à ses marques de sympathie. Il la remercia vivement. Le marquis de Monnier invita Mirabeau à lui rendre visite toutes les fois que le commandant Saint-Mauris l'autoriserait à sortir du château de Joux. Sophie joignit à l'invitation de son mari quelques paroles délicates et senties, comme en savent dire les femmes; si bien que Mirabeau, qui était sorti désespéré de sa prison, y rentra heureux, trans-

porté de joie, l'âme pleine de la douce image de Sophie de Ruffey.

Les entrevues se renouvelèrent. Mirabeau comprit le martyre que subissait la marquise; il enflamma son cœur au souffle de sa parole ardente, et il fut pris lui-même d'une passion profonde. L'amour se révéla à lui avec ses divins enthousiasmes, son élan dans l'infini.

« Je cherchais un consolateur, écrivait-il, et quel consolateur plus délicieux que l'amour? Jusque-là, je n'avais connu qu'un commerce de galanterie, qui n'est point l'amour, qui n'est que le mensonge et la profanation de l'amour. Oh! la froide passion auprès de celle qui commençait à m'embraser! J'ai les qualités et les défauts de ma nature. Si elle me rend ardent et fougueux, elle forme le cœur de feu qui alimente mon inépuisable tendresse; elle me fait brûler de cette sensibilité précieuse et fatale qui est la source des belles imaginations, des impressions profondes, des grands succès, mais trop souvent des grandes fautes et des grands malheurs. Ce n'était plus ce violent emportement de la nature vers des voluptés sensuelles qui m'entraînait, ce n'était pas même le désir de plaire à un juge d'un goût exquis qui m'excitait :

je sentais trop avoir de l'amour-propre. La conformité de situation, la similitude des pensées, l'analogie des tristesses, le besoin réciproque d'une société intime, le charme d'une confidente que l'on maîtrise presque toujours plus qu'on en est maîtrisé, n'entraient presque point dans mes vues : de plus puissants attraits avaient remué mon cœur. Je trouvais une femme bien différente de moi, ayant toutes les vertus de sa nature sans aucun de ses défauts. Elle est douce, et elle n'est ni tiède ni nonchalante, comme le sont les caractères si doux; elle est passionnée, et n'est point facile; elle est compatissante, et sa compassion n'exclut ni le discernement ni la fermeté. Hélas ! toutes ses vertus sont à elle et toutes ses fautes sont à moi... Je la trouvai, cette femme adorable et trop aimante, je l'étudiai complaisamment, je m'arrêtai trop à cette contemplation délicieuse, je sus ce qu'était cette âme formée des mains de la nature dans un moment de magnificence, et elle concentra tous les rayons épars de ma brûlante sensibilité. »

Métamorphosée par l'amour de Mirabeau, la marquise de Monnier trouva le joug conjugal trop pesant. Ce n'était plus la sœur de charité qui acceptait, résignée, la pénible mission de soigner un

malade, de supporter son humeur acariâtre, inégale, son contact répulsif; la jeune femme se réveillait d'une léthargie morale, ressuscitait à la vie, à l'amour, et se voyait accolée à une âme sèche, à un cœur mort, à un hypocondriaque vieillard.

Qui avait opéré le miracle, qui avait ouvert le tabernacle d'airain où Sophie avait scellé son âme vierge et ses plus secrets sentiments ? Mirabeau.

Mirabeau, pauvre, persécuté, captif, abandonné, sans avenir! Mais il avait l'attraction, le feu sacré, la puissance devant laquelle s'agenouillent les femmes : la passion.

Cependant, le comte de Saint-Mauris s'inquiéta des nouvelles visites de Mirabeau à la marquise de Monnier. Sa jalousie d'amant éconduit s'éveilla : il défendit dès lors à son prisonnier de franchir la porte du château de Joux, et ouvrit les yeux au marquis de Monnier, qui ordonna à sa femme de suspendre tout rapport avec le comte de Mirabeau.

Sophie combattit en vain les résolutions de son mari ; il fut inflexible. De violentes discussions s'élevèrent. Le marquis fut fort étonné de la fermeté, de l'énergie d'une femme jusque-là si douce et si

souple. Sophie dit à son mari qu'en dépit de sa défense formelle, elle continuerait de porter au prisonnier ses petits secours habituels. En effet, profitant d'une absence momentanée du marquis de Monnier, elle se rendit de Pontarlier au château-fort de Joux.

Nous l'y précéderons.

Dans une forteresse située sur un plateau élevé du Jura, habitée par un geôlier et quelques invalides, nid d'aigle planté au milieu de rochers et éternellement enseveli sous les frimas et les nuages, au fond de cet antre, appelé de son nom euphonique prison d'État, Mirabeau subissait son martyre quotidien. L'amour de la marquise de Monnier avait passé comme un éclair fulgurant dans son horizon sombre; — par une dérision du sort, un geôlier avait soufflé sur cette flamme; il avait refermé la porte d'une prison sur cette passion, et le silence du tombeau s'était fait.

Mirabeau remuait ces douloureuses pensées, lorsque le commandant Saint-Mauris entra inopinément dans sa chambre.

— Monsieur, dit-il d'un air hypocrite et d'un ton compassé, le gouverneur d'une prison a parfois de pénibles devoirs à remplir.

— Monsieur, répliqua Mirabeau, je vois que vous avez de fâcheuses choses à m'apprendre. Parlez, je suis préparé à tout.

— Eh bien, le marquis de Mirabeau vient d'ordonner de nouvelles rigueurs contre vous.

— C'est d'un bon père, dit Mirabeau avec amertume. Qui aime bien châtie bien. Veuillez me dire en quoi j'ai mérité sa colère.

— Vous avez répandu dans la ville de Pontarlier des exemplaires de votre ouvrage : l'*Essai sur le despotisme,* voilà le premier grief : et le bruit de vos relations avec madame de Monnier, qui est venu jusqu'à lui, voilà le second. Bref, le marquis m'a donné l'ordre de vous transférer immédiatement dans la tour de Gramont?

— Mon père vous commanderait de m'assassiner, le feriez-vous, monsieur de Saint-Mauris?

— Vous n'ignorez pas que le roi a donné au marquis de Mirabeau pleins pouvoirs sur vous.

— Et vous êtes résolu à me jeter vivant dans ce tombeau !

— J'obéirai à ma consigne.

— Votre consigne est une infamie !... s'écria Mirabeau indigné. — Lorsque vous voulez en finir avec un prisonnier d'État, reprit-il, ne le jetez-vous

pas dans cette horrible tour de six pieds carrés?

— Nous avons eu un prisonnier qui y a vécu une année entière.

— C'était un homme de fer. Je n'y vivrais pas huit jours. Au nom de l'humanité, monsieur de Saint-Mauris, n'exécutez pas cet ordre.

— Je ne puis. Cependant, au risque d'être blâmé, je consens à différer jusqu'à demain votre translation dans la tour de Gramont. Vous resterez encore ici aujourd'hui.

Le gouverneur sortit.

— Visage et cœur de tigre! dit Mirabeau. Avec quelle joie hypocrite ce misérable Saint-Mauris m'annonçait mon martyre! D'ici à demain, qu'imaginer pour échapper à mon sort? la fuite est impossible. Allons! je n'ai qu'une chose à faire, c'est de me briser la tête contre ces murs!

Et Mirabeau tomba découragé sur un escabeau.

A ce moment entra dans la chambre Baptiste, le porte-clefs du fort de Joux. Il apportait au prisonnier du pain et une cruche d'eau fraîche.

En voyant Mirabeau sombre, la tête dans les mains, le regard perdu dans le vague, Baptiste, qui aimait son prisonnier, murmura :

— S'appeler Mirabeau, et être réduit au pain noir et à la cruche d'eau, quelle triste chose ! C'est pourtant à cause de ses idées. Ah ! que je suis heureux de ne pas avoir d'idées !

Pendant ce temps, le grand seigneur se demandait comment il pourrait réveiller l'âme endormie et l'intelligence épaisse du geôlier; il mesurait les difficultés de l'œuvre, son salut dépendant de cette tentative. Il tint quelques secondes sous son regard le pauvre Baptiste déconcerté, puis il l'interpella ainsi :

— Baptiste, ma nuit a été troublée par un rêve étrange.

— Ah ! monsieur le comte !... s'écria le geôlier très-flatté de l'honneur que lui faisait Mirabeau en lui adressant la parole.

— Devant moi, reprit Mirabeau, défilaient, comme dans une solennelle procession, tous les déshérités de la terre avec leur lugubre cortége de douleurs. Les esclaves se traînaient en gémissant sous leurs fardeaux; de pauvres mères me présentaient leurs enfants livides, affamés; les prisonniers me montraient les marques des chaînes imprimées sur leurs chairs; les martyrs, les plaies de leurs corps. C'était un horrible concert de plaintes et de

sanglots. En passant devant moi, les damnés de la société m'imploraient du regard et me criaient : « Justice ! justice ! » Derrière ce troupeau d'esclaves marchaient des hommes puissants. Armés de verges de fer, tour à tour ils frappaient et couchaient sur la poussière ceux qui relevaient la tête et me demandaient justice. Je voulus répondre à ces infortunés ; je voulus leurs dire : « Esclaves, levez-vous et cessez d'inutiles plaintes. Pourquoi se courber et supplier ? Jetez à terre le fardeau du vieux monde et marchez librement vers l'avenir : » Mais j'étais attaché au sol, mes membres étaient meurtris par les chaînes. Alors, dans un suprême effort je me tournai vers toi. « Baptiste ! m'écriai-je, vois cette douloureuse procession de martyrs, vois ces hommes enchaînés, ces femmes en pleurs, ces pauvres enfants étiolés... Veux-tu t'associer à l'œuvre de la tyrannie, veux-tu être le complice de ces crimes ? »

— Oh ! non, monsieur le comte, non ! s'écria Baptiste entraîné par la verve de Mirabeau.

— Eh bien, jette à terre la livrée du geôlier et montre-toi dans ton indépendance. Au lieu d'être le pourvoyeur du bourreau, fais-toi le champion de la vérité, de la justice et de la liberté !

— Oh ! monsieur, dit le geôlier fasciné en tombant aux pieds de Mirabeau, je ne peux pas plus vous résister qu'au bon Dieu... Faites de moi ce qu'il vous plaira.

— Baptiste, dit Mirabeau en relevant le geôlier et en gardant ses mains dans les siennes, ton sort me regarde. Je réponds de ta vie et de ton avenir. Mais ne perdons pas de temps en paroles. Tu sais que le gouverneur m'a menacé de la tour de Gramont pour demain, et je n'y entrerai pas vivant, je te le jure !

— Monsieur, je vous ai dit que je vous appartenais corps et âme.

— Eh bien, veux-tu que nous partions ce soir du fort. Crois-tu le moment propice à une évasion ?

— Oui, monsieur, répondit Baptiste. Le comte de Saint-Mauris donne un bal ce soir, et pendant la fête on ne pensera pas aux prisonniers.

— Eh bien, si tu es décidé à me suivre, nous sortirons de cette caverne. As-tu quelques intelligences avec les soldats qui gardent le château ?

— Impossible, monsieur Gabriel : de vrais sauvages !

— Qu'importe ! tu n'as pas peur d'une balle ?

— Avec vous, monsieur Gabriel, je n'aurai peur de rien.

— Ainsi, c'est bien entendu. A ce soir, lorsque huit heures sonneront. Tiens, voici ma bourse. Prépare une voiture... des chevaux... tout ce qui est nécessaire à notre fuite.

— Oui, monsieur le comte... Ah ! j'oubliais de vous dire... La marquise de Monnier a obtenu du gouverneur la permission de vous rendre visite.

— Madame de Monnier !...

— Elle-même. Elle doit venir aujourd'hui. Ah ! j'ai aussi cela à vous remettre, ajouta Baptiste en tirant deux lettres de sa poche et en les donnant à Mirabeau. Adieu, monsieur Gabriel, à ce soir... Je ne serais pas fâchée d'en être quitte avec cet ignoble service de geôlier. J'ai bien envie de mettre en liberté tous les prisonniers !

Mirabeau n'écoutait plus. Il était livré aux mille réflexions que lui suggérait la visite de la marquise de Monnier.

— Sophie ! Elle va venir dans cette prison ! s'écria-t-il. Pourquoi Saint-Mauris lui a-t-il accordé cette autorisation ?... Ne m'a-t-elle pas dit qu'au-

trefois il avait été son courtisan assidu et qu'elle l'avait dédaigné?... Si c'était un piège?... Il faut éviter sa présence... Mais comment ne pas la voir? Ah! le souvenir de cette femme bouleverse mon esprit. Mirabeau! Mirabeau! retiens-toi près de l'abîme. Si tu cèdes à tes fougueuses passions, elles te perdront... Voyons, appelons à mon aide le calme, la raison, et lisons ces deux lettres... D'abord celle de ma femme.

Mirabeau s'assit, s'accouda sur une petite table et lut ce qui suit :

« Monsieur, vous êtes fou de demander à me voir. Vous devriez comprendre que vos lettres me fatiguent. Je n'ai pas la moindre envie de passer mes jours en prison et de prendre ma part des malheurs qui vous ont justement frappé. Adieu pour la vie. »

— Voyons l'autre... elle est de mon père, dit Mirabeau en ouvrant la seconde lettre; et il lut :

« Comte, vous êtes un enragé. Tant que je vivrai, vous n'aurez pas vos enfants. Je ne veux pas que vous en fassiez des monstres de votre espèce. »

Mirabeau resta accablé.

— Il est donc vrai? murmura-t-il la tête dans

ses deux mains. Je dois me résigner à vivre ici-bas comme un réprouvé! Vivre seul et maudit... c'est le sort de tous ceux qui combattent ici-bas l'hypocrisie, le mensonge et la tyrannie. Je vais écrire à madame de Monnier de ne pas venir.

Mais il était trop tard. A ce moment, Sophie, accompagnée de Saint-Mauris, franchissait le seuil de la prison.

— Monsieur le comte, dit Saint-Mauris d'un ton mielleux et railleur, à la veille de vous transférer dans la tour de Gramont, je n'ai pas voulu vous ravir le bonheur de votre dernier jour. Je me retire.

— Vous pourriez rester sans indiscrétion, monsieur, dit Sophie.

— Oh! madame la marquise! pour qui me prenez-vous? répondit l'hypocrite gouverneur.

Au moment de sortir, le comte de Saint-Mauris se retourna, promena son regard haineux de Mirabeau à la marquise de Monnier et disparut.

IV

« Madame, dit Mirabeau d'une voix émue, lorsqu'il fut seul avec Sophie, vous avez fait une bonne action en daignant relever, par votre présence, le courage d'un prisonnier. Ma reconnaissance et mon affection vous sont acquises à jamais.

Et Mirabeau déposa un baiser sur la main aristocratique de la marquise.

— Comte, dit Sophie, je connais par expérience les douleurs de la captivité. Je n'ai donc aucun mérite à y compatir.

— En effet, madame, reprit Mirabeau en présentant sa meilleure chaise à la marquise, j'ai su

que votre enfance s'était écoulée sous la tutelle de parents d'une sévérité sans exemple.

— Que Dieu leur pardonne ce qu'ils m'ont fait souffrir ! s'écria Sophie. J'avais seize ans lorsque le marquis de Monnier leur demanda ma main. Ils me contraignirent à l'épouser. Je résistai longtemps à leurs instances, à leurs persécutions ; mais enfin, lasse de souffrir, je cédai. Comme une enfant que j'étais, je croyais que ces nouvelles chaînes seraient plus légères à porter.

— Notre histoire se touche par plusieurs points, madame, dit Mirabeau. Comme vous, mon père m'a tenu sous un sceptre de fer.

— Mais, plus heureux que moi, vous avez une femme et des enfants qui vous chérissent.

— Je n'ai plus de famille, je suis seul. J'avais supplié mon père de m'amener mes deux enfants au château de Joux. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Que j'en ferais des monstres semblables à moi. Et il les fait élever loin d'ici, dans la haine et le mépris de leur père.

— Oh ! c'est odieux ! s'écria Sophie.

— J'avais écrit à madame de Mirabeau la lettre la plus affectueuse, la plus capable d'émouvoir le cœur d'une femme. Elle m'a répondu que

j'avais mérité mes malheurs et que j'étais fou de chercher à la voir.

— Oh ! cette femme n'aime pas ! dit vivement Sophie. Pardonnez-moi, comte, reprit-elle aussitôt en cherchant à dissimuler sa confusion.

— Vous avez dit vrai, marquise. Elle ne m'aime pas. Vous êtes, madame, la seule personne qui ne m'ait pas abandonné dans ma détresse... Et je suis forcé de me séparer de vous !...

— Je n'y songeais plus, interrompit la marquise. Cette menace du gouverneur s'accomplirait-elle ? Seriez-vous renfermé dans cette tour de Gramont, dont le nom seul épouvante les habitants de Pontarlier ?

— Je n'y entrerai pas, je l'espère. Demain, je serai libre !

— Libre ! s'écria Sophie avec l'accent de la surprise.

— Oui, madame. Le geôlier de ce château doit m'ouvrir les portes et fuir avec moi.

Cette nouvelle émut visiblement la marquise de Monnier. Elle dit au prisonnier d'un ton qu'elle voulait rendre calme, mais où perçait l'intention d'un reproche :

— Vous partirez seul, monsieur ?

— Oui, madame; seul... avec mon geôlier, répondit Mirabeau, cherchant à comprendre la pensée de la marquise.

— Je vous croyais reconnaissant, monsieur...

— Pourquoi ce reproche, marquise? En quoi l'ai-je mérité?

— Ne pouvez-vous donc pas briser deux chaînes à la fois?

— Que dites-vous, madame?

— Je dis que s'il est horrible d'être enchaîné comme vous à une muraille, il est encore plus horrible d'être lié à un cadavre!...

Ces paroles furent une révélation pour Mirabeau et réveillèrent en lui un amour impétueux. Son œil s'alluma au regard de la marquise. Il joignit les mains et se rapprocha de Sophie, comme s'il eût voulu s'agenouiller devant la femme qui venait de jeter ce cri de passion; mais, appelant la raison à son aide et contenant ses sentiments, Mirabeau s'écria :

— Y pensez-vous? L'exil, la persécution, la misère, les nuits sans sommeil, les jours sans pain!

— Et la liberté!... vous ne la comptez pas, monsieur de Mirabeau?

— Madame la marquise, reprit Mirabeau, je

ne soupçonnais pas que cette enveloppe si belle et si calme cachait une âme de feu. Vous êtes héroïque, et je serais doublement coupable d'abuser de votre générosité. Si je ne consultais que l'ardeur des sentiments que vous m'inspirez, je vous entraînerais hors de France, mais, de grâce, songez que je suis voué au malheur, à la persécution, et qu'il y aurait de la cruauté à vous faire partager mon sort.

— Vous avez raison, répliqua froidement la marquise avec dignité et résolution. Partez, soyez libre; demain, moi aussi, je le serai.

Mirabeau prit les mains de la marquise.

— Je vous en conjure, dit-il, réfléchissez une dernière fois. En me suivant dans l'exil, vous perdriez une position brillante, des titres, une fortune considérable...

— Qu'importe la richesse aux malades ! fit tristement la marquise. Que font les honneurs aux morts ? Ah ! si vous aviez mesuré mes souffrances, monsieur de Mirabeau, vous ne me parleriez pas de titres et de fortune. Je ne vous ai pas dit qu'en me jurant qu'il ne contraindrait pas mes sentiments de femme, le marquis de Monnier m'avait tendu un piége odieux dans lequel je me débattis

douloureusement trois longues années. Je ne vous ai pas dit qu'hier je ne pus cacher à M. de Monnier la répulsion que sa conduite m'inspirait, et qu'il me frappa outrageusement !

Mirabeau fit un geste d'horreur et d'indignation.

— Folle de douleur, reprit la marquise, je me retirai dans mes appartements, résolue d'en finir avec ces humiliations. J'allais attenter à ma vie, lorsque à ce moment suprême votre souvenir, comte de Mirabeau, vint se placer entre la mort et ma résolution. Je ne sais ce qui se passa en moi, mais je ne me sentis plus le courage de mourir. La voix du suicide me criait : « La douleur ! la honte ! l'esclavage ! » Mais la délicieuse voix de la nature répondait : « La vie ! l'amour ! la jeunesse ! la liberté ! — Eh bien, m'écriai-je, c'est par la fuite que j'échapperai à M. de Monnier ! » Et je suis venue vous trouver...

— Que Dieu nous protége, Sophie ! dit Mirabeau recueilli dans son émotion. Ce soir, nous quitterons la France. Mais j'hésite à vous exposer à mille dangers... à la mort peut-être !

— La mort !... Elle est belle à recevoir quand on cherche la liberté !

— Oh ! vous êtes courageuse, madame !...

A ce moment, la porte de la prison s'ouvrit.

— Mon mari !... s'écria Sophie en apercevant le marquis de Monnier qui entrait dans la chambre.

— Misérable Saint-Mauris ! murmura Mirabeau.

Le marquis s'avança menaçant vers Sophie, et lui dit d'une voix chevrotante de colère :

— Madame, vous vous êtes rendue ici à mon insu... c'est une trahison indigne !

— Je ne me justifierai ni de vos accusations ni de vos reproches, répondit froidement la marquise.

— Le pourriez-vous... lorsque je vous surprends avec votre amant ?

— Monsieur le marquis, dit Mirabeau bouillant de colère, en se plaçant devant Sophie.

A ce moment le gouverneur entra.

— Le marquis de Mirabeau sollicite, dit-il, la faveur de voir son fils.

— C'est bien, dit M. de Monnier, nous nous retirons. Madame, veuillez me suivre, ajouta-t-il en se tournant vers la marquise.

— A ce soir, quoi qu'il arrive ! murmura So-

phie à l'oreille de Mirabeau en passant près de lui.

Lorsque Mirabeau fut seul avec Saint-Mauris, il le toisa d'un air de souverain mépris et lui dit :

— Monsieur de Saint-Mauris, nous avons un compte à régler tous les deux.

— Nous remettrons cela à demain ! railla Saint-Mauris en faisant allusion à la tour de Gramont.

Mirabeau allait répondre, lorsqu'il entendit la parole saccadée et le rire strident de son père dans les couloirs. En effet, le marquis de Mirabeau entra, et, s'approchant, toujours railleur, de son fils :

— Eh bien, l'Ouragan ? lui dit-il, vous êtes donc toujours le même ! Que dit-on dans la ville de Pontarlier ? Que vous avez séduit la marquise de Monnier... Avec cette figure hideuse, ce magot à échine de loup trouve encore le moyen d'en conter aux femmes !

— Vous devez être bien heureux, bien triomphant, monsieur, dit Mirabeau à Saint-Mauris, d'avoir réussi à prendre madame de Monnier dans votre piége... de l'avoir perdue... Ah ! tenez, vous n'êtes pas digne de porter une épée de gentilhomme !

— Halte-là ! l'Ouragan, fit le marquis de Mirabeau en s'interposant entre son fils et le gouverneur. Ah ça ! monsieur de Saint-Mauris, pourquoi n'avez-vous donc pas enfermé ce taureau furieux dans la tour de Gramont, comme je vous l'avais mandé ?

— Sur sa prière, répondit le gouverneur, j'ai consenti à différer d'un jour sa translation.

— Vous avez eu tort, pardieu ! Quand le diable est déchaîné, il joue des tours ! Vous voyez !

Saint-Mauris prit à l'écart le marquis de Mirabeau et lui dit :

— Marquis, madame de Saint-Mauris donne une fête ce soir au château, elle serait ravie de vous posséder. M'autorisez-vous à lui faire espérer votre présence ?

— Je vous y autorise. D'ailleurs, j'ai à vous entretenir longuement.

— Alors, nous comptons sur vous, marquis ?

— Oui, j'irai.

Le gouverneur salua le marquis et se retira. En sortant, il se croisa avec le geôlier Baptiste, chargé d'une vingtaine de volumes. Baptiste déposa cette collection de livres sur la table et sortit.

— Quels sont ces ouvrages? demanda Mirabeau étonné.

— Les miens, ne vous déplaise, comte. Je les ai fait apporter pour vous. Quand vous aurez lu ces vingt volumes sur l'économie politique, il y aura au moins quelques idées saines dans votre cervelle à l'envers. — Voici d'abord le *Traité de population,* ajouta le marquis en prenant un à un les volumes, puis la *Théorie sur l'impôt,* la *Philosophie rurale*, les *Leçons économiques* et les *Éphémérides*. En tout, vingt tomes. Cette lecture vous guérira peut-être de votre folie.

— Mon père, dit Mirabeau, je connais vos travaux économiques.

— Il ne s'agit pas de lire en l'air, reprit le tenace marquis; il faut retenir de mémoire ce qu'il y a de bon dans une œuvre. Et là dedans, tout est bon! Avec ces volumes, vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer dans la tour de Gramont, je vous l'affirme. L'économie, comte, est une science sublime... L'économie est une vertu de premier ordre. Tenez, vous lirez dans la *Philosophie rurale,* tome 2, page 80, l'intéressante description d'un nouveau four économique que j'ai inventé pour une bonne fabrication du pain. C'est merveilleux!

— Il est très-beau d'inventer un four économique pour cuire le pain, mais je trouve qu'il serait encore plus beau d'en faire manger au peuple.

— Vous sortez de la question; vous n'êtes plus dans l'économie politique proprement dite.

Après un silence, le fils dit, les larmes aux yeux :

— Au nom du ciel, mon père, qu'avez-vous contre moi? quel crime ai-je commis? pourquoi grossir la moindre de mes fautes à l'égal d'un forfait? pourquoi me persécuter de la sorte? Vous me perdez! vous me faites une réputation de mauvais fils, de mauvais citoyen. Je passe pour un monstre! Vous anéantissez mon avenir.

— Quel avenir, s'il vous plaît? demanda le marquis.

— Ne comprenez-vous pas que les temps se régénèrent, et que l'ambition est permise aujourd'hui à l'homme qui se sent assez fort pour marcher dans le chemin de la justice et de la liberté?

— Je savais bien que cette hideuse tête contenait une révolution? s'écria le marquis. Pour te plaire, il faudrait que l'État fût sens dessus dessous comme ta cervelle! Tu crèveras en prison!

— Je parlerai un jour, fit Mirabeau en se re-

levant de tout son orgueil sous les imprécations de son père. Le cri longtemps étouffé par des murailles sortira plus vigoureux de ma poitrine. J'écraserai l'injustice !

— Tu auras de mes nouvelles ! fit le marquis menaçant en franchissant le seuil de la prison.

Mirabeau tomba sur une chaise et resta quelques minutes courbé dans sa douleur. Les détonations d'un violent orage qui grondait autour du fort de Joux le ramenèrent à la réalité. Il se leva et courut à la fenêtre, qu'il ouvrit.

— Quel temps ! la nuit sera noire, dit-il. Baptiste ne vient pas. Y aurait-il quelque obstacle à notre fuite ? Me trahirait-il aussi, lui ?... Les minutes me semblent des siècles. Oh ! je sortirai de cet enfer à tout prix !... Et Sophie !... Sophie !... Dois-je entraîner cette frêle fleur dans le torrent de ma vie ?

Un terrible coup de tonnerre, qui ébranla les vitres de sa prison, répondit à la question de Mirabeau.

— Dieu du ciel ! s'écria le prisonnier, tes colères sont sublimes. Mon cœur les comprend... Il est gros d'orages aussi ! Dieu libre, toi qui as créé

l'homme à ton image, délivre-le de ses geôliers. Délivre-moi !

Mais la délivrance ne pouvait venir que de Baptiste, et il ne paraissait pas !

Mirabeau était d'autant plus inquiet, que nul moment n'était plus propice à une évasion. La joie, la vie, le bruit avaient envahi le sombre château de Joux. La musique du bal donné par le gouverneur brodait sur les grondements répétés de la foudre ses gammes légères et ses gracieuses mélodies; c'était une variation capricieuse de la petite flûte sur les notes graves du violoncelle. Mirabeau voyait se dessiner aux rideaux du salon les silhouettes des heureux; les femmes s'enivraient dans les mouvements de la valse; le gouverneur et ses invités ne songeaient qu'à ouvrir avec le passe-partout menteur de la parole les portes de ce paradis enchanté qu'on nomme le cœur d'une femme !

L'heure de la délivrance avait sonné pour le prisonnier. L'heure était venue pour Samson d'ébranler les piliers du temple où l'on dansait et coquetait.

Mirabeau, en proie à une agitation fiévreuse, attendait son libérateur, lorsqu'il entendit se rapprocher de sa chambre des pas prudemment amor-

tis. Ce ne pouvait être que Baptiste. En effet, le geôlier, enveloppé d'un manteau aux larges plis, parut devant Mirabeau.

— Enfin ! Baptiste... c'est toi, mon brave, mon sauveur ! Eh bien ?

— Tout est prêt, monsieur Gabriel ! dit le geôlier dont la peur saccadait les paroles. Des chevaux nous attendent à cent pas du château de Joux, et demain matin nous serons en Suisse. La nuit noire nous est favorable, et le comte de Saint-Mauris vient de quitter le château. Partons tout de suite, monsieur Gabriel.

Mais Mirabeau n'écoutait plus le brave Baptiste. Il songeait à la marquise de Monnier.

— Je ne puis pourtant pas l'abandonner à ses bourreaux... murmura-t-il.

— Qui donc ? demanda Baptiste inquiet.

— Madame de Monnier, répondit Mirabeau.

— La marquise de Monnier ! fit Baptiste. Mais nous serions perdus si nous l'attendions.

— Non ; je ne partirai pas sans elle ! dit Mirabeau. Et cependant je la perds si je l'entraîne avec moi !

— Quel orage ! s'écria Baptiste en entendant les détonations de la foudre qui ébranlaient la

vieille citadelle... Partons, je vous en prie, monsieur Gabriel... Il n'y a pas une minute à perdre!

Mirabeau et Baptiste sortirent à pas de loup et traversèrent sans bruit les couloirs. Ils avaient à peine mis le pied hors du fort de Joux, que le marquis de Monnier et le marquis de Mirabeau entraient dans la chambre du prisonnier.

Le marquis de Monnier ayant surpris sa femme dans ses préparatifs de fuite, l'avait renfermée chez elle, et était venu informer de cet incident le marquis de Mirabeau, qu'il avait trouvé au bal du gouverneur Saint-Mauris. Le marquis de Mirabeau quitta aussitôt fort inquiet le bal, car il ne doutait pas que le projet de fuite de Sophie ne se rattachât à un plan d'évasion de son fils. Il voulut s'assurer si Mirabeau était encore dans sa prison.

Mais il était trop tard. La cage était ouverte, et l'oiseau s'était envolé.

— Eh bien, personne! Où est mon sacripant? s'écria le marquis de Mirabeau.

— Il ne peut être loin, dit M. de Monnier dans une extrême agitation. Il faut courir après lui... prévenir le gouverneur!

— Non, non! fit le marquis de Mirabeau.

Donnons plutôt l'éveil aux soldats qui gardent le château.

Et, ce disant, le marquis de Mirabeau ouvrit la porte de la chambre et cria dans les couloirs de toute la force de ses poumons :

— Sentinelles, prenez garde à vous !

Un soldat répéta ce cri, puis on entendit un coup de feu.

— En voilà un qui a dû mordre la poussière !... s'écria le marquis de Mirabeau. Si c'était mon fils ?

Le marquis de Monnier ne sut que répondre à cette terrible interrogation du père ; il prit son ami par le bras et l'entraîna hors de la chambre du prisonnier évadé.

V

Sophie de Ruffey, surprise par son mari et renfermée chez elle, n'avait pu rejoindre Mirabeau, qui, après l'avoir attendue longtemps sur la route de Suisse, s'était décidé à revenir à Pontarlier, au grand désespoir de Baptiste. Le marquis de Monnier ne tarda pas à apprendre que Mirabeau se cachait dans la ville. Il séquestra sa femme, la persécuta avec un tel acharnement, qu'elle s'enfuit du domicile conjugal; elle se réfugia dans sa famille, à Dijon, où Mirabeau la suivit de près.

A peine arrivé, Mirabeau fut dénoncé par la mère de Sophie, qui le fit arrêter. Il allait retomber sous la redoutable griffe du gouverneur de Joux,

lorsqu'il gagna à sa cause de persécuté le grand prévôt de Dijon lui-même, l'honnête M. de Montherot. Non-seulement le grand prévôt ne le renvoya pas à Joux, comme il en avait l'ordre, mais il le laissa libre sur parole.

Mirabeau courut chez madame de Ruffey pour consoler Sophie, qu'il trouva dans un état de dangereuse exaltation, en proie à une irritation extrême, provoquée par la conduite inquisitoriale de sa mère.

« Je calmai le cœur et la tête de ma pauvre amie, — écrivait plus tard Mirabeau dans une lettre datée du donjon de Vincennes, — mais on resserre madame de Monnier, on l'enferme chez elle, on lui enlève son papier, on gage des espions, des gardes ; on veille dans sa maison comme si des bandits la menaçaient ; on la traite comme un enfant dont l'opinion et les fantaisies seront aisément vaincues.

» C'était bien fou, car elle a autant d'énergie dans l'âme que de force et de ressources dans l'esprit. Je connais bien madame de Monnier, je connais cette âme douce mais forte ; mon amie n'est point une femme à grands mouvements en dehors, mais son cœur est un volcan ; on la verra saine et tranquille un quart d'heure avant la catas-

trophe, qui n'en arrivera pas moins si on la réduit au désespoir... »

Les persécutions de madame de Ruffey produisaient donc l'effet contraire à celui qu'elle en attendait. Jamais sa fille ne fût retournée auprès de son mari, si Mirabeau, avec une sagesse, une abnégation que l'historien ne saurait trop louer, ne l'avait décidée à accomplir ce sacrifice en invoquant l'amitié qu'il lui portait.

Aussitôt après le départ de Sophie pour Pontarlier, Mirabeau se constitua prisonnier au château de Dijon, dont le commandant, M. de Changey, comme M. de Montherot, devint son ami, son protecteur, car, — c'est à noter, — à l'exception de cet odieux comte de Saint-Mauris, tous les gouverneurs de prison ont aimé Mirabeau.

Le détenu ne resta pas inactif dans la prison de Dijon. Pour recouvrer sa liberté, il s'adressa au digne Malesherbes, le suppliant d'obtenir tout au moins qu'il fût autorisé à prendre du service militaire. Malesherbes consentit à le servir. Malheureusement, divers obstacles empêchèrent ses efforts d'aboutir. On craignait que, libre, Mirabeau n'allât provoquer de nouveau le baron de Villeneuve-Moans. D'un autre côté, le marquis de Mirabeau

sollicitait de nouvelles rigueurs contre son *ouragan*, contre son *monstrueux* fils !

« N'oubliez pas, écrivait Mirabeau à sa mère dans un sentiment prophétique de sa destinée, que voici le moment décisif. Si mes affaires ne finissent pas à présent, je suis pour des années dans les fers. Si vous n'assurez ma liberté, ma perte est consommée. Si je reste désormais sous la main de mon père, je suis un homme perdu ! »

L'implacable père triompha. Il obtint l'ordre d'incarcérer son fils dans la citadelle de Doullens, comme nous l'apprend une de ses lettres :

« L'ordre a été donné de l'y mener dès le 30 avril dernier ; mais il fait le malade, a des certificats. On en croit les médecins. »

C'était le dénouement que Mirabeau redoutait le plus. La signification de sa translation à Doullens le jeta dans une terrible perplexité. Il voyait toutes les issues fermées devant un espoir de salut, lorsqu'un avis de Malesherbes vint lui ouvrir l'horizon de la liberté.

Malesherbes lui conseillait d'échapper à son père en passant en pays étranger. Il lui faisait comprendre que les haines soulevées contre lui s'apaiseraient, et que ses affaires, très-embrouil-

lées, pourraient alors plus facilement s'arranger.

Mirabeau obéit à cet intelligent conseil. Sa parole lui ayant été rendue par M. de Changey, qui l'avait cautionné, défendu, servi, il partit de Dijon, le 25 mai 1776. Il arriva sans encombre en Suisse, au village des Verrières, sous le nom de *comte de Beaumont*.

Nous ne peindrons pas la fureur du marquis de Mirabeau à la nouvelle de la fuite de son fils. Il mit tous les inspecteurs de police en campagne; il écrivit à tout le monde, même à Malesherbes. A ce sujet, voici ce que le marquis de Mirabeau manda au bailli, son frère :

« Ce Malesherbes, avec son débraillement de philantropie et ses belles idées républicaines, ne répond-il pas à mes reproches qu'il était tout naturel de chercher sa liberté ! »

Madame de Ruffey fut aussi contrariée, aussi irritée de l'évasion du prisonnier, que le marquis de Mirabeau. Craignant sans doute que sa fille ne suivît Mirabeau, elle fit partir aussitôt son fils pour Pontarlier avec l'ordre de conduire Sophie au couvent.

Le marquis de Monnier résista à cette injonction. Il voulait jouir des tortures, des persécutions

incessantes qu'il infligeait à sa femme. Jamais on ne vit un tel martyre.

C'était une maison de force que l'on voulait pour elle, dit Sophie dans une lettre adressée à sa mère. On la traitait de folle, on parlait de l'attacher. Mais citons :

« M. de Monnier me rendait la vie affreuse, prenait mes lettres, les faisait lire aux curés, les gardait deux jours sans m'en parler, employait ce temps à me combler d'attentions dont je me défiais, connaissant sa fausseté, éclatait enfin par des scènes affreuses et avait donné sa parole d'honneur de m'avoir une lettre de cachet, quoiqu'il sût bien que mon aversion pour le couvent était telle, que je m'y poignarderais et que j'étais capable de le faire. »

Calomniée par sa mère, humiliée et tyrannisée par son époux de soixante-quinze ans, par son frère et par sa sœur, qui secondaient de leur mieux la haine de leur mère, Sophie, dans sa désolation, écrivait lettre sur lettre à Mirabeau, le suppliant de l'arracher à tout prix de cet enfer.

« Tiens, vois-tu, mandait-elle dans une lettre remplie de passion, si tu ne m'écris pas, si je ne reçois pas tes lettres, je ne réponds plus de rien !

» Je te l'ai dit mille fois, je ne survivrais ni à toi ni à ton amour. Je sais qu'ils ne m'ont pas fait tout le mal qu'ils voulaient me faire, mais bien tout ce qu'ils ont pu. Il en est un qui n'est pas en leur pouvoir, ils ne m'ôteront pas ton cœur. Ah! c'est tout mon bien, tout ce que j'estime, tout ce que j'aime au monde; ils ne me l'enlèveront pas, j'en suis sûre; je ne mériterai jamais de le perdre!... »

Et dans une autre lettre :

« ... Hélas! tu ne m'écris plus! Pourquoi m'as-tu écrit? Que ne me laissais-tu mourir sans ébranler par ton silence la certitude de ton amour? Cette mort eût été douce auprès de ce que je souffre. Ton amour est tout pour moi. Je ne vois, n'agis, ne sens plus que l'amour. Il est inséparable de mon être; je ne puis le perdre sans la vie. Si tu n'écris plus, viens du moins un moment, que je puisse te voir encore une fois et rendre mon dernier soupir en posant ta main sur mon cœur, en te jurant que je ne vivais que pour toi! Ne recevrai-je donc jamais le signal du départ? Tu me disais que nous ne manquerions pas du nécessaire dans notre retraite; que tu te ferais maître de langues, de musique, de peinture. Tu penses sans doute

encore de même; et moi-même, que ne ferai-je pas? Que je travaille chez moi ou en boutique, gouvernante d'enfants ou tout ce que tu voudras, pourvu que nous soyons ensemble, il n'est rien que je ne fisse pour me réunir à toi. Aucun parti ne m'effrayerait; je souffre horriblement de mon état actuel; je ne puis plus le supporter. Il faut que cela finisse, je le répète : Gabriel, ou mourir! »

Comment Mirabeau aurait-il pu exaucer les prières de Sophie, ou répondre à ses lettres? Il était occupé à dépister les poursuites des inspecteurs de police qui le traquaient de ville en ville, de gîte en gîte, sans pouvoir le saisir, au grand désespoir du marquis de Mirabeau.

« J'apprends qu'il est en Savoie, écrivait-il à M. de Saillant; on l'y suit, mais le scélérat déloge chaque jour; il a le secret de dépister tous les *limiers* lâches ou fripons, et il ravagera le monde avec ses détestables talents!... »

Cependant, le marquis comptait bien que les limiers de la police lui ramèneraient son fils un jour ou l'autre, puisqu'il avait eu l'attention de lui faire préparer à l'avance un logement dans une des plus fortes prisons de France, sur un rocher des côtes

de Normandie, à quatre lieues d'Avranches, au Mont-Saint-Michel.

« J'ai été bien servi par mes amis. Le régime est plus resserré. J'ai obtenu le *Mont-Saint-Michel*. Je crois cette prison sûre (quoique Montgomery s'en soit sauvé), parce qu'il y a d'abord le château, puis une enceinte tout autour de la montagne, puis un passage dans les sables, assez long, où il faut des guides, à peine de se noyer dans les sables mouvants... »

Si l'histoire ne l'affirmait, croirait-on qu'un père a pu tracer ces lignes !

Mirabeau hésita longtemps avant de faire partager à Sophie la vie sombre et tourmentée de l'exil. Vaincu enfin par des supplications désespérées, il demanda, dans la perplexité où le jetaient les lettres de Sophie, conseil à sa sœur, madame de Cabris, qui l'engagea à céder. Il n'enleva donc pas Sophie, comme quelques diffamateurs l'ont imprimé : il la sauva du désespoir, du suicide. Voici, du reste, ce que Mirabeau écrivait plus tard lui-même, au donjon de Vincennes, à une personne étrangère à sa famille :

« Quant à l'histoire de Sophie, écoutez-moi : Je vous jure devant Dieu que Sophie se serait tuée

par le poison, si je n'eusse volé à sa voix. Elle était décidée à ne pas subir la privation de sa liberté, pas même momentanée. C'est la femme la plus douce, la plus sensible, la plus aimable, la plus aimante qui fût jamais; mais la plus impétueuse avec l'extérieur le plus tranquille. Mon tort (et l'amour peut-il n'avoir pas un tel tort, lorsqu'il est si jeune, si énergique, si persécuté ?), mon tort principal est de l'avoir affichée par nos mutuelles imprudences. »

Dès que Sophie connut l'acquiescement de Mirabeau à sa fuite par un message secret de madame de Cabris, elle songea à tromper la surveillance de son mari. Dans la soirée du 23 août 1776, elle simula une indisposition et prit un bougeoir pour passer dans sa chambre. Là elle revêtit des habits d'homme, les couvrit d'une robe de chambre et se rendit au fond du jardin où elle dressa une échelle qui lui permit d'escalader un mur élevé.

Elle rejoignit Mirabeau aux Verrières le 24 août.

La chambre de Sophie étant toujours éclairée, car la fugitive avait eu la précaution de laisser son bougeoir, M. de Monnier crut y trouver sa femme. Ne voyant personne, il prit le bougeoir et traversa

anxieux le jardin. La robe de chambre de Sophie, laissée au pied de l'échelle, lui fit comprendre que l'évasion de la prisonnière était consommée.

M. de Monnier avait un domestique de confiance, qu'il chargea d'or et fit monter à cheval en lui ordonnant de ramener sa femme à tout prix.

Puis le dévot marquis rassembla ses gens comme à l'ordinaire et récita les prières du soir.

Les deux fugitifs demeurèrent vingt-trois jours dans leur retraite sans être découverts. Cependant ils ne tardèrent pas à être dénoncés aux deux inspecteurs de police qui étaient à leur poursuite : Brianson et Desbrugnières. Ils quittèrent aussitôt les Verrières pour la Hollande. Ils arrivèrent le 26 septembre à Rotterdam, et le 7 octobre à Amsterdam ; là, ils s'arrêtèrent dans le Kalver-Straat chez le tailleur Lequesne.

Mirabeau arrivait en Hollande dénué de tout. Il se rendit immédiatement chez deux libraires d'Amsterdam, Michel Rey et Changuyon, auxquels il fit connaître sa position critique et sa qualité d'auteur de l'*Essai sur le despotisme,* dont plusieurs éditions avaient été vendues. Ceux-ci l'écrasèrent de travail et le payèrent d'une façon mesquine. Rey avait déjà exploité J.-J. Rousseau.

Mirabeau se condamna en Hollande à une vie de privations et de labeur incessant. Au milieu de ses tourments, dans le plus fort de sa lutte contre la misère, il n'oublia pas, en égoïste, la cause à laquelle il s'était dévoué. Recommandé par une loge française aux francs-maçons d'Amsterdam, il multiplia les loges francs-maçonniques, les réorganisa sur des bases essentiellement démocratiques, sur des principes de liberté et de fraternité qu'il développa dans une publication portant ce titre : *Mémoire concernant une association intime, à établir dans l'ordre des F.-M., pour le ramener à ses vrais principes et le faire tendre véritablement au bien de l'humanité*, rédigé par le f.-m. M..., nommé présentement Arcésilas, en 1776.

Après avoir lu ce Mémoire, on ne peut nier que Mirabeau n'ait puissamment contribué à l'avénement de 89, car toutes les idées de cette révolution y sont émises avec une admirable éloquence. Mirabeau n'a rien dit de plus à la tribune nationale.

VI

Cependant le proscrit, travaillant jour et nuit, faisant des discours pour les francs-maçons, subvenait à peine aux premières nécessités de la vie. Mais son exil était consolé par deux excellents amis : par Baptiste, le porte-clefs de Joux, qui s'était fait le domestique volontaire de Mirabeau, et par Sophie.

La marquise de Monnier était la joie, la gaieté, le feu, le rayonnement du pauvre foyer, quand elle n'en était pas la ressource, car elle gagnait quelque argent avec des travaux d'aiguille, avec des broderies. Après le pain du ménage assuré, son

unique souci consistait à soustraire Mirabeau à sa misanthropie. Le voyait-elle triste, elle lui parlait de son avenir, de son triomphe assuré sur ses ennemis, ou bien elle se mettait au clavecin et chantait quelque refrain de la patrie. Mais la peine la plus secrète et la plus sérieuse de Mirabeau, c'était de voir la marquise de Monnier pauvre et forcée de recourir à des travaux d'aiguille. Il aurait donné son sang pour que Sophie eût un sort digne d'elle ; mais il ne pouvait donner que ses veilles. Sophie grondait sans cesse Mirabeau d'user sa santé dans un travail forcé. L'ayant surpris un matin dans son cabinet succombant à une longue veille, elle lui adressa de vifs reproches.

— Encore au travail, Gabriel ! s'écria-t-elle. Vous avez passé la nuit à écrire. Est-ce raisonnable, je vous le demande, de vous fatiguer ainsi ? Vous voulez tomber malade.

— Que m'importe ! si mes veilles vous assurent une existence digne de vous, Sophie. Jusqu'ici je n'ai pu, malgré tous mes efforts, vous préserver des atteintes de la misère. Et c'est mon unique préoccupation, vous le savez.

— Est-ce payer trop cher de quelques privations le bonheur que nous avons dans cette retraite ?

Notre existence, mon ami, ressemble à celle de Sabinus, qui, fuyant la tyrannie, sous le règne de Vespasien, sut être heureux en se réfugiant dans un souterrain avec son Éponine.

— Vous vous trouvez heureuse, Sophie?

— Oh! bien heureuse. Je bénis ma pauvreté, mon obscurité. Lorsque je songe au passé, il me semble que la pierre de mon sépulcre s'est soulevée et que mon âme captive s'est élancée dans de célestes régions. Je ne connaissais de la vie que ses tristesses; j'en connais aujourd'hui toutes les joies. Ah! mon ami, si vous étiez aussi satisfait que moi, il ne manquerait rien à mon bonheur. Mais vous vous abandonnez trop souvent à une misanthropie qui assombrit tout autour de vous. Hier encore, je vous ai surpris les larmes aux yeux. Qu'aviez-vous?

— Je pensais à la patrie.

— Les femmes sont plus égoïstes. Leur patrie est partout où elles aiment et se sentent aimées!

— Que vous êtes admirable de résignation, Sophie. Depuis que nous avons quitté la France, pas une plainte ne s'est échappée de votre bouche. Et pourtant, il nous a fallu subir toutes les douleurs, toutes les humiliations!

— Mais nous avons pu échapper aux sbires de votre père et du marquis de Monnier, et j'espère qu'ils ne nous relanceront pas jusqu'en Hollande. D'ailleurs, qui viendrait chercher M. le comte de Mirabeau sous le nom de Saint-Mathieu, et la marquise de Monnier sous celui de madame de Saint-Mathieu?

— Il n'y a que deux personnes à Amsterdam qui connaissent le secret de notre position.

— Je ne crains pas d'indiscrétion de votre libraire, puisque ses intérets veulent que vous soyez libre. Mais je ne suis pas aussi sûre de M. Desbrugnières.

— Je préfère croire aveuglément à son amitié plutôt que de le soupçonner de jouer vis-à-vis de moi un rôle d'espion. D'ailleurs, je n'ai rien à craindre de lui.

— Vous avez raison, Gabriel. Personne ne songe à nous inquiéter, et si nous parvenons à nous procurer une petite aisance avec le produit de vos ouvrages et de mes broderies, rien ne nous empêchera de nous fixer dans ce pays, à l'abri de tout orage. Voyons, mon ami, ce projet sourit-il à votre imagination comme à la mienne?

— Vivre en paix à l'abri de tout orage, c'est

un beau rêve, Sophie. Il n'y a pas de paix en ce monde pour celui qui a mêlé son âme à celle de l'humanité. Gladiateur descendu dans l'arène au nom de la justice, il doit vaincre ou mourir.

— Eh bien, monsieur le chevalier, si la guerre vous plaît, je la ferai avec vous.

— Que je voudrais avoir un cœur exempt de haine, comme le vôtre, Sophie!

— Il est vrai qu'excepté mon mari, je ne hais personne.

— Vous me reprochez souvent ma tristesse et mes emportements, Sophie. Eh bien, je vais vous en avouer la cause. Malgré votre amour et votre admirable dévouement, je ne puis rester indifférent au drame douloureux de l'humanité. Je sens en moi les colères et les instincts de liberté de tout un peuple qui souffre et pleure en cherchant à se relever sous le pied qui l'écrase. Je souffre et je pleure avec lui.

— Pardonnez-moi, Gabriel, d'avoir obéi à une pensée égoïste. Je comprends maintenant que les âmes d'élite seront exilées ici-bas jusqu'à ce que la justice soit réalisée dans la société. Dévouez-vous donc à cette belle et glorieuse tâche. Quant à moi,

je me trouverai heureuse de partager les dangers auxquels vous exposera une si belle cause.

— Ah! que je puisse plaider un jour la cause des opprimés, et mon ambition sera satisfaite! Mais les bourreaux qui s'acharnent à ma perte ne m'en laisseront pas le temps.

A ce moment entrèrent Baptiste et Desbrugnières, tous deux le visage consterné. Desbrugnières tendit la main à Mirabeau d'un air contrit et sans souffler mot.

— Vous avez l'air soucieux, M. Desbrugnières. Qu'avez-vous? questionna Mirabeau.

— Ah! mon ami!... soupira Desbrugnières.

— Ah! monsieur!... fit Baptiste sur le même ton plaintif.

— Quelles graves nouvelles? Parlez! expliquez-vous! s'écria Mirabeau impatienté.

— Écoutez, reprit Desbrugnières avec effort : ce matin, en ouvrant le *Mercure,* mes yeux tombèrent sur un article qui me foudroya. Il s'agissait... tenez, voici, lisez vous-même. C'est indigne! C'est monstrueux?

— Mon Dieu! qu'y a-t-il donc? demanda Sophie inquiète.

— Nous allons le savoir, dit Mirabeau, qui

déploya le journal que lui avait passé Desbrugnières, et lut à haute voix ce qui suit :

« 10 mai 1777. — Nous, juge au baillage de Pontarlier, après avoir entendu le marquis de Monnier, premier président de la chambre des comptes, et Victor de Riquetti, marquis de Mirabeau, nous déclarons Honoré-Gabriel, comte de Mirabeau, coupable de rapt et de séduction sur la personne de Sophie de Ruffey, marquise de Monnier, le condamnons à avoir la tête tranchée, ce qui sera exécuté par effigie sur un tableau, et à payer 40,000 francs d'amende. En outre, à la requête du marquis... »

Mais la parole expira sur les lèvres de Mirabeau, son visage s'empourpra de colère. Il froissa dans ses mains le journal et le passa à Desbrugnières.

— C'est pour moi que vous êtes frappé, Gabriel ! s'écria Sophie. Pourquoi le châtiment n'atteint-il pas la seule coupable ?

— Vous n'êtes pas oubliée non plus, madame, dit Desbrugnières.

— Monsieur Desbrugnières ! fit Mirabeau en intimant le silence au malencontreux bavard.

— Que dites-vous, monsieur Desbrugnières ? questionna Sophie.

— Rien... rien... balbutia Desbrugnières, intimidé sous le regard impérieux de Mirabeau. Je voulais dire qu'en frappant notre ami, les juges vous frappaient par la même raison...

— Ne cherchez pas à me tromper, monsieur. On m'a jugée aussi, n'est-ce pas ?

— Sophie ! s'écria Mirabeau, il n'y a rien qui vous concerne dans cette feuille. Ne cherchez rien...

Les paroles de Mirabeau ne purent détruire les soupçons que l'attitude embarrassée et les réticences de M. Desbrugnières avaient éveillés dans l'esprit de Sophie. Elle prit le *Mercure* des mains de M. Desbrugnières en disant :

— Donnez-moi ce journal, monsieur. C'est à mon tour de lire ma sentence.

Et elle lut d'une voix ferme :

« En outre, à la requête du marquis de Monnier, nous condamnons Sophie de Ruffey, marquise de Monnier, à être rasée, flétrie et renfermée dans une communauté. »

— Je vous avais prédit, madame, dit triste-

ment Mirabeau, qu'en me suivant vous acceptiez la honte et le martyre.

— La honte et le martyre... Que les tribunaux me frappent, que le monde entier me flétrisse, que les passants me montrent au doigt dans la rue et me traitent de courtisane! oh! si j'ai votre estime, comte de Mirabeau, je ne baisserai pas la tête!

— Sophie! dit Mirabeau avec admiration, vous êtes une héroïne de courage et de bonté! Il n'appartient à aucun juge de vous flétrir.

— Permettez-moi, madame, ajouta Desbrugnières, de vous féliciter de la fermeté avec laquelle vous supportez le coup du malheur.

— Je m'y habitue, monsieur Desbrugnières, repliqua sèchement Sophie.

— Nous nous habituons, monsieur Desbrugnières, répéta Baptiste d'une façon comique.

Desbrugnières, déçu dans son mauvais dessein, retourna vers Mirabeau et lui demanda à l'entretenir en particulier.

— Je sors, mon ami, dit Sophie à Mirabeau; je vais porter ces broderies. Baptiste, accompagnez-moi.

Dès que Sophie eut disparu, Desbrugnières

dit à Mirabeau avec un accent de mystère et d'inquiétude :

— Mon ami, j'ai toute une histoire à vous raconter.

— M'intéresse-t-elle? demanda Mirabeau. Car, franchement, je ne suis pas d'humeur en ce moment à écouter des histoires.

— Elle n'intéresse que vous.

— Voyons, qu'est-ce?

— Ce matin, mon ami, je reçois la visite de l'ambassadeur de France en personne!

— Vraiment!

— Confondu de cet honneur, je lui en demande le sujet. « — Je viens vous entretenir, me dit-il, d'un de vos amis qui, caché à Amsterdam sous le nom de Saint-Mathieu, court en ce moment de grands dangers. Je suis chargé de demander son extradition au gouvernement hollandais. » Je proteste que je ne connais personne du nom de Saint-Mathieu, que, d'ailleurs, aucun de mes amis n'a de motifs pour se cacher. Mais l'ambassadeur me donne tant de détails sur madame de Monnier et sur vous, mon ami, que je me vois forcé de confesser la vérité. Alors je plaide chaudement votre cause auprès de l'ambassadeur. « — N'ayez pas

peur, me dit-il en me remettant une lettre à votre adresse, je m'intéresse moi-même à M. de Mirabeau, et s'il veut suivre les bons avis que je lui donne, il s'en trouvera bien. »

— Je n'aime pas que les ambassadeurs s'intéressent tant à mon sort. Enfin, avez-vous sa lettre?

— La voici, mon ami.

Mirabeau ouvrit précipitamment la lettre et lut ce qui suit :

« Comte de Mirabeau, la police française est sur vos traces. Vous n'avez qu'un moyen de vous sauver du péril extrême où vous êtes, c'est de remettre aujourd'hui même, entre mes mains, madame de Monnier. Son mari obtiendra facilement du roi qu'elle ne subisse pas son jugement. Si vous consentez à ce que je vous demande au nom de la vieille amitié qui me lie à votre famille, je vous donnerai argent, passe-port, en un mot liberté absolue. Réfléchissez-y, comte, il y va du salut de votre vie. J'attends votre réponse. »

— Vous lui porterez cette réponse, dit Mirabeau en déchirant la lettre.

— Mon ami, ne vous exposez pas de la sorte.

Il serait sage d'accepter les offres de l'ambassadeur de France.

— Vous n'êtes plus mon ami, monsieur, car vous me conseillez une lâcheté !

Mirabeau prit ses papiers et sortit.

VII

« Ah ! quoique vous fassiez, s'écria Desbrugnières, resté seul dans la chambre de Mirabeau, vous tomberez dans mes rets, beaux amoureux, Philémon et Baucis de la Hollande ! D'ailleurs, il faut que je remplisse ma mission d'inspecteur. J'ai reçu 4,000 francs du marquis de Mirabeau pour que je lui ramène son fils mort ou vif; ensuite, 6,000 francs du marquis de Monnier pour que je lui rapporte sa femme vivante et en bon état ! Possesseur de mes 10,000 francs, je me retirerai au fond de quelque campagne, et je finirai mes jours, heureux, honoré, aimé... »

La tirade vertueuse de l'agent de police Desbrugnières fut interrompue par l'arrivée d'un visiteur que personne n'attendait à Amsterdam, le mari de Sophie, le marquis de Monnier.

— M. de Saint-Mathieu, s'il vous plaît? demanda-t-il en ôtant son large chapeau.

— C'est moi, monsieur, répondit impudemment Desbrugnières en se retournant.

— Vous, monsieur Desbrugnières? exclama le marquis de Monnier.

— Juste mon premier créancier ! que le diable l'emporte ! pensa Desbrugnières. — Ah ! monsieur de Monnier, fit-il, je ne vous attendais pas... Enchanté de vous rencontrer...

— Vous voyez, monsieur Desbrugnières, que je n'ai pas hésité à entreprendre le voyage d'Amsterdam, pour aider au succès de la mission que je vous ai confiée...

— Flatté !... flatté !... murmura Desbrugnières.

— Eh bien, comment vont nos affaires?

— A merveille, monsieur le marquis.

— Les sentiments de madame de Monnier ont donc changé?

— Du jour à la nuit.

— Ah! elle n'aime plus cette tête folle, ce comte de Mirabeau?

— Elle l'abhorre.

— Elle se trouve malheureuse?

— Comme les pierres.

— Elle regrette son escapade?

— Elle en dessèche sur pied.

— Désire-t-elle me revoir?

— Ardemment.

— Parle-t-elle de moi?

— Souvent.

— Et qu'en dit-elle?

— Beaucoup de choses...

— Demeurent-ils ensemble?

— Vous arrivez au bon moment, monsieur le marquis. Leur position est très-critique; en un mot, ils sont dans la misère. Madame de Monnier souffre tous les maux, et lorsqu'elle vous verra, elle n'écoutera que la voix de son cœur et se jettera dans vos bras. Du reste, je n'ai rien épargné pour amener cet heureux résultat. Il m'a fallu employer une foule d'agents subalternes. Je n'ai reculé devant aucune dépense pour vous satisfaire, monsieur le marquis.

— Je ne souffrirai pas, monsieur Desbru-

gnières, que vous vous mettiez en avance avec moi. Tenez, voici comme à-compte ce que j'ai sur moi... une petite somme de cinq cents francs. Plus tard, nous réglerons.

— J'entends marcher... fit Desbrugnières en prenant la bourse... C'est madame de Monnier. Je vous laisse, monsieur le marquis.

Et Desbrugnières sortit par la porte latérale, tandis que madame de Monnier entrait par la porte du fond.

Mais elle s'arrêta sur le seuil :

— Vous ici, monsieur? dit-elle.

— Ne craignez rien, madame, répliqua le marquis de Monnier. Je ne me montrerai pas un juge sévère. Il y a dans mon cœur un amour et une indulgence infinis pour vous.

— Je ne vous demande pas votre indulgence, monsieur, répondit Sophie, je vous prie seulement de m'expliquer votre présence chez moi.

— Ma présence, madame, vous montre que je vous ai pardonné, et qu'à mes yeux votre repentir a effacé vos fautes. Je suis venu vous arracher à votre malheur.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Comment, madame! s'écria le marquis,

vous ne vous repentez pas d'avoir échangé une position brillante et honorée contre l'existence honteuse et tourmentée que vous menez?

— Monsieur de Monnier, le titre de marquise était un fardeau trop lourd à mes épaules. Je l'ai jeté à terre. Si malheureuse que je sois jamais, je ne me baisserai pas pour le ramasser.

— Je le confesse, madame, peut-être ai-je eu quelques torts envers vous. J'aurais dû accorder à votre jeunesse plus de plaisir et plus de liberté. Mais, vous le savez, je vous tenais éloignée du monde parce que je craignais de vous perdre. Vous perdre, Sophie, c'était pour moi perdre la vie même. Et, faut-il vous l'avouer? depuis que vous m'avez quitté, j'oublie jusqu'à mes devoirs de magistrat pour ne songer qu'à vous. Vos fautes et votre ingratitude n'ont pas diminué mon amour. Oh! vous reviendrez de ce fatal égarement, madame, et vous me suivrez en France. Vous aurez pitié d'un vieillard qui vous demande à genoux de ne pas empoisonner ses derniers jours.

— Avez-vous eu pitié de moi, dit Sophie, quand je vous suppliai de ne pas m'épouser? Et pendant les trois années de martyre de mon mariage, n'ai-je pas usé mes genoux à vous demander

une séparation ?... Et vous avez pu croire qu'après m'être expatriée et avoir couru mille dangers pour me soustraire à votre pouvoir, vous avez pu croire que je reprendrais volontairement la chaîne de douleurs que j'ai brisée au prix de tant de sacrifices ?

— S'il en est ainsi, malheur à vous, madame ! s'écria le marquis furieux. J'ai obtenu un jugement contre vous...

— Ce jugement, monsieur de Monnier, est mon contrat de mariage avec le comte de Mirabeau. Je vous remercie de l'avoir publié.

— Quelle impudence ! s'écria le marquis. Ne l'oubliez pas, madame, j'ai des droits sur vous. Je suis votre mari !

— Mais moi, monsieur, répliqua vertement Sophie, je ne suis plus votre femme !

Hors de lui, l'ancien président de la chambre des comptes allait articuler quelque nouvelle menace, lorsque Sophie se retira dans sa chambre et referma la porte sur elle.

La colère du marquis de Monnier se reporta sur son agent infidèle.

— Je suis joué par Desbrugnières ! s'écria-t-il furieux. Misérable espion ! si je le tenais !...

— Eh ! eh ! qu'y a-t-il donc ? On se fâche donc

dans tous les pays? interrompit une voix sifflante et railleuse bien connue du marquis de Monnier.

— Le marquis de Mirabeau! s'écria-t-il en considérant le nouveau venu qui s'avançait, le sourire aux lèvres, vers lui.

— Par quel miracle êtes-vous à Amsterdam, monsieur de Monnier? demanda le marquis de Mirabeau.

— Parbleu! je suis venu chercher ma femme... Et vous?

— Et moi, mon fils... puisque les deux font la paire.

— Je vous souhaite plus de bonheur que je n'en ai eu, fit piteusement M. de Monnier.

— Est-ce que vous n'emmenez pas madame de Monnier?

— Je suis mystifié par Desbrugnières! Double imposteur! Vous a-t-il écrit?

— Je crois bien! Une lettre charmante. Il paraît que le comte de Mirabeau est devenu un petit saint en Hollande. C'est le changement d'air qui aura produit cette métamorphose surprenante!

— Mensonge! vous retrouverez votre fils plus fou et plus obstiné que jamais, comme j'ai retrouvé

madame de Monnier. C'est six mille francs qu'il m'en coûte !

— Et moi quatre mille. Quatre mille francs perdus ! Aussi les aurais-je laissés tranquilles. Mais vous avez voulu les poursuivre quand même !

— Pas du tout, c'est vous, marquis de Mirabeau, de concert avec madame de Ruffey.

— Cela n'est pas, que diable !

— Votre fils est un monstre !

— Ah ! tenez, voilà le vaurien. Il arrive bien ! s'écria le marquis de Mirabeau en désignant par un geste menaçant son fils qui entrait dans la chambre.

— Mon père, dit avec calme et dignité le comte de Mirabeau, j'ignore le motif qui vous amène près de moi, mais quel qu'il soit, j'ai du plaisir à vous revoir. Me permettez-vous de vous embrasser ?

— Halte-là, s'il vous plaît ! Je vous le permettrai seulement à une condition, c'est que vous rendiez madame de Monnier à son mari.

— Sophie agit librement, mon père.

— Vous l'avez détournée de ses devoirs, comte de Mirabeau, interrompit le marquis de Monnier.

— Monsieur de Monnier, dit le comte de Mirabeau, vous avez été le bourreau de Sophie, jamais son mari !

— Peut-on pousser l'insolence à ce point ! s'écria le marquis de Monnier hors de lui.

— Vous gâteriez les meilleures causes, marquis. Laissez-moi parler à cet enragé-là !

— Je me retire, dit, rouge de colère, le marquis de Monnier. Mais le comte de Mirabeau saura ce qu'il en coûte de braver un premier président de la chambre des comptes !

Resté seul avec son fils, le marquis de Mirabeau lui dit en le toisant de la tête aux pieds :

— Voyons, l'Ouragan ! A nous deux maintenant ! Une fois dans ta vie, veux-tu écouter docilement ton père ?

— Mon père, je vous respecte et je serais heureux de vous obéir. Si vous m'aviez mené par la persuasion, vous auriez tout obtenu de moi. Mais vous avez cru mieux faire en élevant vos enfants sous un joug de fer, et c'est ce qui les a perdus.

— Allons, il y a du mieux, fit le marquis. On s'est un peu calmé sous le ciel de la Hollande. Puisque vous êtes disposé à m'obéir et à rentrer en grâce avec moi, comte, je vais vous dicter vos de-

voirs. D'abord, vous rendrez Sophie à son mari.

— Je vous répète, mon père, que madame de Monnier est libre d'agir comme il lui plaît.

— Ne m'interrompez pas, Gabriel... Ensuite, vous me suivrez en France et vous vous constituerez prisonnier au château fort de Joux. Ne craignez pas d'y rester longtemps. Vous savez que je suis bien vu à la cour. Vous adresserez une supplique au roi, et je me charge de la lui remettre.

— Plutôt mille fois la mort !

— Triple fou, qu'espères-tu donc en n'acceptant pas les conditions que je te propose? Ton jugement par contumax sera mis à exécution.

— Eh bien, qu'il le soit !

— Tête à l'envers ! tu veux qu'on te laisse en paix en Hollande, lorsque tu y publies des écrits révolutionnaires qui passent en France, et qui battent en brèche la puissance du roi et des nobles ?

— Leur odieuse tyrannie touche à sa fin ! Je sens la Révolution qui s'approche sourdement, comme une immense mer prête à les engloutir. Dieu veuille qu'avant de mourir, je leur porte le dernier coup !.

— Et c'est le rejeton de l'une des plus anciennes et des plus nobles familles de France qui

ose parler ainsi devant son père!... Malheureux! es-tu un bâtard pour blasphémer tes aïeux... Dis-moi pourquoi tu souffles une révolution dans l'esprit du peuple?... Qui t'a donné cette horrible mission?

— Vingt millions d'esclaves! tonna Mirabeau.

— En ce cas, fit le marquis, appelle-les donc à ton secours, car avant une heure tu seras entre les mains de la justice.

— Mon père, vous ne ferez pas cela!

— Je le ferai. Je t'en donne ma parole de marquis de Mirabeau.

A peine le marquis avait-il franchi le seuil de la porte, que Sophie sortit de sa chambre, pâle, chancelante, les traits bouleversés.

— Pauvre amie, dit Mirabeau, nous sommes encore trahis... Il faut fuir!

— Je suis prête, Gabriel.

— Ah! mon Dieu! interrompit Baptiste qui entra précipitamment, j'ai rencontré des soldats...

— Tu as rencontré des soldats? répéta Mirabeau.

— Accompagnés d'autorités de la ville, ajouta Baptiste.

— Sophie, il n'y a pas de temps à perdre.

Sortez avec Baptiste de ce côté. Quant à moi, je sortirai par là. Nous dépisterons ainsi les poursuites et nous nous rejoindrons aux portes de la ville.

— Je ne sortirai qu'après vous, mon ami.

— Sophie, je vous en conjure au nom de votre salut...

— Mon salut est lié au votre, Gabriel. Si vous êtes arrêté, je ne veux plus de la liberté. Partez le premier.

— Je vous obéis, Sophie. Toujours se cacher! toujours fuir! Quelle destinée!...

— Du courage, mon ami. Dieu nous voit et nous juge!

— Baptiste, dit Mirabeau, je confie Sophie à ton dévouement.

—Soyez tranquille, monsieur Gabriel. On me tuera avant de s'emparer d'elle.

Mirabeau s'arracha des bras de Sophie et s'enfuit.

— Baptiste et Sophie, aux aguets, respirant à peine, collèrent l'oreille à la porte.

— Entendez-vous du bruit, Baptiste? murmura Sophie.

— Je n'entends rien, madame. Mon maître est sauvé.

— Que le ciel vous exauce, Baptiste !

— J'ai réuni, madame, ce que nous avons de plus précieux dans ce paquet. Je vais aussi emporter notre déjeuner, par mesure de précaution. Dieu sait, par exemple, dans quel pays nous le mangerons ! Venez, madame, sauvons-nous à notre tour.

— Gabriel est hors de danger, nous pouvons partir.

— Laissez-moi passer devant vous, madame. J'essuierai le premier feu.

— Oh ! quoi qu'il arrive, s'écria Sophie en pressant un poignard sur son sein, je ne tomberai pas vivante entre les mains du marquis de Monnier !...

Le bruit d'une lutte et des cris de détresse partis du corridor où venait de s'engager Baptiste, jetèrent Sophie dans une terrible perplexité. Sans nul doute, on arrêtait Baptiste. Qu'allait-elle faire ? Voler à son secours, c'était se perdre elle-même. Elle n'hésita pas cependant.

Comme elle s'élançait vers la sortie, elle fut

arrêtée par Desbrugnières, des agents, le marquis de Monnier et le marquis de Mirabeau.

Folle, éperdue, Sophie voulut se frapper d'un coup de poignard, mais Desbrugnières lui saisit le bras et lui arracha l'arme de la main.

A ce moment, Mirabeau se montra, après avoir écarté vigoureusement les agents qui lui barraient le passage.

Sophie se jeta dans ses bras en fondant en larmes.

— J'ai appris ton arrestation, Sophie, dit le comte de Mirabeau, et je suis accouru aussitôt.

— Tu t'es perdu, Gabriel !

— Qu'importe ! Ne t'ai-je pas juré que nos destinées seraient sœurs, comme nos âmes ?

— En ce cas, vous serez satisfaits, fit Desbrugnières en accompagnant ses paroles d'un diabolique sourire.

Après avoir déplié une lettre de cachet, l'agent inspecteur lut ce qui suit :

« Au nom du roi, M. Desbrugnières est chargé de conduire Sophie de Ruffey, marquise de Monnier, à Sainte-Pélagie, où elle sera enfermée sa vie durant. »

— Vous avez entendu votre arrêt, madame,

dit le marquis de Monnier en s'approchant de Sophie. Vous êtes condamnée à vivre avec les filles perdues. Mais j'ai du crédit à la cour, et si vous voulez vous repentir sincèrement, je pourrai vous épargner cette humiliation. Votre sort est entre vos mains, madame : la prison de Sainte-Pélagie ou la maison de votre mari. Que choisissez-vous?

— La prison de Sainte-Pélagie! répondit la marquise de Monnier.

— Sophie de Ruffey, s'écria Mirabeau dans l'enthousiasme, Dieu t'a donné l'âme d'une Spartiate! Ton courage égale la grandeur de tes souffrances. A d'autres femmes, la couronne de fleurs; à toi, celle du martyre! A d'autres femmes, l'amour d'une mère, la tendresse d'un mari, le bonheur tranquille et les affections de la famille; à toi, la haine et la persécution de tes proches! Victime d'une aristocratie impitoyable, sous le joug de laquelle tu n'as pas voulu courber le front, tu portes dignement ta croix sur le calvaire de ta vie!

— A votre tour, comte de Mirabeau, dit Desbrugnières en ouvrant une autre lettre de cachet :

« Par ordre du roi, M. Desbrugnières est chargé de conduire le comte de Mirabeau, dûment convaincu de rapt sur la personne de la marquise

de Monnier, au donjon de Vincennes, où il sera enfermé sa vie durant. »

Le marquis de Mirabeau fit auprès de son fils la même tentative que le marquis de Monnier vis-à-vis de sa femme.

— Il est encore temps, monsieur, lui dit-il, d'implorer votre grâce, si vous êtes disposé à renier vos folles idées. Choisissez donc entre le donjon de Vincennes et la liberté.

— Je ne demande pas ma liberté, répliqua Mirabeau, mais celle de tout un peuple écrasé sous le poids de la misère et de l'esclavage !

— Puisque vous le voulez, que votre sort s'accomplisse ! Quand le roi me parlera de mon fils aîné, je lui dirai que c'est un fou à rayer des livres de la noblesse.

— Agents, ordonna Desbrugnières, emmenez les prisonniers.

— Sophie, dit Mirabeau avec attendrissement, les murs épais et sourds d'un cachot vont nous séparer à jamais, mais aucune puissance ne peut briser l'union de nos deux cœurs et de nos pensées. Dans le souvenir de la femme héroïque qui a sacrifié titres et fortune à la liberté, à l'amour, je puiserai la force nécessaire pour continuer la lutte

que j'ai engagée contre un monde d'iniquités et d'oppression, et Dieu peut-être me donnera, comme à Samson, la joie de m'ensevelir sous ses ruines!

— Comte de Mirabeau, fit Desbrugnières d'un ton impérieux, en route pour le donjon de Vincennes!

— Oui, au donjon de Vincennes! tonna Mirabeau. Ce sera la première étape de la Révolution!...

— Puis il serra Sophie sur son cœur, s'arracha de ses bras et se livra aux agents, qui s'emparèrent également de la marquise de Monnier.

— Je n'ai plus de femme! soupira le marquis de Monnier en baissant la tête.

— Et moi, je n'ai plus de fils!... murmura le marquis de Mirabeau.

VIII

Sophie et Mirabeau furent placés chacun dans une chaise de poste, que les chevaux emportèrent rapidement vers la France. Durant le trajet, Sophie, en proie à un morne désespoir, écrivit à Mirabeau une lettre dans laquelle elle lui disait que ne pouvant supporter l'idée d'être déshonorée, emprisonnée et séparée de lui pour toujours, elle allait prendre une dose de poison qu'elle avait cachée dans son corset. Mais avant de mourir, elle avait voulu lui dire adieu et lui témoigner une dernière fois toute sa tendresse.

Sachant que pour Sophie le suicide était une irrésistible tentation, une résolution en quelque

sorte permanente, Mirabeau eut la présence d'esprit de montrer cette lettre d'adieu à Desbrugnières ; il fut autorisé à voir Sophie à la plus prochaine halte pour la détourner de ses sinistres projets.

Mirabeau trouva Sophie dans une chambre d'auberge, affaissée plutôt qu'assise sur une chaise, les yeux fixes, la pâleur de la mort sur le visage, comme si elle eût déjà fait le sacrifice de sa vie. Mirabeau courut à elle et dit :

— Sophie, vous m'aimez, et vous voulez vous tuer !

— C'est parce que je vous aime, Gabriel, que je ne puis plus vivre loin de vous.

— Oui, il est vrai, Sophie, les murs épais de deux prisons vont nous séparer. Il faut dire adieu à ces douces caresses, à ces étreintes passionnées dans lesquelles nous avons trouvé le bonheur au sein d'une existence précaire. Peut-être même ne pourrons-nous pas de longtemps nous écrire. Mais nos cœurs, comme nos corps, seront-ils désunis? Notre pensée sera-t-elle éteinte? Nos âmes aimantes et libres ne triompheront-elles pas du tyran et du geôlier? Avant notre retraite à Amsterdam, j'étais emprisonné, et vous, plus prisonnière que moi,

vous étiez espionnée jusque dans votre geste, jusque dans le jeu de votre physionomie. Eh bien ! n'avons-nous pas brisé tous ces liens, et n'avons-nous pas vécu libres et heureux ? Qui défendra à l'avenir de répéter le passé et de nous réunir dans les bras l'un de l'autre. Tout espoir est-il perdu ?

— Pour moi, Gabriel, oui. L'espoir a fui, et la mort me sourit. La pâle divinité m'attire irrésistiblement à elle ?

— Et si la pâle fiancée me souriait aussi, faudrait-il la suivre aux sombres bords ?

— Oh ! non, non Gabriel. Tu dois vivre. Ta carrière n'est pas terminée. Tu as de l'éloquence, de la force, du génie. L'avenir est à toi. Voilà pourquoi, lorsque je dois mourir, il t'est défendu de t'arrêter à cette décourageante pensée.

— Sophie, vous oubliez que vous allez être mère, et que vous n'avez pas le droit de tuer votre enfant.

Madame de Monnier sanglota.

— Si ce n'est pour moi, reprit Mirabeau, vivez pour notre enfant. Donnez-moi le poison que vous portez sur vous. Je le veux.

— Tu voudrais me forcer à vivre, me river à jamais à mon esclavage, à ma honte ! Ah ! si tu as

une grande âme, Gabriel, tu m'ordonneras, au contraire, de mourir. Quoi! tu pourrais supporter cette pensée horrible, tourment de tes jours et de tes nuits, que ta Sophie vit avec des prostituées, qu'elle est en butte au mépris et à l'injure, que ses ennemis viennent la railler dans l'antre de corruption. Car ils me tiennent maintenant; ils ne craindront plus ta colère ni ta vengeance. Monsieur et madame de Ruffey, M. de Monnier père, mère et mari m'écraseront sous l'injure et la dégradation morale. Adieu, Gabriel je veux mourir!

Et la marquise de Monnier prit dans la gorge de son corset une petite fiole, qu'elle porta vivement à sa bouche. Mais, rapide comme l'éclair, Mirabeau avait déjà placé sa main entre la bouche et la fiole dont il s'empara en asseyant Sophie brisée sur une chaise. A ce moment l'agent Desbrugnières entra.

— Je vous avais promis, monsieur, de détourner madame de Monnier du suicide. J'ai tenu ma promesse; voici le poison. Mais sachez qu'aucun pouvoir n'est assez fort pour empêcher une âme fière d'échapper à ses bourreaux, et que ceci vous serve d'avertissement pour l'avenir.

— Bien... bien... monsieur le comte, balbu-

tia Desbrugnières. En retour, je vous accorde la liberté de voir madame la marquise à toutes les haltes jusqu'à notre arrivée à Paris, où la séparation sera de rigueur.

Et il se retira.

Mirabeau prit Sophie dans ses bras et l'étreignit en disant :

— Pour notre enfant, il faut vivre, Sophie. Je te l'ordonne.

— Eh bien, puisque tu l'exiges, je vivrai jusqu'à mes couches. Mais après, si tu me manques, j'en finirai avec cette existence odieuse qui de martyre en martyre, de père en mari, me conduit à une détention avec des filles perdues.

Lorsque Sophie fut remise de son émotion, Mirabeau la conduisit à sa chaise de poste. Il eut encore avec elle plusieurs entrevues ; en arrivant à Paris, il fallut se séparer. On emporta madame de Monnier évanouie.

Desbrugnières avait reçu l'ordre formel de conduire Sophie de Ruffey à Sainte-Pélagie, la prison, à cette époque, des femmes perdues de mœurs ; mais, sur la réclamation énergique de la captive, on renonça à cette odieuse persécution, et Sophie fut enfermée dans une maison de discipline de

la rue Charonne, dirigée par mademoiselle Douai.

A peine arrivée à Paris, la première pensée de Sophie fut pour Mirabeau. Elle lui demanda en grâce, dans ses premières lettres, de lui donner de ses nouvelles.

Mais les réponses de Mirabeau ne parvenant pas jusqu'à la captive, qui, de Paris, avait été transférée au couvent des Saintes-Claires, à Gien, Sophie lui écrivit de nouveau :

« Je t'écris sans cesse, lui mande-t-elle; et tu ne peux pas me lire; tu m'écris aussi, rien ne pénètre jusqu'à moi; je pleure presque continuellement, et je ne me contrains que pour ne pas nuire à ton fils... Oh Dieu! n'avoir jamais de tes nouvelles, c'est là ce qui est horrible, et qui nous privera de la vie tous deux! Que je périsse mille fois le jour que je serais capable d'y consentir; à ce prix nous refuserions tous les trésors et tous les trônes de la terre. Quoi! pas de lettres! pas un mot! pas une figure qui t'ait vu, qui t'ait parlé! Ah! que mes maux sont terribles! Je suis sûre d'être aussi malheureuse que toi; je ne voudrais pas l'être moins, je le jure. Le voilà donc arrivé ce mois de juillet qui n'a pu nous voir ensemble.

» La première fois, nous nous vîmes, sans

oser, ou plutôt sans songer à nous aimer ; la seconde, nous nous aimions. Ah ! tu le sais ! mais, malgré mes efforts réitérés, nous ne pûmes jamais nous rapprocher ; puis, ô Dieu ! arrachés l'un à l'autre, au milieu du bonheur, ramenés par nos ennemis, enfermés tous deux ! Si du moins c'était ensemble... Ah ! les cachots seraient charmants, et nous baiserions les chaînes qui nous attacheraient au même pilier... Ah ! que de maux nous étaient destinés ! que nous eussions été heureux en nous disant adieu... Hélas ! nous souffrons assez l'un et l'autre pour être surpris de nous sentir encore vivants ! Je ne puis plus vivre si je n'apprends rien de toi ; quel service nous rendrait celui qui retrancherait de nos vies le temps que nous ne devons pas passer ensemble ! Oui, il faut que je songe souvent à ta défense, à nos promesses, à ton fils, pour supporter mes peines ; je les supporte ; j'y résiste, je ne suis pas même malade... Je désirerais être malade si je n'étais pas grosse ; peut-être même saurais-je bien me la rendre, car enfin il faut un terme à tout... Tiens, je te le dis, je le dis à nos bourreaux, je ne serai pas toujours grosse. »

A cette douleur, à ces angoisses, à cet amour délirant, à ce désespoir sombre et sobre, Mirabeau

s'efforçait en vain de répondre. Toutes ses lettres étaient interceptées. Et chaque jour il était sollicité par un nouvel appel de Sophie, qui avait trouvé le moyen de lui faire parvenir sa correspondance.

« Une lettre, une lettre de toi ! lui criait-elle, et je baiserai mes chaînes à ce prix. » — « Prends de l'encre de Chine, » lui recommande-t-elle ; « c'est celle dont je me sers. Tu peux aussi avoir des clous dans du vinaigre ; cela fait de la rouille et une encre jaune... Je ne vis que dans l'espoir de tes lettres ! »

Il fallut que Mirabeau fît une véritable campagne pour être autorisé à écrire à sa chère Sophie. Il était soumis à tous les genres de privations, n'ayant ni vêtements, ni encre, ni papier. Pourtant, son génie actif triompha de tant d'obstacles. Il eut l'agrément du lieutenant de police Lenoir, administrateur du donjon de Vincennes. Aussitôt il écrivit à Sophie :

« L'énergie de notre passion a touché ; on a daigné craindre de nous pousser au désespoir ; on nous a accordé une grâce peut-être sans exemple, au fond très-juste et très-raisonnable, mais fort singulière aux yeux du préjugé. »

Mais M. Lenoir avait seulement entr'ouvert la porte du cachot de Mirabeau. Boucher, premier commis du secret, devait lire toutes les lettres. C'était un homme d'apparence froide, d'un caractère dur, à cheval sur les réglements ! Eh bien, cette muraille ne résista pas aux coups de bélier de Mirabeau.

Le prisonnier attendrit, remua à ce point son geôlier, que celui-ci pleura sur les malheurs du captif et lui permit d'écrire librement, aussi souvent qu'il lui plairait, à son amie, se réservant uniquement le droit de déposer un original des lettres aux archives du donjon. Précaution utile, puisqu'on imprima plus tard, sur ces originaux, la correspondance presque complète de Sophie et de Mirabeau.

Grâce au *bon ange* (c'est ainsi que les deux prisonniers désignèrent dès lors Boucher), libres d'échanger sans contrôle importun leurs sentiments, leurs pensées, de se renvoyer sur le papier l'électricité de leur passion commune, Sophie et Mirabeau s'écrivirent quotidiennement.

A la date du 16 décembre 1778, la marquise de Monnier adressa à Mirabeau la longue lettre qui suit :

« Ah ! mon bon ami, tu me rends la vie avec l'espoir, puisqu'il t'est revenu : sans doute il est bien fondé, dès qu'il a pour bases les bontés de M. Lenoir. Je sais aussi que tu ne te flattes pas aisément, que tu ne vois pas comme moi naître et finir tes espérances dans la même journée ; aussi j'y ai la plus grande confiance. O mon ami ! serait-il donc bien vrai que tu seras libre, et que nous nous reverrons ? Sois-le, et je jouirai déjà de plus des trois quarts de ma liberté ; mais je l'ai souvent vue si éloignée, que j'ai bien craint que le dégoût de la vie ne devînt le plus fort. Je t'entendais, dans ta dernière lettre, appeler la mort ; je la voyais achever de nous séparer, sans nous être réjoints... Gabriel ! elle m'a bien fait verser des larmes !... Tout s'y réunissait : sous prétexte de traduire *Tibulle*, tu me disais des choses si tristes ! j'ai cru que tu avais la certitude que nous ne nous reverrions jamais ; plus je relisais ce cahier, et plus je la retrouvais à chaque ligne.

» Hélas ! disais-je, Gabriel m'avait tant dit qu'il ne voudrait point n'avoir pas souffert pour moi ! et il se décourage ! il ne veut plus supporter la douleur ; l'anéantissement lui paraît aujourd'hui tout ce qu'il peut obtenir de mieux ; il a donc ou-

blié le jour où, ne me croyant plus que deux heures à vivre, je luis criais, dans les convulsions du désespoir : Quoi, Gabriel! mourir sans te revoir! Il se rendit alors. Mon ami n'est point changé. Quels sacrifices n'a-t-il pas faits à l'amour! il fera encore celui-ci; oui, il vivra pour moi et pour ma fille; je le lui demanderai, et il ne me refusera pas, car il ne m'a jamais refusé. Je voulais donc t'en conjurer aujourd'hui, comme unique grâce; mais tu me l'accordes sans cela. Oui, mon ami, nous nous reverrons ; je le crois, puisque tu me le dis : que ne croirais-je pas, quand tu me l'assures? Nous retrouverons le bonheur. Tu t'en souviens certainement, quand je fuyais de chez moi, sans savoir ce que nous deviendrions, je partais gaiement en disant : S'il nous faut mourir, ce ne sera qu'après avoir serré mon époux dans mes bras et sur mon cœur. Ah! une heure avec lui, et mourir ensuite! Aujourd'hui, j'en dirais encore autant; mais aujourd'hui, il faut que nous vivions ensemble, parce que nous nous devons bien plus de dédommagement; il le faut pour notre enfant, qui nous est si chère.

» Je ne puis pas te cacher, mon ami, que je suis horriblement inquiète de ma Gabrielle-Sophie;

je n'en ai eu aucune nouvelle depuis très-longtemps. Je fais une lettre pressante, et certainement j'en aurai bientôt : mais tu ne le sauras pas, toi. Ce retard a quelque chose d'extraordinaire : j'avais tant dit que le seul moyen de ne pas faire naître d'intolérables inquiétudes était de ne me rien laisser ignorer ! Il peut cependant y avoir une autre raison que la maladie de l'enfant, qui en retarde des nouvelles ; mais comment ne pas mettre tout au pis, quand on est accoutumé à être si malheureux ? Mon ami, je suis convaincue des avantages de l'inoculation, je n'ai pas là-dessus le moindre doute ; dis-moi seulement ce qui regarde le traitement. Je ne savais pas que tu fusses d'avis qu'il fallût inoculer les enfants si jeunes ; si tu me l'avais proposé lorsqu'elle n'avait qu'un mois, je t'aurais représenté alors son extrême délicatesse : je suis bien aise que tu lui accordes, pour se fortifier, jusqu'à ce que ses dents soient venues ; alors tu ordonneras, surtout si tu es libre, et que tu y puisses veiller toi-même, car je t'avoue que j'aurais une extrême répugnance à lui faire faire cette opération sans que l'un de nous y fût, d'autant plus que les personnes qui en prennent soin y étant absolument opposées, je craindrais que l'on ne me

trompât. L'inoculation est très-avantageuse quand elle est bien faite; mais j'oserais à peine m'en rapporter à moi-même; attends donc, cher amour, que tu le puisses; si ce que tu me dis se réalise, tu le feras, ami bien cher. Tu sais quel prix je t'ai permis de la payer, cette liberté qui me tient tant à cœur; je ne te demanderai pas d'explication, point de promesse : je suis sûr de tes motifs, cela me suffit. Mais toi, si je pouvais te gronder, je le ferais, de ce que tu as pu une fois me soupçonner d'être à Pontarlier, et de m'avoir écrit malgré cela, et encore une lettre tendre. O ami! le jour où Sophie sera vile, elle ne veut plus que tu l'aimes. Tu n'y es pas, au sujet des piéges tendus et évités : ceux dont tu parles ne sont pas dangereux.

» Tes Mémoires, que tu trouves *si bêtes*, n'ont pas été trouvés tels par ceux qui les connaissent. Moi, je ne suis pas si dédaigneuse, et m'en accommode fort bien : ne te fâche pas, je les garderai; ce qui était de M. Grouber de Groubental est déchiré, et ne m'a pas occasionné de regret.

» Je n'ai du tout point entendu parler d'aucun enfantement d'esprit du *philosophe;* mais ce qui doit un peu consoler ses lecteurs, c'est la peine que l'on voit qu'il s'est donnée à le composer. Il devrait

faire imprimer quelque jour ses lettres, car c'est surtout dans le style épistolaire qu'il brille.

» Mon ami, j'aurai du courage tant que je t'en saurai ; mais, quand je le vois éteint chez toi, comment veux-tu que le mien puisse se soutenir ? Quelque abattue que je t'aie paru, je ne le suis pas autant devant tout le monde, et il est des gens qui voudraient que j'en eusse moins : j'ai évité de parler de toi depuis que tu me l'as recommandé, d'autant plus que cela ne servait qu'à renouveler sans cesse l'aigreur; mais pour de l'humiliation, non, je ne me trouve point humiliée; mon amour et mon amant font, au contraire, toute ma gloire : quiconque sacrifie tout sacrifierait mille fois plus, croyant n'avoir rien fait. Oui, je le dis comme l'Héloïse de J.-J. Rousseau (mais je l'avais dit et écrit avant de la lire), j'aime mieux que l'univers sache ma passion que de t'en voir douter un instant : nos peines ont centuplé nos liens et notre amour. Oh ! qu'ils seront heureux et courts les jours que nous passerons ensemble ! Si notre grande sensibilité nous fait plus sentir nos maux, elle redouble aussi notre courage, en appréciant, comme nous le devons, les charmes d'une réunion. Nous sommes les plus malheureux des êtres, nous serons les plus

fortunés : mais notre amour n'avait pas besoin d'épreuve.

» J'ai fait tout ce que j'ai pu pour me sauver de la saignée, parce que tu ne me paraissais pas l'approuver ; cependant mon médecin parla si gravement de cela (apparemment pour se faire honneur de cette cure), qu'il fallut y consentir. Je le fus hier ; je suis au petit-lait à la fleur d'orange, régime au milieu duquel on me promet une médecine ; et quand tu devrais encore m'appeler *douillette*, quoique je ne sache pas trop pourquoi tu me donnes cette épithète, je ne pourrais pas encore m'empêcher de dire que tout cela n'est pas fort amusant. J'ai été souffrante depuis ma dernière lettre ; j'ai eu plusieurs fois de la fièvre, mais celle-ci me fait grand bien, et beaucoup plus que tous ces remèdes ne m'en feront. Il n'est pas fort étonnant que je maigrisse un peu, je rengraisserai assez ; mais je ne dors pas parfaitement, et je ne serai pas tranquille que je n'aie eu des nouvelles de notre enfant. Mais tu me demandes bien des détails sur ma santé ; tu ne m'avais pas dit un mot de la tienne dans ta précédente lettre, et dans celle-ci tu m'apprends que tu es malade, que tu vas prendre un vomitif : tu as d'excellentes façons de me ramener ;

SOPHIE DE MONNIER.

Imp. Beillet

ne m'en parle plus si légèrement, je t'en prie. Je vois qu'il n'y a que madame Saint-Mathieu qui n'ait jamais eu le crédit de te faire faire aucun remède : tu m'en as bien dit tes raisons, une fois, et je n'ai pas pu les trouver mauvaises. Ne faut-il pas toujours que tout passe à ton avis? Oui, je me promènerai quand tu me le dis, d'autant plus que le petit-lait interrompra un peu les courses du matin. Quand j'aurais choisi tes heures, je ne les aurais pas prises différentes : je suis bien aise qu'on les ait doublées, car c'est bien malsain d'être tant renfermé. Je sais que tu n'as pas peur du froid, et je ne le crains pas assez non plus pour être retenue; d'ailleurs, j'ai un endroit couvert. Comment te chauffes-tu? Je crains que tu n'aies un poêle, car je sais qu'ils te font grand mal. Je ne m'aviserai pas de te dire qu'on n'écrit pas *il spazio,* mais *lo,* car mon maître aurait trop beau jeu pour prendre sa revanche. J'ai attaché dans les cahiers la feuille que tu m'as envoyée après : j'ai copié le tout, et te le rends : tu y reconnaîtras mon éternelle étourderie; j'ai versé de l'encre dessus, tu le verras avec plaisir, parce que je l'ai beaucoup tenu : puisqu'ils ne me restent pas, écris-les plus fins et n'y mets pas tant de marge.

» Tu auras la première fois ta seconde brochure, que je ne crois pas pouvoir copier aujourd'hui : ne m'envoie point de *le lecteur y mettra le titre;* je l'ai. Je m'entoure de tout ce qui me vient de toi; cela me fait un rempart que l'on ne peut franchir. J'ai aussi une certaine pièce tachée de ton sang; elle m'est, par là, devenue bien précieuse. Mille et mille remercîments de tes cheveux; je m'en ferai aussi une bague, il y a même de quoi en faire douze : je suis honteuse de ne te pas envoyer la tienne, car cela ne vaut pas la peine de se faire tant attendre. Mon ouvrier m'a fait dire qu'il était malade; il sait bien que je ne peux pas aller voir si cela est vrai : je te demande pardon, mon amour, et je te promets que j'y enverrai tous les jours; il finira, ou je le rendrai malade d'impatience.

» Il m'est impossible de faire faire le cachet dont tu me parles, par plusieurs raisons que je ne puis te dire; il serait charmant, et cela me fâche beaucoup, d'autant plus que le mien s'est trouvé perdu. J'en ai recommandé un tout simple, que je ne sais même pas s'il pourra être exécuté; je crains qu'il ne soit dans le goût des petits ramoneurs qu'on nous avait faits.

» Tu avais bien à faire d'aller lire, pour la

première fois, l'Écriture sainte ou les cinquante passages qui en sont tirés; ce n'est pas là ordinairement où nous prenons nos oracles. Ce défenseur des femmes est d'une éloquence séduisante; il n'y a rien de plus convaincant que de tels arguments. Je ne crois pas, quoi que tu en puisses dire, qu'il y ait beaucoup de femmes qui me désapprouvent au fond de leur cœur de t'avoir trouvé aimable; et nous en connaissons qui n'eussent pas mieux demandé que la permission de te le dire; mais tu ne t'en soucies pas plus que moi.

» Ce pauvre Poinsinet! c'est encore un de nos fameux de Dijon, non pas dans le goût de Crébillon ou Rameau, mais dans celui des académiciens; il a fixé sa demeure au Fort-l'Évêque, dont il a fait sa maison de plaisance; je le croyais noyé, c'est bien à peu près la même chose. Je suis fort en colère de ce qu'on me vole les vers que tu m'as faits; on trouve sans cesse de ces gens-là. Il y a quelque temps qu'une femme m'en récita de fort jolis, que son amant lui avait faits, croyait-elle; cependant, je me souvenais de les avoir lus, sans pouvoir dire où : huit jours après, nous les trouvâmes dans une épître de *Sapho à Phaon,* que nous lisions ensemble :

Souviens-toi de ce jour si cher à ma tendresse.

» J'ai lu *Émile;* j'ai fait beaucoup de notes, et j'ai recommandé tout ce qui en peut convenir à notre enfant pour le présent et tout ce qu'une nourrice en peut faire. Il y a d'excellentes choses dans ce livre-là; mais il faut bien trouver dur de n'être pas à même de pouvoir l'exécuter soi-même, et personne ne prendra autant de fatigue pour les enfants d'un autre. Je n'ai encore eu que les deux premiers tomes, et je me fâchais de ce qu'il ne parlait pas des filles; mais on me promet qu'il s'en occupe dans les deux autres volumes. Jusqu'à présent il ne regarde les femmes que comme de *grands enfants*, et cela n'est ni flatteur ni galant.

» Il y a bien des choses sur lesquelles il me fait changer d'avis, entre autres sur la méthode de faire apprendre des fables aux enfants. Comme il arrange ce pauvre corbeau! Je vois bien souvent que je suis fort ignorante : je n'ai qu'une science, ami tendre, c'est de te bien aimer, et c'est celle qu'il t'importe le plus que j'aie : je n'ai pas été longtemps à l'acquérir, celle-là; tu es un si bon maître! J.-J. Rousseau a un charmant style; j'y ai trouvé une ressemblance frappante avec celui de quelqu'un de notre connaissance. La Nivardière avait raison, j'aime tout à fait les discours qu'il

fait de temps à autre à ses lecteurs : cet homme-là n'était pas fait, non plus que toi, pour avoir affaire à ce fripon de libraire, Michel Rey.

» J'ai lu aussi son *Héloïse*, malgré la grande défense de me laisser des romans, car on ne peut apparemment être constante qu'autant qu'on voit que les héroïnes de roman l'ont été. Cependant celui-là m'appartient; à peine m'en souvenais-je, et il faut aimer pour le bien goûter. Je vois qu'ils ont quelquefois les mêmes idées que nous, et leur en sais bon gré : les amants ne sont aimables qu'autant qu'ils ressemblent au mien. Cette Julie est une étrange fille, de sacrifier toujours tout à cet homme qu'elle adore! comme si l'amitié et l'amour n'étaient pas les nœuds qui imposent le plus de devoirs, et les plus inviolables, puisqu'ils sont volontaires. Aimer l'un, épouser l'autre... J'ai failli brûler le livre, lorsqu'elle lui mande qui de son mari ou de lui elle choisirait?... Ils faisaient aussi leur journal; je t'ai fait bien longtemps le mien, mais il y en a plus des trois quarts de perdus, et ma vie est si uniforme, que je n'ai que peu de choses à y marquer; mais quand mon cœur est si plein, qu'il faut absolument qu'il déborde, j'écris : je te donnerai quelque jour tout cela; tu y verras

ma conduite et mes pensées. Mais ce n'est pas du cœur de ton amie que Gabriel est inquiet, il ne soupçonnera pas sa Sophie : ce serait faire injure à tous deux.

» Ton bon ange t'a donné une bien bonne pensée, et je l'en remercie; c'est cependant plus pour tes yeux que pour le profit que j'y ai fait, car si je pouvais compter les lignes et les mots, comme cela t'arrive quelquefois, je suis bien sûre que j'en trouverais plus dans l'avant-dernière que dans celle-ci; mais je ne veux pas te chicaner, car tu irais aussi compter, et ce serait moi qui me trouverais avoir tort de n'en avoir pas tant écrit que toi : je serais grondée, ainsi il vaut mieux ne rien dire. Tu ne veux donc pas que ta fille ait le même maître d'écriture que moi? Cependant je suis une écolière qui devrais lui avoir fait sa réputation; aussi m'a-t-il montré pendant trois ans : ce n'est cependant pas pour me *vanter* que je te le dis, mais que veux-tu! je suis trop vieille pour apprendre, et tant bien que mal, tu me lis et me devines; j'y gagne souvent. Tu sais que je me suis félicitée quelquefois d'avoir si mal écrit ce que je t'adressais, que d'autres n'ont pu le déchiffrer. Oh! quand j'apprenais, si je m'étais doutée que j'aurais un jour un

ami, je me serais bien plus appliquée; mais je ne savais pas alors ce que c'était qu'un ami.

» Adieu, mon cher et bon amour; tu vois que je suis plus calme; je partage tes espérances, tes souhaits, tes plaisirs... tes chagrins, et surtout ta tendresse : oh oui, tous les mouvements de ton cœur. Adieu, cher enfant, je t'embrasse bien fort.

» SOPHIE GABRIEL.

» Je te prie de quitter ton habitude hollandaise de boire tant de thé : on me l'a absolument défendu ; c'est mauvais pour mes nerfs, et par conséquent aussi pour les tiens, déjà trop attaqués par tant de secousses. »

Les grands sentiments vibraient sous la plume de Sophie, dont le corps frêle cachait l'âme d'une spartiate. Dans une de ses confessions à Mirabeau, elle ne put lui cacher ses violentes tentations de suicide.

« Comme je m'occupe beaucoup d'idées gaies, lui écrit-elle, je me suis souvenue d'un poison qui fait le même effet que l'opium, et dont le goût ne doit pas même être désagréable ; c'est une décoction de feuilles de laurier-amandier. J'ai ouï conter des

effets terribles d'une petite dose. On a bien l'air de vouloir nous réduire à ces ressources. Hélas! si c'était du moins dans les bras l'un de l'autre que nous dussions mourir; si c'était sur le sein de Gabriel que je dusse expirer, je connaîtrais encore le bonheur! »

L'accouchement de Sophie de Ruffey, qui mit au monde une petite fille qu'on appela Gabrielle, portrait vivant de son père, avait donné un autre cours aux pensées de Sophie. Elle ne songea plus qu'à son enfant.

« Oh! sûrement, dit-elle à Mirabeau en lui annonçant sa paternité, l'amour ajoute infiniment à la tendresse paternelle! On aime tant tout ce qui vient de son amant! Comment pourrait-on ne pas aimer ses enfants, qui sont une partie de lui-même? Celui de tous les crimes qui fait le plus d'horreur, c'est celui des malheureuses qui détruisent leur fruit ou qui l'abandonnent et y survivent. On ne connaît point d'animaux qui abandonnent leurs petits; cependant, la plupart n'en connaissent pas le père; ce n'est donc que pour eux qu'ils les aiment. Qu'on vole pour s'enrichir, c'est un moyen de fortune aisé; assassiner va de suite; mais qu'on égorge un malheureux enfant, qu'on doit à la tendresse d'un

homme aimé, et cela pour sauver un prétendu honneur, oh ! c'est là ce que je ne concevrai jamais ! »

Mirabeau accueillit avec une joie folle la nouvelle de l'accouchement heureux de sa chère Sophie. Mais sa joie fut de courte durée, car il songea à la détresse de la mère, obligée de passer les nuits pour gagner l'argent nécessaire à la subsistance de son enfant. Il écrivit aussitôt à Boucher la lettre suivante :

«... J'achète des livres, et Sophie paye du fruit de ses veilles la subsistance de sa fille. Ah ! cette idée me rendrait fou. Hélas ! n'ai-je donc pas assez coûté à cette femme adorable, et faut-il que le remords vienne me poindre encore ? Au nom de tout ce qui vous est cher, s'il m'est permis, comme on ne peut pas me le refuser, d'abandonner la moitié de mes six cents francs pour aider à l'entretien de mon enfant, daignez vous charger de retenir et remettre cette somme à mesure que mes quartiers arrivent. Je vous demande en pleurant ce nouveau service : que je soulage au moins cette pauvre Sophie, que je paye une dette sacrée. »

L'existence de sa fille assurée, Mirabeau songe à faire tourner la liberté de sa correspondance au

profit de sa délivrance. Alors il se voue à un travail épistolaire qui témoigne de toute la fécondité, de toutes les ressources de son génie.

Tantôt c'est un lion en courroux qui se bat les flancs dans le vide ou qui rugit d'amour dans sa cage de pierre, tantôt un froid philosophe dont l'œil perçant voit jusqu'au fond de la nature humaine. Un jour, le prisonnier secoue ses fers avec indignation. « La voix de la nature, celle de la liberté parlent si haut à mon oreille, dit-il, la haine du despotisme remplit tellement mon cœur, que mes pensées et mon style s'en ressentent, quoique je fasse. » Mais le lendemain, aussi fort que violent, il parvient à brider ses élans impétueux, il charge ses épîtres, comme autant d'avocats diserts, de plaider sa cause devant le monde frivole. Il écrit à Dieu et au diable, à ses geôliers, à son père et à sa femme, dont la dureté de l'un et l'indifférence de l'autre l'ont perdu.

Mirabeau prend tous les accents, chante toutes les gammes. Il a en lui les laves et les fleurs de la terre, les foudres et les rayons du ciel. Le voyez-vous, dans son cabanon, entre quatre murailles, pleurer de rage et rire de pitié, tonner et prier, accuser les hommes et les implorer; demander justice au

nom du droit et, de guerre lasse, tomber pantelant en confessant humblement ses fautes.

Oh ! quel tableau à défier le peintre ! Quel drame impossible au théâtre ! Cet homme ne veut pas mourir étranglé par des geôliers ; il se sent providentiel. A sa maîtresse qui lui parle suicide, il répond vie, résurrection, liberté ! A son père, il demande en grâce d'être envoyé sous le climat meurtrier des Indes, pourvu qu'il sorte de Vincennes.

Il sortira, car il est la trompette de Jéricho sonnant la chute de l'édifice féodal, et le porte-voix de la philosophie élevant chaque homme sur le trône de sa raison ; en un mot, il est l'âme vibrante des foules humiliées et malheureuses, des serfs et des bourgeois qui, comme lui, emprisonnés et persécutés, crient au ciel : Liberté, égalité de l'homme ! Il est le 89 vivant.

Ce 89 sera-t-il étouffé au donjon de Vincennes, ou bien brisera-t-il les portes de fer pour incarner ses idées dans les faits ? Il sortira, il fera son œuvre ; et les assises de son édifice à peine posées, il disparaîtra. O Providence ! nous ne connaissons pas la série logique de tes lois ; mais comme ton pied s'empreint visible sur les sables où nous marchons !...

IX

Un nouveau malheur vint frapper le prisonnier. Un fils, qu'il avait eu de sa femme, mourut le 8 octobre 1778, à l'âge de cinq ans. Mirabeau resta accablé sous le coup. Sophie lui envoya cette consolation :

« O mon ami ! nous n'avons donc plus notre enfant, car je regardais ton fils comme le mien; avec quel plaisir ne lui aurais-je pas servi de mère ! Je vois trop ta douleur, quoique tu veuilles me la déguiser ; je sais trop combien tu l'aimais, avec quel attendrissement tu m'en parlais au temps de notre bonheur ! »

La famille de Mirabeau fut consternée par la

mort de son unique héritier. La comtesse de Mirabeau, épouse sans tendresse, mais bonne mère, en fut inconsolable. Quant au marquis de Mirabeau, aucune expression ne saurait rendre son désespoir. Ce vieillard impérieux, sec et sévère, impitoyable à lui-même et aux autres, fut brisé, sanglota comme un enfant. Il était frappé au cœur dans son orgueil de famille!

Le nom de Mirabeau de Riquetti allait s'éteindre avec le siècle! Comment empêcher cette déchéance? en délivrant le comte de Mirabeau, et en le réunissant à sa femme! Voilà les avis que le bon bailli donnait à son frère, tout en plaisantant spirituellement sur ses accès de postéromanie. Le marquis répliquait par de nouvelles injures contre ce fou, cet enragé, cette bête féroce encagée à Vincennes! Mais il s'évertuait en vain à repousser ce moyen de salut; tôt ou tard il devait l'accepter. En effet, de jour en jour sa colère s'apaise, ses préventions se dissipent, son humeur s'adoucit. Il reçoit les lettres de son fils; il consent à les lire. Il trouve que son fils a du style et de l'éloquence! Le bon grain était semé, il n'avait plus qu'à mûrir.

Mais le malheur et la persécution devaient épuiser leurs traits sur le détenu de Vincennes,

avant qu'il recouvrât sa liberté. Sa fille Gabrielle mourut en sevrage, de convulsions causées par la dentition.

« Mon ami, écrit-il à Boucher, c'est la mère que j'aimais dans cet enfant; je ne la connaissais pas, mais je sentais combien sa fille lui était nécessaire, et que c'était là presque l'unique lien qui l'attachait à la vie. Son enfant était la seule propriété qui lui restât... encore on la lui disputait... Que je meure si je sais comment lui apprendre cette funeste nouvelle; cependant je frémis qu'elle ne la sache d'ailleurs. »

Sophie fut plus courageuse que ne l'avait espéré Mirabeau, comme le prouve cette réponse au prisonnier de Vincennes :

« Je reçois ton deuxième billet! tu veux me rassurer sur ta santé, et je ne vois que trop combien elle est en mauvais état. Oui! mourons ensemble, mais vis en cet instant; ah! vis, puisque je supporte ma douleur et veux vivre avec toi et pour toi seul. Ah! c'était bien déjà pour toi seul que je vivais, car c'était mon Gabriel que j'aimais dans ma fille; aussi est-ce une partie de lui que l'on m'a arrachée : c'est plus qu'un de tes membres qu'on a mis au tombeau. O Dieu! fallait-il en être privée

si tôt? Elle nous avait donc été donnée par le sort pour nous causer la douleur continuelle d'en être privés, pour souffrir sans cesse des craintes horribles et finir par la perdre!... N'importe, j'aime encore mieux l'avoir eue; j'ai eu le bonheur de te rendre père... Mais toi, qui ne l'as pas vue, à qui le plaisir de la serrer dans tes bras a été refusé, oh! pourquoi es-tu donc toujours plus malheureux que moi! »

Tant d'infortunes fondant à la fois sur un prisonnier émut le cœur des juges les plus sévères. Tous les amis, tous les parents de Mirabeau se mirent en campagne. Les uns écrivirent au ministre de Maurepas, les autres plaidèrent auprès des Marignane, mais cette famille eut la triste fermeté de résister seule à l'élan général. Le marquis de Marignane aurait sans doute désiré l'élargissement du prisonnier, mais il craignait, disait-il, de nouvelles escapades de son gendre. Quant à la comtesse de Mirabeau, subissant bénévolement l'influence de son père, elle se retranchait dans un mutisme, dans une indifférence absolue. Mais l'obstacle principal à la délivrance de Mirabeau était levé. Le marquis de Mirabeau avait enfin dit tout haut qu'il était décidé à faire sortir son fils de Vincennes. Il en

donne la raison dans la lettre suivante, qui le peint tout entier avec ses bizarreries, son humeur, et où, il prédit la Révolution et l'avenir révolutionnaire de son fils :

« Je ne sais comment cet homme (Mirabeau) s'est emparé de ses supérieurs, mais ils sont tout à lui. Tu sais combien de folles et bizarres condescendances ils ont eues, et la manœuvre a été d'autant plus facile. Dupont travaillait toujours et assurait ramener cet esprit égaré, qui ne voulait plier que sous père et oncle. L'étoile de cet homme avait tué son enfant (Sophie-Gabrielle) en nourrice, et la mère mettait tout son esprit romanesque à le rapprocher de nous et de sa femme.

» Il fut donc mis sur la voie ; il saisit le joint avec sa fougue ordinaire ; ses lettres restèrent sans réponse, mais devenaient plus chaudes, soumises et naturelles. J'avais dès longtemps réfléchi au fond que le monde serait fini si les fous n'engendraient pas ; que tant que j'y serais, tout tiendrait ; mais que cet homme sortirait au moment où j'aurais les yeux fermés, car le siècle des gens de sa sorte arrive à grands pas ; car il n'est aujourd'hui ventre de femme qui ne porte un Artevelde ou un Mazaniello ; que dans trois mois tu lui verrais attraper

des lettres d'abolition, faire craquer les os à ses créanciers et figurer à Versailles. Je pris donc mon parti, et je lui fis inspirer d'écrire à sa sœur, car tous ces gens-là n'ont rien que ce qu'on leur inspire; ce monsieur, avec de ce qu'on appelle esprit, n'est absolument que ce qu'on le fait être : de violentes passions conduisent aux grands crimes ou aux vertus héroïques; il n'y a point de milieu pour les gens de ce caractère; tout son héroïsme aujourd'hui ne peut consister qu'à se vaincre et se tenir souple; ceci te dira qu'il n'a écrit qu'au moment où j'ai jugé à propos qu'il écrivît, et que je ne l'ai voulu que quand j'ai été résolu de le sauver, si les circonstances s'y prêtaient, et que j'ai pu le faire en conscience; je crois donc qu'il faut qu'il sorte par une épreuve, pour son objet et pour le nôtre : le sien, de rattraper son état et de se rapprocher de sa femme; le nôtre, d'en avoir de la famille : voilà où nous en fûmes et sommes. »

Après mille marches et contre-marches, mille tentatives en sens divers de Boucher, de Dupont, de madame du Saillant, sa sœur, du bailli de Mirabeau, l'heure de la liberté sonna enfin pour le détenu de Vincennes. Il sortit de son donjon le 13 décembre 1780; il y était entré le 7 juin 1777;

il avait donc subi près de quatre années de captivité.

Mirabeau était libre, mais la femme qui lui avait dévoué son existence, qui lui avait sacrifié son titre de marquise, sa richesse, sa considération et jusqu'à ses habitudes aristocratiques, pour le suivre dans l'exil, moins heureuse que lui, était encore en prison.

Son premier devoir n'était-il pas de courir à Gien, de chercher à voir la marquise de Monnier, par quelque moyen que ce fût, de lui apporter les consolations et le courage dont elle avait un si grand besoin?

Mirabeau ne comprit pas ainsi sa conduite d'homme libre. Il songea à liquider son passé, à effacer les scandales de sa jeunesse en se rapprochant de sa femme et en essayant de purger son jugement contumace de Pontarlier.

Ses projets se heurtèrent à de sérieux obstacles. La marquise de Mirabeau, outrée de la conduite de son mari, qui, depuis quelques années, avait laissé prendre la haute main à madame de Pailly dans son ménage et ses affaires, venait d'obtenir sa séparation de corps et de biens. Mirabeau ne sut quelle situation prendre entre les deux

femmes de son père auxquelles il déplut, tout en voulant défendre les intérêts de sa mère.

Du côté de la famille Marignane, il n'eut pas plus de succès, quoiqu'il fût chaudement appuyé par son père, toujours entiché de postéromanie. Ses avances, ses offres de réconciliation furent dédaignées de son beau-père, accueillies avec une froideur extrême de sa femme égoïste, qui, passant ses jours dans l'oisiveté et les fêtes, craignait la misère et l'obscurité avec Mirabeau. La comtesse de Mirabeau poussa le cynisme jusqu'à déclarer qu'à la première apparition de son mari elle plaiderait en séparation de corps.

Battu de ce côté, Mirabeau ne songea plus qu'à purger sa contumace. Sa famille lui promit son assistance pour atteindre ce but, à la condition expresse qu'il briderait sa nature fougueuse et qu'il abandonnerait Sophie de Ruffey dans les débats. Il n'accepta aucune de ces conditions. Il demanda hautement et fièrement justice en défendant comme il le devait l'honneur de la marquise de Monnier.

Mirabeau essaya d'abord la conciliation ; il envoya au marquis de Monnier et à madame de Valdahon un messager de paix qui fut fort mal reçu.

Alors il n'hésita plus. Il partit du Bignon, le 2 février 1782.

A peine sorti du donjon de Vincennes, il eut le courage de se constituer prisonnier pour purger sa contumace. Une pareille action émerveilla ses contemporains, leur donna la mesure d'un tel homme. Quel est le prisonnier échappé de son cachot qui n'eût eu hâte de jouir de sa liberté? Mirabeau la sacrifiait à l'honneur.

L'avocat Desbiron, appelé comme défenseur auprès de Mirabeau, lui servit de secrétaire. Le prisonnier recommença le travail herculéen du donjon de Vincennes. La plume de cet homme devait, avant sa parole, remuer la société du XVIIIe siècle. Il publia mémoires sur mémoires, écrits avec une sûreté de traits, une éloquence fougueuse auxquelles la magistrature de ce temps n'était pas habituée. Voici comment il termine l'un de ses mémoires :

» Résumons. L'accusation de rapt et de séduction ne peut exister.

» L'adultère n'est pas prouvé.

» Il ne saurait l'être.

» Le fût-il, il n'y a ni accusation ni accusateur.

» Que reste-t-il contre moi? — RIEN.

» Eh bien, le voilà ce procès qui, depuis cinq ans, porte la désolation dans deux familles, qui tremblent encore aujourd'hui de ma témérité. Le voilà ce procès qui m'a ôté, cinq années entières, mon existence civile!... qui a fait consumer à une jeune infortunée (Sophie de Ruffey), connue par sa sensibilité, sa bienfaisance et toutes les qualités qui promettent des vertus, qui lui fait consumer les plus beaux jours de sa jeunesse sous les grilles et les verrous.

» Le voilà ce procès qui fut jugé en deux heures!

» Oui, il fut prononcé en deux heures, par quatre juges (les autres s'étant abstenus), que la tête d'un homme de qualité devait tomber aux pieds du bourreau; et qu'une jeune femme si intéressante, si douce, si chérie dans les lieux où on la flétrissait, que son sort aurait attendri des tigres, serait authentiquée et retranchée du livre des vivants. Tout cela fut prononcé en deux heures... Et ils délibèrent au-dessus de ma tête!... »

Mirabeau sentait sa force, car il s'écriait après avoir signé l'un de ses mémoires : « Si ce n'est pas là de l'éloquence inconnue à nos siècles esclaves,

je ne sais pas ce que c'est que ce don du ciel si séduisant et si rare. »

Le marquis de Mirabeau, augurant mal de ses vigoureuses défenses, écrivait à son frère :

« Tu n'as pas d'idée de ce qu'il appelle ses défenses. Je ne le vis jamais si extravagant. Il a humilié les juges, insulté tout le monde, et se croit de bonne foi innocent, opprimé, modéré, magnanime ; en un mot, ce sont les Petites-Maisons.

» ... Sa deuxième *éruption* (il traite toujours son fils comme un volcan) a horriblement mal réussi et achève de lui casser le col et de pilorier cet extravagant enragé. »

En effet, c'était une révolution pour la magistrature du temps. Jamais on n'avait vu un accusé culbuter avec cette verve les vieilles routines judiciaires.

Une proposition d'accommodement fut faite à Mirabeau par les parties adverses, effrayées de sa fougue. Mirabeau écrivit que « la vue de l'échafaud, vis-à-vis de sa fenêtre, ne lui ferait pas accepter de propositions en prison, » dans cette prison où il est entouré de fiévreux, dans la malpropreté la plus fétide, au milieu de contrebandiers, de déserteurs et de voleurs, dont les hurlements

chassent le sommeil de la paupière fatiguée de leurs voisins. »

Sophie de Ruffey, toujours généreuse, engage en vain Mirabeau à la sacrifier à son salut, à renoncer, dans cette affaire, à la solidarité avec elle; Mirabeau répond à toutes les offres de transactions qu'il ne veut point entendre parler d'accommodement que la procédure ne soit cassée, « qu'il n'en signera pas où son absolution pure et simple, celle de madame de Monnier, la restitution de sa dot, une pension viagère pour elle et le payement des frais du procès ne seront pas compris. »

Mirabeau triompha. Emprisonné, sans ressources, sans autre appui que son éloquence, ayant à combattre des familles puissantes et riches, à éclairer et à gagner des juges prévenus, il sortit vainqueur de la lutte, aux acclamations enthousiaste de la foule, qui flairait déjà son futur tribun.

Il fut réhabilité glorieusement du monstrueux jugement de Pontarlier, qui le condamnait à avoir la tête tranchée en effigie, comme coupable de rapt et de séduction envers la marquise de Monnier, et qui assimilait celle-ci aux femmes perdues, en ordonnant qu'elle serait rasée, flétrie et enfermée dans une communauté pour le reste de ses jours.

Cette sentence, rendue le 10 mai 1777, fut anéantie par cette transaction des parties adverses ainsi convenue et signée. Le marquis et la marquise de Monnier furent séparés de corps et de biens. On restitua la dot de madame de Monnier; en outre, on lui assura une pension viagère de 1,200 francs, sous l'obligation qui lui fut imposée de rester au couvent des Saintes-Claires, à Gien, jusqu'au décès du marquis de Monnier, qui mourut huit mois après cette transaction.

X

Étrange destinée des grands hommes! Mirabeau, libre, fut plus tourmenté qu'en prison. Assiégé pas ses créanciers, presque sans asile, n'ayant aucun moyen d'utiliser ses puissantes facultés, il expose ainsi à sa sœur les douleurs de sa situation :

« Que faire de ma liberté? Réprouvé par mon père, oublié et peut-être haï par ma mère pour l'avoir voulu servir, redouté par mon oncle, attendu par mes créanciers, dont pas un seul n'a été payé, quoiqu'on m'ait privé de tout sous prétexte de les satisfaire; menacé par ma femme ou ceux qui la gouvernent, dénué de tout, de revenu, d'état, de

crédit... Ah ! plaise à Dieu que mes ennemis ne soient pas si lâches qu'ils sont pervers ; qu'ils répondent à mon espérance ; qu'ils viennent sur le pré où je les attends ! Mais, ma sœur, ils ne viendront pas... Si j'allais les chercher, on m'appellerait un spadassin, un assassin peut-être ! Oh ! j'aurais pourtant besoin d'un bon coup d'épée ! »

Sa famille refusant de le tirer d'embarras, Mirabeau usa d'un dernier expédient ; il écrivit à son oncle qu'il était décidé à s'expatrier et à ne plus porter le nom des Mirabeau.

Cette proposition désespérée fut acceptée avec empressement. Voici, en effet, ce que le bailli mande à son frère à ce sujet : « Si cet homme veut, en effet, prendre le parti de s'expatrier, en vérité ce sera un grand service qu'il nous rendra ; car il ne sera jamais bon à rien. »

Et le marquis de répondre sur le même ton à son frère.

Il y a lieu de s'étonner que les Riquetti abandonnent ainsi leur héros après l'avoir tiré du donjon de Vincennes, après avoir contribué de toute leur influence à sa réhabilitation judiciaire ; mais cette anomalie, ce changement d'allures s'explique par le découragement profond où les jetait le spec-

tacle d'une société qui allait aux abîmes. Aucun symptôme de décadence sociale n'échappait à l'esprit pénétrant des Riquetti.

Il est très-curieux de trouver dans les lettres du bailli à son frère la prédiction d'une révolution que son neveu devait accomplir. Nous citons seulement un passage. On verra que la fière aristocratie des Riquetti n'y allait pas de main morte en faisant la satire de son époque :

« ... La canaille prend partout. Vois, pour te guérir de ton nom, l'ignoble équilibre qui, en attendant la culbute générale et prochaine, et l'éruption du volcan qui nous soulagera de trente couches d'alluvions pétrifiantes, est établi et doit être maintenu en Europe par les écritoires qui ont à leurs ordres la poudre à canon, l'imprimerie, l'irréligion, partant la sédition.

» Non, les nations ne reviendront plus à des mœurs fortes. Je te demande si dès lors la noblesse a un beau rôle à jouer à l'avenir et s'il est gracieux d'avoir des enfants pour les voir bafouer s'ils sont bons sujets, et réduits à ne rien être, sinon valets à la cour, à la cour où chacun emprunte son autorité et la paye en dépendance, le subalterne du chef, le chef du prince, le prince de l'étiquette.

» ... Je vois que la noblesse se divise et se perd ; elle s'étend sur tous les enfants de sangsues, sur la truandaille de finance introduite par la Pompadour, sortie elle-même jadis de ces immondices ; une partie va s'avilir en servitude de cour ; l'autre se mélange à la canaille plumière qui change en encre le sang des sujets du roi ; l'autre périt étouffée par de viles robes, ignobles atomes de la poussière du cabinet, qu'une charge tire de la crasse. Et qui pis est, la noblesse est obligée de fléchir le genou devant tous les champignons montés en une nuit, devant des potirons qui, grâce à la mollesse du gouvernement, se dressent sur le fumier natal et forment une aristocratie bourgeoise qui se fait un plaisir lâche de montrer son autorité à ses anciens maîtres. C'est bien la peine de continuer une race pour cela, ou pour se trouver dans une révolution que la dissolution entière de tous les ressorts entraînera nécessairement. »

Toute la famille de Mirabeau n'était pas d'avis de le rejeter dans l'exil ; sa sœur le supplia de rester en France et de ne pas écouter les conseils de son désespoir. Mirabeau céda aux tendres exhortations de sa sœur ; il ne s'expatria pas.

Sur ces entrefaites, il reçut au Bignon une

lettre du docteur Ysabeau, le médecin attaché au couvent de Gien, qui l'appelait au secours de la marquise de Monnier, l'informant de son humeur hypocondriaque, de ses sinistres résolutions, de sa santé sérieusement ébranlée. La lettre du docteur Ysabeau était conçue en termes si pressants, qu'il n'y avait pas à hésiter. Mirabeau partit pour Gien.

La situation morale de Sophie et de Mirabeau était bien changée. Aux lettres passionnées du donjon de Vincennes avaient succédé des épîtres de reproches et de jalousie. Sophie avait répondu à ces doutes offensants avec aigreur, et la correspondance entre les deux amants s'était envenimée à ce point qu'elle avait dû cesser.

Tous les torts, il faut le dire, étaient en cette occasion du côté de Mirabeau, qui avait prêté une oreille trop complaisante à des rapports mensongers sur la conduite de Sophie au couvent de Gien. Voici les faits qui avaient servi de base ou plutôt de prétexte à des calomnies intéressées.

Depuis le 18 juin 1777, jour où la marquise de Monnier avait été conduite au couvent de Gien jusqu'en 1779, Sophie, cloîtrée dans son couvent,

était restée complétement étrangère au monde profane. Cependant, au bout de deux années, cette détention sévère s'était relâchée, et la supérieure du couvent des Saintes-Claires avait permis à un ou deux notables de la ville de visiter la marquise de Monnier devant quelques-unes de ses sœurs en religion.

Le roman dramatique de Sophie de Ruffey, sa beauté, sa grâce, son esprit supérieur, excitèrent au plus haut point la curiosité et l'admiration des habitants de la ville de Gien. C'était à qui demanderait à la voir pour lui témoigner de l'intérêt, pour lui exprimer de la sympathie, pour offrir un appui que Sophie refusait invariablement. Un mot sorti de la bouche de la belle cloîtrée était commenté comme un discours. Nul autre sujet enfin ne semblait occuper le cerveau des notables de Gien. Une misérable intrigue de couvent compromit la réputation de la marquise de Monnier et lui ravit la liberté dont elle avait joui jusque-là. Accusée injustement par la rumeur publique, Sophie trouva dans Mirabeau un sentiment de jalousie qui lui fit oublier toute justice. Son brutal emportement, ses cruels reproches, ses exigences égoïstes brisèrent l'âme de Sophie. Cependant elle n'obtem-

péra pas immédiatement à l'ordre que lui avait intimé Mirabeau de se renfermer dans sa cellule; elle continua à recevoir quelques visites. Mirabeau cessa sa correspondance.

Privée des lettres de Mirabeau, son aliment moral, la marquise de Monnier tomba malade. Le docteur du couvent, le brave Ysabeau, qui lui fut dévoué autant qu'un frère à une sœur, la sauva; mais il ne put lui rendre la santé, car la maladie avait son siége au cœur. C'est alors qu'Ysabeau, connaissant de longue date Mirabeau, lui écrivit pour lui demander avec instance une entrevue.

Cette entrevue allait décider de la vie ou de la mort de la marquise de Monnier. Malheureusement pour elle, Mirabeau se trouvait dans de fâcheuses dispositions. Profondément irrité et humilié de sa pauvreté, il ne songeait qu'à conquérir une position digne de lui et ne se souciait pas de continuer une odyssée amoureuse qui lui avait déjà coûté si cher. Il n'était pas non plus d'humeur à écouter bénévolement, comme il l'avait fait dans sa jeunesse, les enthousiasmes de la passion : la voix de l'ambition parlait plus haut à son âge mûr. La première partie de son existence était terminée; il fallait inaugurer la seconde. Un amour ne pouvait

qu'entraver ses projets, que nuire à son avenir; la lutte qu'il devait soutenir contre le sort impitoyable ne lui permettait pas de distraire sur d'autres sujets ses forces physiques et morales.

XI

Pour pénétrer au couvent des Saintes-Claires, Mirabeau dut prendre la valise et le déguisement d'un colporteur. Accompagné du docteur Ysabeau, il entra sans bruit dans la chambre de Sophie. La convalescente était sur un lit de repos; la sœur Louise lui consacrait ses soins. A la première vue de Mirabeau, les roses vinrent encore colorer ses joues pâles; elle se leva comme si elle eût été mue par un galvanisme irrésistible, et, le cœur palpitant, elle tendit les bras vers lui. Mirabeau ne répondit pas à l'appel de Sophie. Il resta immobile et glacial.

— Gabriel ! s'écria Sophie en mettant dans la prononciation de ce nom toute sa tendresse, tous ses souvenirs.

Mais Mirabeau, sans faire un pas vers elle, lui répondit sèchement :

— Je m'appelle, madame, le comte de Mirabeau.

Cette dure parole, premier éclair d'un orage terrible, foudroya la pauvre marquise de Monnier. Elle retomba sur son lit, le cœur brisé.

— Oui, j'aurais dû m'en souvenir, dit-elle. Vous êtes le comte Mirabeau de Riquetti ! Veuillez ne pas vous froisser de ce que le nom de Gabriel me monte si facilement du cœur aux lèvres. C'était le nom de ma fille, monsieur !

La voix de Sophie s'éteignit dans des larmes. Mirabeau eut de la peine à réprimer une vive émotion devant cette mère en sanglots, évoquant sa Gabrielle morte, la fille de l'exil ! Sophie avait touché la fibre sensible. Cependant Mirabeau resta maître de lui.

— Laissons en paix le passé, madame, dit-il. Il est triste, il répond dans nos âmes en douloureux échos... je le sens. Mais pas d'enthousiasme, je vous prie. Il s'agit du présent. Vous m'avez fait

demander une entrevue, j'ai cédé à vos prières. Me voici. Que voulez-vous de moi ?

— En vérité, je ne saurais vous le dire. Je brûlais de voir le proscrit, le prisonnier, le père de Gabrielle, et c'est le comte de Mirabeau qui se présente...

— Ah ! vous attendiez le visionnaire, le poëte d'autrefois. Il est mort au donjon de Vincennes, d'un tête-à-tête de trois années avec lui-même ; et de sa tombe a surgi un être qui a distillé assez de fiel pour empoisonner l'humanité ; qui a amassé dans ses flancs assez de laves et de colères pour terrifier le monde entier ! Ah ! ils me disaient courbé, repentant, soumis ! moi, dont les plus vils ont rongé les entrailles ; moi, plus souffleté, plus couvert d'ordures, plus malheureux que Job sur son fumier : car j'ai été abandonné de Dieu, de l'humanité, et trahi par la femme !

— Trahi par la femme ! releva fièrement la marquise de Monnier outragée. De qui voulez-vous parler, monsieur le comte ? De l'épouse égoïste et sans amour qui n'a consenti à prendre du mariage que les joies, ou de la maîtresse qui a mis sous ses pieds titres, fortune, repos, considération, pour vous suivre dans l'exil ? de la comtesse de Mirabeau

ou de la marquise de Monnier? Vous, monsieur, qui avez été victime de l'injustice des hommes, voyez la fragilité de votre justice! A la comtesse de Mirabeau, infidèle à son mari, entourée de luxe et de richesse, les tendres épîtres, les marques de repentir des fautes passées, les serments d'une conduite irréprochable, les avances les plus gracieuses, — inutile abaissement d'une âme orgueilleuse accueillie par les dédains d'une dame heureuse de vivre loin de son époux. — A la marquise de Monnier, prisonnière, les soupçons offensants, les reproches injustes, les récriminations absurdes, les menaces et les injures! — Oh! vous ne me laisserez pas sous de tels coups, comte de Mirabeau. Vous reviendrez de vos étranges préventions contre moi. Vous rétracterez des paroles échappées à votre colère et que votre cœur doit désavouer.

— Vous plaidez admirablement votre cause, madame, dit ironiquement Mirabeau. Par d'habiles contrastes, vous faites ressortir fort heureusement vos avantages. Mais il ne saurait être question ici, en aucune manière, d'une épouse dont j'ai dû chercher à me rapprocher pour déjouer les trames de mes ennemis et pour déférer au vœu le plus cher de ma famille; car je ne comptais ni sur son

amour ni sur son cœur. J'avais seulement fait appel à la raison, à nos intérêts communs. Son orgueil humilié ne m'a pas pardonné l'amour donné à une autre femme. Elle m'a repoussé. Je n'ai pas le droit de me plaindre; elle avait de sérieux griefs à m'opposer. Mais vous, madame, quels griefs avez-vous contre moi? Je vous ai arrachée des bras d'un époux septuagénaire, d'un vampire qui vous tuait lentement; je vous ai protégée en tous lieux; je vous ai défendue au péril de ma vie et de ma liberté. En vous accusant, je sortais immédiatement du donjon de Vincennes. En livrant votre honneur en pâture aux parents de votre mari, à l'opinion publique, au scandale judiciaire, je gagnais mon procès, je me réhabilitais, je me réconciliais avec ma famille, je me réunissais à la comtesse de Mirabeau, je sauvais mon présent, j'assurais mon avenir. Eh bien, à toutes les tentations, à toutes les obsessions, contre tous mes intérêts, j'ai répondu par un refus formel de vous sacrifier. J'ai assumé sur moi la responsabilité entière de notre fuite à Amsterdam. Toutes les fois qu'on a voulu attaquer votre honneur, le mien a fait face à l'attaque. J'ai souffleté de ma main vos calomniateurs, j'ai ridiculisé de ma plume vos en-

nemis ; et après une année de plaidoiries et d'efforts herculéens, j'ai fait sortir radieux votre nom des débats judiciaires. — Comment m'avez-vous remercié ? comment avez-vous reconnu mon dévouement à votre personne ? Par la conduite la plus étrange, sinon la plus indigne que puisse tenir une femme. Oh ! pas de mouvement de colère. Attendez ! Lorsque j'étais dans mon cachot du donjon de Vincennes, vous transformiez votre couvent en château, votre cellule en boudoir fleuri et parfumé pour y recevoir à l'aise les admirateurs de vos grâces, les courtisans de votre beauté ! A mes remontrances trop justes, trop motivées, vous répliquez par des railleries fort spirituelles, par des flèches de femme contre ma jalousie. Je suspends ma correspondance et mes observations. Votre médecin m'écrit que mon silence vous tue, que ma vue vous sauvera. Trop complaisant, j'arrive à Gien, je trouve la ville uniquement occupée de vous, de la belle châtelaine du couvent des Saintes-Claires ! Laïques et cléricaux, bourgeois et seigneurs se disputent vos faveurs comme l'enjeu d'un tournoi. Les uns se vantent d'être admis dans votre intimité au couvent, les autres se targuent de gagner bientôt vos bonnes grâces. En un mot,

vous êtes la gazette de la ville et le scandale du couvent. Et vous voulez que je croie à votre modestie, à votre pudeur, à vos vertus!...

— Assez d'outrages, comte de Mirabeau! interrompit la marquise de Monnier, la pâleur de la mort sur le visage; votre œuvre est consommée. Les femmes indignes descendent seules jusqu'à la justification. Il y a un an, je perdais votre fille; aujourd'hui je perds votre amour. Morte l'enfant, mort le père!

Cela fut dit d'un ton si douloureux, si funèbre, que Mirabeau fut un peu surpris. Il ne s'attendait pas à ce cri maternel, à ce *De profundis* de l'amour prononcé par la personne aimée.

Il se fit un moment de silence; le docteur Ysabeau en profita pour intervenir.

— Si monsieur le comte voulait accepter mon témoignage, dit-il, je crois que je le convaincrais facilement...

— C'est bien, mon brave Ysabeau, se hâta d'interrompre Mirabeau. Je connais vos sentiments, votre déférence envers vos malades. Mais nous ne traitons pas ici une question de pathologie, et je ne vous ai admis, ainsi que la sœur Louise, qu'à titre de témoins muets. A madame de Monnier, s'il lui

plaît, de m'expliquer ses singulières allures, ses rapports quotidiens, scandaleux, avec les petits seigneurs de la ville et les moines qui ont leurs entrées au couvent des Saintes-Claires.

— Pourquoi marier une hypocrisie cruelle à une injustice flagrante? — répliqua la marquise de Monnier. — Pourquoi me demander des explications, des justifications, puisque vous m'avez condamnée en dernier ressort dans votre esprit, puisque vous n'avez pas même daigné entendre le témoignage du docteur Ysabeau, qui connaît l'emploi de ma vie heure par heure. Ah! juge sans justice, vous savez qu'une femme soupçonnée est par là condamnée, quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle ait fait. Et cependant, si vous consentiez à descendre de votre siége d'accusateur et à vous placer au banc des accusés, je demanderais en vertu de quel droit vous me reprochez de ne pas m'être cloîtrée en cellule, quand les dames de la cour ont fait scandale en se rencontrant dans votre chambre de Vincennes, quand vous vous êtes battu en duel, à Besançon, avec le mari d'une femme qui vous portait trop d'intérêt, quand vous avez trempé dans toutes les intrigues galantes de votre indigne sœur, madame de Cabris! Voyons, que répondrez-vous, à

cette heure, à ces faits attestés par des personnes qui croyaient me désespérer, mais qui ont trouvé mon dédain plus haut que leurs lâches dénonciations?

Mirabeau allait répliquer violemment à cette interpellation de Sophie, lorsque trois coups, frappés discrètement, se firent entendre à la porte. Le docteur Ysabeau se précipita à l'entrée de la chambre; il congédia l'importun, mais il ne put le faire si vite et si secrètement que Mirabeau n'entendît prononcer le nom de M. de Rancourt.

— Tenez, madame, voici ma réponse, dit Mirabeau. Contre moi, vous avez des dénonciations, des calomnies; contre vous, j'ai un fait, une preuve irrécusable : un de vos courtisans qui venait discrètement, mystérieusement, vous voir en cellule. En est-ce assez, et vous avouerez-vous vaincue? Ah! le cœur des femmes a une terrible logique!... Après avoir trompé le mari, elles trompent l'amant!

— Et l'amant venge le mari en les tuant! Le comte de Mirabeau venge le marquis de Monnier!

— Je ne venge personne, répliqua Mirabeau blessé du rapprochement. Je me fais justice dans ma propre cause. Adieu pour la vie, madame!

— Adieu, monsieur, dit Sophie. Vous êtes égoïste et intelligent. A vous le monde et sa gloire; à moi le cilice, le cloître...

— Et ses amours! fit Mirabeau qui prit congé de Sophie d'un geste dédaigneux.

— Et la mort!... murmura la marquise de Monnier dès que Mirabeau fut sorti.

— Madame, vous m'avez juré solennellement de ne jamais attenter à votre vie, dit le docteur Ysabeau.

— Docteur, dit Sophie, on ne tue pas un cadavre. Je ne savais pas, mon Dieu! qu'avant de voir tomber son corps en poussière, le cœur devait mourir à l'amour, l'âme à l'espérance, à la foi. Ysabeau, vous ne m'empêcherez pas de mourir, car je suis morte déjà. Il ne me reste plus rien de la terre...

— Il vous reste ici-bas un ami, et Dieu au ciel.

— Dieu!... un mystère!... murmura Sophie.

En ce moment la cloche du couvent des Saintes-Claires sonna la prière du soir. Le docteur et la sœur Louise s'agenouillèrent aux pieds de la marquise de Monnier, étendue sur son sofa-lit.

— Mes amis, dit-elle d'une voix éteinte, priez pour moi... Je ne peux plus prier!

La scène violente que nous avons rapportée sépara pour jamais Sophie et Mirabeau. Ils cessèrent toutes relations et toute correspondance. Sophie, frappée au cœur par l'injustice, par la dureté de son amant, languit quelques années, désespérée, maladive, en dépit des secours empressés, du dévouement sans bornes du docteur Ysabeau, et malgré les soins désintéressés d'amis comme M. de Poterat.

XII

Le 9 septembre 1789, profitant de l'absence du docteur Ysabeau, Sophie résolut de mettre fin à son martyre. Elle congédia sa domestique, la sœur Louise, et se renferma dans sa cellule, où elle alluma deux réchauds remplis de charbon. Craignant que la nature ne trahît au dernier moment les desseins de son inébranlable volonté, elle se lia les jambes et le corps à son lit, et attendit dans cette position les effets de l'asphyxie. Sa domestique, étant rentrée trop tard malheureusement, donna l'alarme dans le couvent et dans la ville. Le procureur du roi au bailliage vint constater le suicide de la marquise de Monnier.

Le procureur du roi était accompagné d'un chirurgien, un bélître qui aurait pu servir de type aux charges satiriques de Molière. S'imaginant sans aucune raison, sans nulle apparence, que madame de Monnier pouvait être grosse, il pratiqua sur elle une barbare autopsie.

Lorsque le docteur Ysabeau revint, le corps de Sophie n'avait plus forme humaine. Ysabeau fut d'autant plus désespéré, qu'il avait reconnu à la chaleur et à la coloration des membres la possibilité de sauver la suicidée.

La marquise de Monnier fit du docteur Ysabeau son exécuteur testamentaire; elle légua ses lettres, ses papiers à son frère, M. de Ruffey; sa garde-robe, son argent, ses bijoux aux pauvres.

Le 10 septembre 1789, toute la population, sans distinction de classes, suivit, éplorée, le cortége funèbre de Sophie de Ruffey.

Jamais femme ne fut à ce point regrettée. Sa mémoire est aussi vivante aujourd'hui qu'au dernier siècle, et pas un voyageur ne visite les contrées où elle est morte sans entendre vanter l'éclat de sa beauté, les grâces de sa personne, l'élévation de son caractère, la supériorité de son esprit, ses douces vertus, l'inépuisable charité de son âme. A

la Toussaint de chaque année, on la pleure à Gien comme au 10 septembre 1789. Pour laisser des souvenirs aussi vivants sur cette terre, qui pivote sur l'ingratitude et sur l'oubli, quelle grandeur d'âme, quelles vertus ne faut-il pas avoir montrées !

Mirabeau revint des emportements d'une aveugle jalousie, de ses injustes préventions contre Sophie. Plus d'une fois il regretta d'avoir brisé cette fleur délicate, d'avoir abrégé la vie de cette femme si dévouée. Mais les amours profonds ne s'effacent jamais de l'âme humaine. Il en est d'eux comme de ces parfums subtils s'incorporant à ce point aux vases où ils sont jetés, qu'ils laissent leur odeur pénétrante à leurs débris.

Dans le cours orageux de sa vie politique, toutes les fois que Mirabeau regarda au fond de son cœur, il y retrouva pâle et belle l'image de la seule femme qui l'eût aimé et qu'il eût aimée, Sophie de Ruffey, marquise de Monnier, morte à trente-six ans, et qu'il avait tuée !

LETTRE INÉDITE

DE

SOPHIE DE MONNIER

Les lettres de Sophie furent recueillies par un peruquier nommé Bourier, qui les apporta à Paris sous le Directoire, cherchant à les vendre ou à les publier. M. Violand vit ces lettres aux Anciens. Malheureusement elles furent dispersées et presque toutes perdues. C'est donc une bonne fortune pour nous que de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs une lettre complétement inédite de Sophie de Monnier, appartenant au cabinet de M. Victor Luzarche, de Tours. Tout ce qui subsiste des épanchements de cette âme si tendre, tous les traits de cet esprit élevé ont d'ailleurs été reproduits dans le cours de notre travail.

L'orthographe de madame de Monnier a été conservée dans la reproduction de cette lettre.

MA DERNIÈRE PAR LACOSSÉ

Une bien bonne nouvelle, mon cher cœur, c'est que j'ai reçu hier mercredi, 2 novembre, ta lettre 3 qui de-

voit me venir le dimanche 22 octobre; elle est dattée du 20 et contenoit un grand morceau de nos mémoires; le cachet étoit très intact. C'est apparament la lettre que nous avons écrit qui l'a fait retrouver; mais parle s'en toujours à tes hommes et qu'ils ne nous fassent plus de telles sotises. Si tu as cessé d'écrire par Taffetat, recomance, cependant tu peux en laisser une par semaine à Tce, tu le pourrais même davantage s'il n'étoit pas dangereux de quitter Taffetat et même d'avoir l'air de le négliger, d'autant plus que comme L. F. portera toujours mes réponses il devineroit bien vitte qu'il y en a un autre, et je ne veux pas qu'il le devine; rejouit toy de ce que cette lettre m'est parvenue et ne soit plus inquiet de moi. A propos, je t'ai dit l'autre jour, après ma lettre à Torou cachetée et pliée, de ne pas aller voir Lavoil. Dès qu'elle te sauras au château, elle ne manquerat pas de te faire prier de l'aller voir, mais je te prie de ne le pas faire, cela me feroit beaucoup de peine. Mais on a donc reçu des lettres du Bignon, que l'on sait que c'est le duc qui te fera sortir. D. P. n'est donc pas repartit comme il l'avoit compté! Voilà bien des cérémonies pour te faire changer de prison, car le château en est toujours une. Ah! je le crois que tu n'as pas été leur faire faire d'observations sur leur émissaire, il en ferons assez d'eux mêmes de retardante, et puis (ici une ligne de chiffres et de caractères hiérogliphyques) : mais qu'est-ce donc que cette bêtise de D. P. Aime-t-il donc mieux qu'on te laisse au donjon pour éviter le danger des dames! Je n'eus pas le temps de faire hier ma lettre pour ma mère, les

postes commencent à arriver bien tard, elles partiront avec ceci. Je suis inquiette de ce qu'elle ne me répond point à la lettre de l'? et à ce que je lui marquai à ce sujet, elle me doit des réponses à Z. Si malgré mes défenses elle en avoit parlé au mari, cela me facheroit fort, car cela rebrouilleroit tout ce qui va si bien. Je suis bien aise aussi de voir dans ce que tu me lui fait mandé le précis de ma conduitte avec lui, car mon intention étoit si je le voyois de briser tout a fait, s'il me parloit affaire et le prier de changer de conversation.

Allons, mon amour, sois donc patien, dès que tu crois que l'on t'a réservé cette épreuve; je t'y invite fort s'il est ainsi; et d'autant plus que si cela est nous ne sommes pas au bout. Quant à moy, puisque tu patiente, je puis bien patienter aussi; d'ailleur j'ai du remord d'augmenter tes peines, moy qui voudrais les adoucir par tout au monde. Tu jures que tu y vois clair, soit donc; mais il me tarde bien de n'être plus dans ma chambre obscure et que les promesses relatives a la liberté soyent éxécutées, car pour les promesses tant qu'ils ne feront que cela il ne m'y reste aucune confiance. Très sérieusement, mon joujou bon, je ne veux pas que tu t'aveugles à m'écrire tou ce qu'ils font dire; mais dire ne sont que des mots qui varient beaucoup chez eux : ce sont les faits qui me persuaderoient tout à fait et ton changement de lieu en est une preuve importante et infiniment trop retardée; tu me rassure un peut sur tes maux d'yeux; la vue de ton écriture fine comme à l'ordinaire m'avoit déjà consolée; mon pied n'est plus rien du tout, moy je n'ai que du bobo, toy tu as

de vrais et de grands maux ; mais il est temps que je te dise que je prend de la cigüe ; depuis tout a été mieux. Comme tu m'y avait montré de la répugnance, j'ai voulu voir comment je m'en trouveroit avant de t'en parler. J'ai commencé par un grain, puis 2; je suis à 3. Je me porte comme un charme : c'est un amer qui me donne de l'apétit et je crois remarquer déjà quelques diminutions à mes F. B... (*Ici trois lignes de chiffres.*)

Comment ce Joncy avec ses petits yeux et ses grimaces étoit sy bien foncée ? Je n'ay jamais beaucoup aimé sa sœur, quoique avant mon mariage elle ait eu fort envie d'être mon intime amie. Je l'ai été fort avec une de ses sœurs qui est morte il y a longtemps. La petite Boudeau, qui est très jolie celle là, se marie aussy, elle épouse à Besançon un parent du Mis, il se nomme Maçon d'Autume ; tu étois donc un peut lié avec Joncy ? comment ne met-on pas le verroux à de certains instants ?... pant, pant, M^de^ de et M. ainée les meuble mignons, ne fut-ce que pour se donner une air (ici chiffres). Je ne puis pas tirer au clair ce que tu me demandes. Je lui ai fait croire que (chiffre) avoit recoit afin de l'y faire repanser, parce qu'il paroissoit qu'elle s'occupoit beaucoup de Tce, en parloit sans cesse et étoit toute prête à prendre. comme les projets de..... ne sont pas de la laisser s'arrêter à rien qui puisse se réaliser il est bon de l'occuper ailleurs.

Tu m'as écrit deux n° 6, prend garde que cela ne te fasse erreur. Tu vois bien que la lettre qui m'est revenue avoit été jetté à la petite poste pour la grande sans affran-

chissement puisqu'elle est venue à bon port. Oh! que non je ne c... (ici une ligne de chiffres). Puisque tout ceci traine si fort, je t'enverray un petit paquet dimanche prochain par Picot et je vais lui annoncer avec ceci. Il contiendra une langue si l'on en trouve, sinon un baril de moutarde et un louis, car je ne veux pas que le 14 te trouve sans le sol et si j'attendois le résultat des nouvelles de la... dimanche en 8 étant le 12 il seroit trop tard pour le faire partir.

Je vais écrire à Lefebvre ce que tu me dis; c'étoit dans la lettre qui a retardé. Mon Dieu, mon amour que me parles tu donc? (ici une ligne entière de chiffres). Mais pourquoi ne pas t'arrêter à une chose quand elle est bonne? ne t'a ton pas promis un changement? cela vaudroit mieux... Je n'auray pas le temps de répondre en plain à ta lettre, mon bien aimé, on me vient dire que... (chiffres); en conséquence il me fait donner ceci tout de suitte en courant et finir...

Oh! mon tendre ami, je baise tes belles mains (chiffres) et ton pauvre œil, cher joujou d'amour, donne que je le baise; mais hélas! ce remède n'opère pas de si loin... ne va donc pas te fatiguer à copier ces mémoires, ils ne sont pas pressés, tu les feras à loisir au château de...

Sur la dernière page, en travers :

Je n'ose pas t'envoyer ce que tu sais que tu...

AVERTISSEMENT

Les lettres que Mirabeau écrivit du fond de sa prison de Vincennes, pendant les années 1777, 1778, 1779 et 1780 furent publiées en 1792 par Manuel, procureur de la commune de Paris, qui les trouva dans les archives de la police. « Sans moi, dit Manuel dans sa préface, ces lettres se seraient égarées et perdues sous la main dédaigneuse des geôliers et des commis. Avare de feuilles que lui comptait une timide bienfaisance, Mirabeau inscrivait sa pensée sur des pages marbrées qu'il arrachait dans des livres, jusque sur des images, jusque sur des cartes. J'ai tout recueilli, tout rapproché; ces débris de l'amour étaient pour moi des reliques. »

Jamais Mirabeau n'eût autorisé la publication de ses lettres, du moins sans les revoir, sans supprimer beaucoup de détails trop intimes, car dès le 10 décembre 1778, il répondait avec indignation à un vague bruit de publication venu jusqu'à son oreille :

« Des monstres qui infestent le pavé de Paris, tandis que tant d'honnêtes gens gémissent à Bicêtre et aux galères, se vantent hautement qu'il feront imprimer ma

correspondance et celle de la malheureuse victime de mon amour. Ce coup est affreux et si j'y survivais, ce serait pour le venger, dussé-je y périr. »

Manuel eut raison contre Mirabeau, par un côté. Il fit bien de ne pas laisser exposés dans la fosse commune des archives policières, ce chef-d'œuvre d'éloquence, cette admirable peinture du caractère, des passions, du génie de Mirabeau, ces *sincères confessions* qui devaient mourir entre l'oreille d'un prisonnier et d'une prisonnière. »

Mais il eût mieux fait encore peut-être, s'il eût retranché de ces lettres tout ce qui, évidemment, ne pouvait pas supporter le grand jour de la publicité. C'est ce travail d'élimination, ce travail de choix que nous nous sommes efforcé de faire.

Parmi les lettres du donjon de Vincennes, nous avons pris le plus grand nombre de celles qui furent adressées à Sophie, en amputant certaines parties, très-belles toujours, de ces lettres, mais trop colorées par les emportements de la passion. Nous ne soumettons donc à nos lecteurs que les fragments vraiment intéressants, de la correspondance de Mirabeau avec Sophie; ceux que Mirabeau eût pu laisser imprimer sans être en droit de crier : à la trahison ! ceux dont une femme peut avouer la lecture sans embarras.

B. G.

LETTRES DE MIRABEAU

A

SOPHIE DE MONNIER

... août 1777.

Oh ! non, mon amie, je ne crois pas que tu aies été insensible à cet affreux silence qui nous a enveloppés pendant près de deux mois. Quand je ne te connaîtrais pas comme je fais, qui pourrait ne pas prendre confiance dans ta délicieuse ingénuité ? qui ne persuaderaient tes plaintes amères, ton trouble continuel, tes expressions si fortes, quoique si simples, si variées et si naturelles ? Ah ! je le sens, je n'ai pas été seul malheureux ; et, malgré les distractions qui t'obsèdent, tu ne l'étais guère moins que moi. O mon amie ! je serais bien cruel à moi-même, si *je ne croyais pas à ton amour*.

Eh ! quel autre bien me reste-t-il ? quelle autre consolation ? quel autre espoir ? Tu penses peut-être qu'il y aurait plus que de l'injustice à moi, qu'il y aurait de

l'ingratitude à en douter. Mais prends garde, chère amante, que l'amour passé est plus que prouvé par ta conduite passée, sans doute; mais que le présent seul peut prouver l'amour présent. Certainement j'ai de toi la plus haute opinion que jamais amant ait eue de sa maîtresse; je te l'ai dit cent fois, je suis plus amoureux de tes vertus que de tes charmes.

D'après cette déclaration bien formelle, je crois que tu peux et que tu dois me pardonner des craintes uniquement relatives au peu que je crois mériter, à l'opinion que j'ai de mon étoile, aux artifices que je redoute de mes ennemis. Tu es si jeune, si malheureuse, si tourmentée; je suis si amoureux, et par cela même si exigeant au fond de mon cœur, qu'il n'est pas étonnant que je tremble quelquefois; mais ce n'est jamais que lorsque tu te tais, que lorsque tu ne relèves pas le cœur abattu de ton ami. Tu peux voir, par les choses que je t'écris depuis huit mois, que tu calmes à ton gré ma tête et mon cœur. Je ne le crois pas *plus vaste que le tien*. Qui, mieux que Gabriel, connaît toute ta sensibilité, cette sensibilité inépuisable qui a fait, qui fait, qui fera tout mon bonheur?

Mais il m'est permis d'assurer que je t'aime plus encore que tu ne me chéris, parce que tu es infiniment plus aimable que moi, ce que je sais mieux discerner que toi-même, mettant à part, s'il est possible, les préventions de l'amour qui nous sont communes, parce que j'ai beaucoup plus connu de femmes que tu ne connaîtras jamais d'hommes. Il est vrai qu'il n'en est pas un

seul capable de plus de sacrifices, de dévouement et de sincérité que moi; et surtout pas un seul capable d'un amour aussi exclusif que le mien, parce que l'habitude de tromper des femmes leur ôte la faculté d'être constants, tandis que cette habitude-là même m'a fait soupirer après une amie telle que toi, que je n'espérais pas trouver, et dont je sens mieux le prix en raison de ce que je ne puis être, depuis que le vent de l'adversité a soufflé sur moi; et jamais tournure d'esprit, façon de penser et caractère ne furent mieux assortis pour me séduire que les tiens. Je n'eusse pu beaucoup aimer une femme sans esprit, parce qu'il me faut raisonner avec ma compagne. Un esprit recherché me fatigue : qui avait plus de celui-là que madame de Feuillans ? L'affectation, selon moi, est à la nature ce que le rouge et le blanc sont à la beauté, c'est-à-dire non-seulement inutile, mais très-nuisible à ce qu'elle veut embellir. Il me fallait donc trouver un esprit naïf, quoique fin, solide, et cependant gai.

J'ai si peu de préjugés ordinaires, je pense si peu comme tout le monde, qu'une femmelette, pétrie de petitesse et tyranisée par les convenances, ne m'eût jamais convenu. Je t'ai trouvée forte, énergique, résolue, décidée. Ce n'était pas tout. Mon caractère est inégal, ma susceptibilité est prodigieuse, ma vivacité excessive; il fallait que je rencontrasse une femme douce et indulgente pour faire mes délices, et je ne devais pas espérer que ces qualités précieuses se rencontrassent avec des vertus beaucoup plus rares, et qu'on regarde comme in-

compatibles. Cependant, ô mon épouse! j'ai trouvé tout cela réuni dans toi. Songe donc à ce que tu m'es : tout l'édifice de mon bonheur est fondé sur toi. Ne trouve pas mauvais que je tremble à la seule idée d'un péril qui me paraîtrait le menacer, ni que je te regarde comme un bien infiniment plus précieux pour moi que je ne puis l'être pour toi. Mon caractère était fait, le tien ne l'était pas; mes principes décidés, et à peine avais-tu pensé à la nécessité de t'en former. Tu aurais pu trouver dans le monde une autre sorte d'attachement et de bonheur que celui que tu as cueilli dans les bras de Gabriel; mais Sophie était indispensable à ma félicité, elle seule pouvait l'assurer.

Adieu, ma bien chère et à jamais unique amie, mon amante, mon épouse, ma Sophie-Gabriel. Dis-moi bien que tu n'apprendras jamais à pouvoir vivre sans moi. Le temps ne doit rien diminuer à l'amour, ô Sophie! puisque c'est lui seul qui peut en confirmer la vérité et la durée. D'ailleurs, n'est-ce pas dans le sein de ce temps redoutable, quelquefois si rapide, actuellement si lent, que sont enserrées toutes nos espérances? Que serait-ce donc que la vie, si nous privant chaque jour de quelqu'un de nos bonheurs passés, elle ne tenait aucune des promesses qu'elle nous fait pour l'avenir? O mon amie! encourageons-nous; augmentons, s'il se peut, mutuellement notre amour, de tout ce que nous avons perdu, de tout ce que nous espérons recouvrer. Songeons souvent que l'honneur est pour nous où est la félicité : aspirons sans relâche à ce but, qui, seul, peut

nous donner, par sa délicieuse perspective, la force de l'atteindre.

Tu ne saurais croire quel plaisir m'a fait ce jeu de mots : *J'ai le cœur trop plein de toi pour pouvoir m'attacher*. J'ai toujours été convaincu qu'une amitié vive était elle-même une espèce d'infidélité, non pas criminelle, mais qui décèle la faiblesse de l'amour. Au reste, j'ai besoin de penser ainsi, cher toutou, pour ma propre justification ; car, depuis que je t'adore, je n'aime plus rien : je suis susceptible d'émotion, de pitié, d'empressement à obliger, mais non pas d'un attachement quelconque. Quand le cœur est une fois brûlant, il ne sent pas ce qui est tiède, ou la sensation que cela lui procure lui est pénible. Tu ne saurais imaginer combien, avant même que je fusse convaincu que la Saint-Belin était méchante, fausse et perfide, j'étais affligé de l'ascendant que je lui voyais sur toi; si cela avait continué, je n'aurais jamais cru que ton amour fût vraiment fort et durable. La confiance, la tendresse exclusive me paraissent les vrais symptômes d'une passion : ce sont ceux de la mienne, et tu permets bien que je dise qu'il n'en est pas une autre aussi tendre : j'en excepterai seulement la tienne, pour que tu ne boudes pas.

Oui, ma Sophie, je le crois, je le crois du fond de mon âme, nos cœurs étaient uniquement faits l'un pour l'autre; toi seule pouvais me rendre constant et même amoureux; car tu ne dois pas croire, ô mon amie, que j'eusse jamais connu l'amour avant toi.

... août 1777.

Bonjour, bonne et douce mimi que j'adore. J'ai assez bien dormi, malgré le gros ouragan; et je ne me porte pas mal aujourd'hui. Je compte à présent les jours où ma santé ne souffre pas; mais je ne compte point ceux où je suis tranquille, car il n'en est pas un seul. Agitée d'espérance ou d'inquiétude, de douleur ou de désirs, mon âme, quoique gouvernée sans cesse et exclusivement par le même sentiment, est le jouet de mille sensations contraires qui s'entre-choquent et ne me laissent pas un moment de repos. Quelquefois je me repais de toutes sortes de chimères; j'invente, je conjecture, je combine; je me persuade presque que je puis compter sur des ressources qui n'existent peut-être que dans mon imagination. Mais quand l'édifice de mon bonheur est élevé, une seule réflexion vient le détruire, et je trouve plus aisément encore des raisons de me désespérer, que je n'avais saisi celles de me flatter.

C'est ainsi que mes jours se passent. Quelque chose que je fasse, par quelque lecture que je m'efforce de me distraire, je ne puis donner de l'attention à rien. Entièrement absorbé par mon amour, aucune distraction n'a de prise sur moi. Les belles-lettres, qui avaient tant de charme pour ton Gabriel, l'ennuient et le fatiguent. La politique, dont je faisais mon étude la plus sérieuse, me dégoûte : je ne puis supporter que les hommes fassent tant de sacrifices et commettent tant de crimes pour des

intérêts qui me paraissent si petits. L'histoire me met en colère, en m'offrant sans cesse la perfidie des hommes, la tyrannie des grands, la bassesse des subalternes, et surtout la lâcheté des historiens, qui font de la profession la plus respectable, la plus utile et la plus noble, un vil commerce d'adultations, d'erreurs et de mensonges. Je parcours des pages entières avec humeur ou sans intérêt. Je tue le temps. Je ne m'occupe pas, si je ne trouve un trait qui ait quelque rapport avec la disposition présente de mon âme. Je me réveille; je lis, je relis avec empressement : je médite; le livre se ferme, et me voilà replongé dans mon ordinaire rêverie.

O chère et douce amie, comme tout ce qui vient du cœur y retourne! Qu'il est doux d'être aimé pour soi-même! Celles qui aiment ainsi méritent seules le titre de vertueuses, de sensibles, et le nom d'amantes. Mais, entre des millions de femmes, en trouve-t-on quelqu'une à laquelle on puisse le donner? Au premier rang comme au dernier, c'est ce qui flatte leur vanité qui touche leur cœur; et, depuis le sceptre jusqu'à la houlette, l'éclat de la couronne et celui du ruban sont les talismans qui enchaînent ton sexe.

Oh! combien différente est ma Sophie! que tous les riens pompeux ou frivoles ont peu d'accès dans son âme! que tous les rois de la terre lui paraissent petits auprès de son amant! Oui, chère épouse, j'ose le croire, tes regards ne se détourneraient pas de dessus les miens, pour fixer le plus puissant des mortels qui t'adresserait son hommage. Gabriel, fût-il né dans un état obscur, dans un rang su-

balterne, eût touché sa Sophie, s'il eût été connu d'elle. Ce ne sont pas les titres, ce n'est pas le faste que tu aimes, c'est ton amant, et la fleur qu'il place sur ton sein fait battre ton cœur que ne séduirait pas un diadème.

Voilà quelle idée j'ai de ta délicatesse et de ta sensibilité. Ah ! ne crains pas que Gabriel, qui se croit aimé d'un tel amour, puisse être jamais sensible à l'ambition, aux honneurs, à tout autre désir qu'à celui de te posséder. Son but unique, la fin de son être, l'objet de toutes ses démarches, sera la réunion des deux moitiés que la tyrannie a séparées, mais que la mort seule peut désunir.

Hélas ! mon amie, tout ce que je te dis de mon chagrin n'est que trop applicable au tien ; et je te prie de croire que je ne perds jamais de vue cette triste vérité. Oh ! que nous sommes bien unis par tous les liens, chère amante! les mêmes plaisirs ont fait notre bonheur; les mêmes disgrâces nous affligent aujourd'hui; et comme tu le dis si bien, nous tenons l'un à l'autre *par l'union de nos douleurs* comme par tant d'autres nœuds ; mais qu'on nous fasse les épancher dans le sein l'un de l'autre. Hélas ! c'est le seul bien qui nous reste après tant de félicité. O mon amie, que n'était-elle inaltérable ! que ne nous étions-nous réfugiés dans des déserts inconnus aux tyrans ! C'est là que le flambeau de l'amour eût toujours ui pour nous d'une clarté céleste et pure.

Je ne crois pas, ma Sophie, qu'il soit un autre exemple d'une tendresse aussi soutenue que la nôtre; et grâces t'en soient rendues, ô mon amante, dont l'imperturbable douceur enchaînait de roses ma fougueuse sensi-

bilité. Pourquoi tous les amours, même les plus délicats, finissent-ils ? C'est qu'on s'imagine y goûter des plaisirs qu'on n'y trouve pas; c'est que, chez presque tous les mortels, l'imagination est plus active que le cœur n'est sensible. Toi, toi seule es une source intarissable de joie et de bonheur, parce que tu n'es sujette ni à la bizarrerie, ni à l'humeur, ni à l'impatience; et ta tendresse est si vive, qu'elle te dérobait tous les défauts de ton ami, toutes les infirmités de son esprit.

Qui eût jamais obscurci cette douce sérénité due à tes vertus, à ton âme, à tes principes, et j'ose le dire, à ta passion? Rien au monde : ah ! jamais rien. La foudre seule a pu nous séparer; et ce n'est que d'au-dehors de nous que pouvaient venir les malheurs.

Je ne sais quel imbécile disait à un homme désespéré de la perte d'une personne qu'il chérissait, que ses pleurs ne la feraient pas revivre... « Et c'est pour cela même que je m'afflige, » répondit celui-ci. Laisse les dire, ô ma Sophie ! tous ces charlatans qui ne parlent que de dompter les passions, parce qu'ils sont incapables d'en sentir. Ils appelent leur dureté sagesse ; et le triomphe de leur raison est fondé sur la sécheresse de leur cœur.

Oh ! qu'un de tes baisers me serait plus salutaire que toutes les méditations et les froides harangues de ces vendeurs de mots ! Je n'étais pas prédestiné à être malheureux, puisque j'ai goûté le bonheur suprême dans tes bras. Notre amour ne trouble point l'harmonie de l'univers, puisque le soleil ne fut jamais plus serein que lorsque nous en jouîmes ensemble, l'air plus pur que

lorsqu'il nous était transmis par la bouche l'un de l'autre. Eh! comment l'amour pourrait-il intervertir l'ordre du monde qui ne vit que par lui ?...

Ah! qu'on nous laisse nos chagrins, jusqu'à ce que les larmes du plaisir effacent les traces de celles que nous arrache la douleur. Nous pleurons, nous pleurons amèrement; mais l'amour qui fait couler nos larmes y mêle quelque douceur. Eh! qui de nous deux voudrait être heureux, tandis que l'autre moitié de soi-même gémit ? Voudrais-tu recouvrer le bonheur ailleurs que dans les bras de Gabriel ? Voudrais-tu effacer de ta vie les moments qui nous ont conduit dans un labyrinthe de peines? Oh! non, puisque ce serait détruire une partie de notre amour. Nous ne serions pas exposés à tant de chagrins, si nous eussions donné moins d'étendue à notre bonheur; à cause de cela, voudrions-nous avoir été moins heureux? Pour moi, je refuserais la liberté à celui qui me l'offrirait au prix d'ôter de ma mémoire les traverses qui me l'ont ravie, puisque ce serait priver mon âme d'une partie de sa passion.

Adieu, ma Sophie-Gabriel, adieu; reçois tous les baisers de ton ardent et tendre époux.

---

24 août, dimanche.

Certains peuples de l'Afrique, au moins aussi raisonnables que nos dévots, prétendent, ma bonne amie,

que tout ce qu'ils souhaiteront dans le ciel viendra d'abord se présenter à eux. C'est là l'idée qu'ils ont du bonheur à venir. Si cette croyance n'est pas chimérique, il serait aisé de me rendre aussi heureux sur la terre que je pourrais jamais l'être en paradis, car je ne forme qu'un souhait, je n'ai qu'un désir, et la possession tranquille de Sophie suffit à mon bonheur : ainsi je ne serais pas incommode à leur Dieu ; car, tandis que les uns lui demanderaient des promenades magnifiques, les autres une musique voluptueuse, ceux-ci toutes sortes de plaisirs, ceux-là une variété continuelle d'objets qui les intéressent et les occupent, tous mes désirs, réunis en un, n'exigeraient qu'une seule jouissance. Toutes les facultés de mon âme tendent vers toi ; c'est Sophie que je veux voir, entendre, aimer : c'est d'elle seule que je suis capable de recevoir le plaisir et l'exercice de tous mes sens intérieurs et extérieurs.

Ainsi, si le bonheur d'une autre vie doit être le bonheur de l'homme entier, c'est ma Sophie qui le constituerait encore. Quand bien même on parviendrait donc à nous rendre de *vrais croyants,* de zélés dévots, nous aspirerions à nous réunir, comme les âmes pieuses aspirent à leur salut; car c'est là le nôtre. Peut-on nous désapprouver de chercher à anticiper sur le bonheur céleste, et nous assimiler aux bienheureux dès cette vie ?...

Comment trouves-tu cette théologie, ma bonne amie? Je crois qu'elle sera de ton goût, et cela me suffit; car je prétends qu'elle ne soit qu'à notre usage. Laissons

aux cœurs glacés la leur : que, renfermés en eux-mêmes, ils feignent de s'élancer vers un être imaginaire pour lequel ils ne se piquent d'amour que parce que, ne chérissant, dans le fait, que leurs individus, ils s'intéressent on ne peut moins à ceux de leur espèce, ce qu'ils n'osen avouer : qu'ils gardent leur religion, qu'ils accommodent à leur égoïsme et à leur méchanceté, ou plutôt qui en est le produit; et nous suivrons la nôtre, inspirée par la nature et dictée par l'amour; nous écouterons notre cœur, et nous lui obéirons hélas ! quand nous pourrons, car nous ne sommes pas les plus forts; que dis-je ? nous ne sommes pas maîtres du moindre de nos mouvements, mais nous le serons toujours de nos sentiments et de nos principes.

N'est-il pas vrai ? ô ma Sophie ! Nos membres peuvent céder à la tyrannie; mais nous serions aussi vils que nos tyrans, s'ils pouvaient asservir nos âmes. Luttons contre la mauvaise fortune, chère amante, et croyons que l'amour nous élèvera au-dessus d'elle : soutenons courageusement nos cruelles épreuves; le triomphe en sera plus doux, et notre passion, s'il se peut, plus heureuse et plus tendre. J'ai toujours vu, ma tendre amie, les hommes et les femmes donner une longue liste des vertus et des bonnes qualités qu'ils exigent de leurs amis, ou de leurs amants ou maîtresses; mais bien peu tâchent de les acquérir eux-mêmes, ou d'en donner l'exemple.

Pour moi, tout en avouant ta supériorité et le plaisir délicieux que je ressens à trouver dans toi mille qualités qui me manquent, je crois du moins pouvoir

assurer que je ne le céderai jamais à qui que ce soit en courage, en constance et en tendresse. Je t'accorde tout le reste, ô mon amie chère! et je m'en glorifie, puisque étant un autre toi-même, j'ai quelque droit de m'attribuer, d'une certaine manière, tes vertus; mais laisse-moi le prix de la tendresse, et permets que je partage celui de la constance et de la fermeté. Le véritable devoir de l'amour est d'inspirer de l'ardeur, du zèle, du courage. Animé par un mobile si puissant, on se surpasse soi-même; et voilà pourquoi Gabriel peut figurer quelquefois à côté de Sophie.

J'ai passé de mon trou à un autre trou, ma tendre amie, auprès duquel on a jargonné ce tissu de solécismes qu'on apelle la messe; mais je ne me suis pas pour cela élevé de l'amour profane à l'amour divin, car j'avoue que je suis terrestre.

---

27 août 1777.

Hier, en travaillant à mon quatrième dialogue, j'ai éprouvé un vrai plaisir; c'est d'avoir trouvé et réuni la démonstration complète que tu ne m'as rendu heureux que parce que tu l'as dû. Telle que je l'ai écrite, je la mettrais sous les yeux du moraliste le plus sévère, pourvu qu'il ne fût pas bigot. Ce dialogue est trop long pour que je le transcrive; mais je veux te dire en substance

comment j'ai prouvé que, comme madame de Monnier, tu étais libre de me rendre heureux. C'était là sans doute ce qu'il y avait de plus difficile à manier, car tu n'avais pas fait le vœu de chasteté, et tu étais maîtresse de ta personne, si les devoirs de la fidélité conjugale ne te liaient pas.

Après avoir invoqué mon honneur et ma générosité, tu me demandes, 1° si j'approuve la conduite de madame de Mirabeau; 2° si les devoirs du mariage sont des mots dépourvus de sens : et je réponds à la première question : Non, sans doute; je la déteste; mais c'est plutôt sa perfidie que son infidélité que j'abhorre. Si elle eût choisi tout autre amant que l'homme qui me devait tout, qui avait mon amitié, que je regardais comme un frère, qui m'a trahi à l'ombre de ma confiance, elle me serait moins odieuse. Cependant ce n'est ici que mon sentiment particulier que j'expose; et mon opinion n'est pas un principe. L'infidélité de madame de Mirabeau serait toujours une action très-lâche, quel que fût son complice. Elle m'avait épousé par amour, disait-elle : j'avais été préféré par son choix à cinq rivaux. Je lui avais fait de grands sacrifices pour sauver sa réputation : j'avais lutté contre ma famille et la sienne, et bravé tous les malheurs que me présageait l'odieuse parcimonie de mon père. Mes procédés ne se sont pas démentis un instant. La plupart de mes dettes ont été contractées pour elle. J'ai couru au-devant de ses goûts, et prévenu toutes ses fantaisies. En un mot, je me suis toujours conduit avec elle comme si j'eusse été son amant, et je ne l'étais pas. Mon âge et ma

conduite ne lui laissaient point d'excuse. C'est donc de gaieté de cœur, si je puis m'exprimer ainsi, et par une infâme dépravation d'âme et d'esprit, qu'elle s'est égarée.

Aucune de ces circonstances n'a de rapport à toi. Immolée à la cupidité de ta famille, tu as été plutôt livrée que mariée. Cette différence infinie en apporte une considérable dans nos devoirs mutuels. Mais il ne faut pas traiter une question si importante seulement dans quelques-uns de ses détails, il faut l'approfondir. Les devoirs du mariage sont-ils un vain nom? La réponse n'est pas douteuse. Le mariage est une institution civile souverainement respectable : c'est un contrat sacré, dont les obligations sont la base de la société. Elles intéressent à la fois l'ordre politique et le bonheur des individus, même des célibataires ; car ils ont un père et une mère, et l'union domestique est le meilleur garant du bien-être des enfants.

Tous les hommes sont donc intéressés à respecter et à maintenir la force du lien conjugal ; et si quelques circonstances peuvent excuser l'infraction des devoirs qu'il impose, aucune ne la justifie.

Ce n'est pas la morale du siècle, mon amie, mais c'est la vérité, et je suis incapable de l'altérer, quoique je n'aie pas été assez vertueux pour me conduire selon ses principes.

Mais, ma Sophie, es-tu mariée? Unie à un homme qui serait bien ton aïeul, tu n'as de commun avec lui que les armes, la livrée et le nom. — Mon amie, ceci n'est-il

pas plutôt une *excuse* qu'une *justification?* Je me sers de ta propre distinction, parce qu'elle exprime parfaitement mon idée. Je serais peut être moins coupable qu'un autre de céder à l'amour, mais je serais coupable. Tu supposes que mes sens me commandent tellement, que l'indispensable sceau du mariage est pour moi la jouissance; et cette supposition me paraît humiliante. Mon amie, nous ne nous sommes pas proposé de faire des romans platoniques. Nous examinons ce qu'exigent de toi les différents devoirs d'une femme, et d'une femme mariée; et la fidélité conjugale est celui auquel nous nous arrêtons en cet instant...

Qu'est-ce que le mariage? C'est l'union d'un homme et d'une femme, dont la société se rend le garant. Mais pourquoi s'en rend-elle le garant? C'est sans doute parce qu'elle y a un intérêt. Cet intérêt est la naissance des enfants qui en doivent provenir, et sur lesquels elle a des droits, et leur existence civile qu'elle doit assurer et maintenir. Le but social du mariage est donc la propagation de l'espèce; et cela est si vrai, que les lois sont toujours prêtes à dissoudre toute union dont l'un des contractants ne peut remplir le but.

La fidélité conjugale n'est un devoir qu'en ce sens, quoique, considérée comme chasteté, elle soit une vertu morale. Nous n'en sommes point encore à cette question, que nous agiterons tout à l'heure : je n'ai prétendu qu'examiner en ce moment ce que tu devais comme madame de Monnier, et je vois que tu es parfaitement libre.

Si cela n'est pas raisonné, ma bonne Sophie, je ne m'y connais point. Je passe ensuite à toutes les autres faces de cette question. Je te demande si, quand tu fais une société agréable avec M. de Monnier, tu n'es pas acquittée envers lui des obligations que tu lui as pour la petite partie de sa fortune que tu partages ? Je te prouve qu'il recueillera des avantages très-réels pour une perte très-imaginaire, puisque, te trouvant plus heureuse, tu combattras plus aisément le mépris et la répugnance que t'inspirent son humeur superstitieuse et monacale, son âme aride et inflexible, que lorsque tu ne peux t'empêcher de penser que cet homme, que tu as si peu de raisons d'estimer et d'aimer, est la cause du malheur de l'amant que tu chéris.

---

7 septembre, lundi.

« Être avec les gens qu'on aime, dit la Bruyère, cela suffit. Rêver leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal. » O mon amie, que cela est vrai ! et qu'il est vrai aussi qu'on en prend tellement l'habitude, que cela devient une partie nécessaire de l'existence ! Hélas ! je sais bien, je dois savoir trop bien, depuis trois mois que je gémis loin de toi, que je ne te possède plus, que mon bonheur est fini.

Cependant, chaque matin, lorsque je me réveille, je te cherche; il me semble que la moitié de moi-même manque, et cela est trop vrai. Vingt fois dans le jour je me demande où tu es: juge combien l'illusion est forte, et qu'il est cruel de la voir disparaître! Lorsque je me couche, je ne manque pas de te faire ta place; je me pousse tout près du mur, et laisse un grand vide dans mon petit lit. Ce mouvement est machinal, ces pensées sont involontaires. Ah! comme on s'accoutume au bonheur! Hélas! on ne le connaît bien que lorsqu'on l'a perdu, et je suis sûr que nous ne savons combien nous sommes nécessaires l'un à l'autre, que depuis que la foudre nous a séparés.

Elle n'est pas tarie, la source de nos larmes, chère Sophie : nous ne nous guérirons point, nous ne nous consolerons point; nous avons dans le cœur de quoi toujours aimer, et par conséquent, de quoi toujours pleurer. Laisse dire ceux qui prétendent être sortis d'une grande affliction par vertu ou par force d'esprit; il ne sont consolés que parce qu'ils sont faibles et légers.

Il est des pertes auxquelles on ne doit pas s'accoutumer; et lorqu'on ne peut plus faire tout le bonheur de ce qu'on aime, on en doit faire le malheur : disons la vérité même, on le veut; et ce sentiment délicat, quoi qu'on en puisse dire, est dans la nature d'un tendre amour. Sophie ne serait-elle pas désespérée si elle savait Gabriel consolé! Eh bien, pourquoi le même sentiment serait-il interdit à Gabriel? Il est vrai, il est même très-vrai, très-exact, que, dans une grande passion, on aime

sa maîtresse ou son amant plus que soi-même, mais non pas plus que son amour. On peut tout sacrifier, que dis-je? on désire tout sacrifier, excepté la tendresse de l'objet aimé.

S'il est un être humain qui pense autrement, qu'il ne se croie pas plus désintéressé que moi; il n'est que moins amoureux.

Il n'est qu'un seul moyen de sacrifier l'amour de ce qu'on idolâtre; c'est de se percer le cœur. Si je croyais que ma mort fût nécessaire à ton bonheur, et que tu pusses le recouvrer à ce prix, je ne balancerais pas un instant à m'immoler. Je le ferais avec joie, parce que je t'obligerais; mais surtout, parce que c'est une vengeance très-douce pour celui qui aime comme moi, de faire par son procédé, d'une amante ingrate, une personne très-ingrate. Je le ferais sans regret, parce qu'il serait évident que tu ne m'aimes plus, puisque tu pourrais être heureuse indépendamment de moi, sans moi.

Ce n'est donc pas ton amour que je sacrifierais; c'est ton inconstance dont je me vengerais sur moi même, seule manière de me venger de Sophie. Loin de renoncer à ta tendresse, je me punirais de l'avoir perdue. L'amant qui ne pense pas ainsi se trompe lui-même, ou veut tromper : il croit aimer plus qu'il n'aime ou veut le faire accroire.

Pour moi, aussi simple que vrai, voilà ma profession de foi. Je puis te sacrifier tout au monde, excepté ton amour. Je ne sais si c'est manquer de générosité, et le jour où tu le croiras, je suis prêt à m'en punir; mais

je sens que j'aime ainsi, et je ne crois pas qu'il soit dans l'humanité d'aimer plus que je fais : car mon cœur a un dégré d'énergie et d'activité dont je n'ai point vu d'exemples; et jamais amant ne dut autant à une aussi aimable maîtresse, que Gabriel reconnaît devoir à Sophie.

C'est un plaisir si pur pour mon âme que celui de la reconnaissance, qu'elle suffirait pour me rendre amoureux; mais ma tendresse est fort indépendante de toute autre considération quelle-même; et je doute que quand tu m'aurais poursuivi de la plus belle haine, j'eusse pu guérir de mon amour, une fois que je t'ai connue, tant il est devenu rapidement mon despote et mon maître! Tandis que tes agréments, ta fraîcheur, ta physionomie fine, douce et voluptueuse occupaient mes yeux, chacun de tes discours allait jusqu'à mon cœur. J'aurais bien voulu jouir des droits d'amant et n'être que ton ami, car je craignais terriblement l'amour; mais tu me menais malgré moi plus loin que l'amitié, et c'est de très-bonne foi que je te disais que je ne pouvais pas être ton ami.

Trop jeune, trop jolie pour ne pas plaire à mes sens, tu étais trop séduisante, pour ne pas intéresser mon âme. Chaque découverte que je faisais serrait mes liens. Pleine de vivacité et de sentiment, quoique dérobant celui-ci le plus souvent que tu pouvais, tu me surprenais et tu me touchais. Ces saillies si heureuses et frappant d'autant mieux qu'elles sont plus imprévues, m'enchantaient; et, quand je réfléchissais, j'étais troublé. C'était ce trouble-là qui m'inquiétait. Cependant je me rassurais. Je disais : J'en ai tant vu! elle a si peu d'expérience!

comment me subjuguerait-elle? C'est une enfant. Mais cette enfant était si aimable, flattait tant mon amour-propre, par l'avidité avec laquelle elle m'écoutait, le compte qu'elle semblait faire de ce que je disais, le discernement avec lequel elle appréciait les moindres mots, que sa société me paraissait délicieuse et me devenait un besoin très-impérieux.

Rien de ce qui sortait de ma bouche n'était perdu avec toi; mais mille petits riens qui échappaient étaient aussi avidement recueillis. Nous nous aimions déjà sans vouloir nous l'avouer à nous-mêmes. Si simple, si naïve, et par cela même si éloquente, ma Sophie me paraissait un chef-d'œuvre de sincérité et de sensibilité : il ne lui manquait que de l'ardeur, et l'amour me promettait à l'oreille de lui en donner. Elle était *elle*, ne ressemblait à rien, avait même des singularités; mais tout cela lui allait si bien, qu'eût-elle été farouche, j'aurais voulu l'apprivoiser, et je ne sais quoi m'assurait que j'en viendrais à bout.

Je ne me suis pas trompé; mais, en séduisant, j'ai été séduit; et je ne m'y attendais pas; et je le craignais même. Insensé que j'étais! à quel bonheur je voulais me refuser! Je substituais l'orgueil à l'amour. Pardonne, ô ma Sophie, pardonne; je ne connaissais pas les délices d'une tendresse mutuelle : toi seule pouvais me les faire goûter. J'ai bien expié mon crime. Ah! je chéris mes chaînes mille fois plus que je ne les ai craintes.

---

12 septembre 1777.

Que le brave Givri, que le tendre d'Humières, qui se firent tuer de désespoir d'une infidélité, me semblent heureux ! Dès qu'ils aimaient bien, ils avaient la vie en horreur après une perfidie. Mais moi, j'expire de douleur, et je suis adoré de la plus aimable des femmes. La vie me serait si précieuse, si j'étais libre ! je l'ai en horreur à vingt-sept ans. Avec un nom, une fortune considérable, quelques talents, et, ce qui devrait effacer tous ces avantages, comme l'astre du jour éclipse une faible lampe, une maîtresse charmante, je suis le plus infortuné des hommes. Il n'est point d'inquiétudes que je n'éprouve, de malheurs dont je ne sois assailli ; mon amie les partage tous. D'impitoyables tyrans, déchaînés contre nous, nous rendent malheureux pendant leur vie, et s'assurent chrétiennement la certitude que nous serons misérables après leur mort. Nous nous débattons dans un abîme sans fond : la cruelle consolation de savoir les détails de notre infortune nous est refusée. De tous les supplices le plus cruel, et le plus intolérable tant que l'objet aimé respire, l'incertitude, est notre partage. Les espérances prochaines nous sont interdites ; les plus éloignées nous échappent ; en un mot, vivre serait le plus terrible des maux pour nous, puisque notre existence est un tissu de tant de peines, si l'amour n'était pas le produit de notre vie ; et cet amour, quelles que soient ses angoisses, est le plus doux des biens ; car

être indifférent, c'est trouver le néant sans mourir ; et la vie en elle-même est bien haïssable.

Aimons donc, ô mon amie ! Qu'aimer bien soit notre mérite et notre récompense : que tout le reste soit subordonné à ce sentiment consolateur et vainqueur de tout. Eh ! quelle différence y aurait-il entre mon affreuse solitude et mon tombeau, si je n'aimais pas ? C'est que je souffre, et que dans le cercueil je ne sentirai rien. La mort ne serait-elle donc pas mille fois préférable à ma situation ? Quel autre attachement ai-je au monde, que celui de mon amour ? Je n'ai ni amis, ni parents : ceux-là m'on trahi ; ceux-ci, ou me sont odieux, ou me sont indifférents. Le lien le plus naturel, l'inclination la plus douce qui se forme au sein des familles, n'existe plus pour moi. La conformité d'éducation que l'on reçoit, et la ressemblance des sentiments qu'elle produit ordinairement, la communication des intérêts, des secrets, des affaires, y contribuent plus que la nature. Les noms de frère et de sœur ne seraient que des mots, sans les relations civiles ; et les liens du sang sont très-chimériques.

Le grand lien de l'humanité, c'est la bienveillance, ce sont les bienfaits, c'est l'amour. Je dois tout à ma Sophie, parce qu'elle a tout sacrifié pour moi : je la chéris, parce qu'elle a fait mon bonheur, et qu'elle y est nécessaire. Mais je n'aime, ni ne dois, ni ne puis aimer ceux qui m'ont fait du mal, et du plus cruel, ou qui s'engourdissent dans leur indolence lorsqu'ils pourraient me servir.

O mon amie ! je ne dois qu'à toi ; je me le dis cha-

que jour : aussi toute ma vie te sera-t-elle consacrée. Si je ne puis me réunir à toi, au moins tous mes vœux, tous mes sentiments, toutes mes pensées seront dirigés vers toi ; et, quand la mort viendra fermer mes yeux pour jamais, mon unique désir sera de les attacher sur toi. Ma passion, longtemps nourrie de difficultés, a été à l'épreuve de la jouissance. Je ne me suis point refroidi au sein du bonheur : je ne changerai pas au milieu de l'adversité. Je n'ai jamais été aveuglé sur toi ; je t'ai vue telle que tu étais ; et, à mesure que ton cœur s'est mieux développé, je t'ai aimée davantage. Ma jalousie, allumée par les plus légères apparences, n'a jamais eu d'autre principe que l'amour. Elle pourrait peut-être m'emporter aux extrémités les plus violentes, mais elle reviendra toujours aux éclaircissements, et ne peut jamais servir qu'à augmenter le sentiment qui l'a fait naître. Ton ami est incapable de cette jalousie sombre, méprisable et odieuse, produite et nourrie seulement par l'orgueil : en un mot, ma tendresse n'est pas fondée sur un caprice de l'amour. Quel objet pourrait jamais séduire mon imagination et t'enlever mon cœur ? J'ai trouvé en toi tout ce que j'ai jamais désiré, tout ce que j'ai jamais cherché dans une femme. J'avais renoncé à l'espoir de voir s'accomplir le rêve de mon imagination ; tu l'as réalisé. Que me reste-t-il à désirer, que de jouir de mon bonheur ? Mais, hélas ! comme il s'éloigne à ma vue !

O mon amie ! que ceux qui avaient conspiré notre malheur ont bien réussi ! et que l'âme infernale des dévots qui nous oppriment doit être satisfaite ! Amie

bonne, promets-le-moi bien, que tu ne seras jamais dévote, et que, damnée pour damnée, tu préféreras de l'être par l'amour à l'être par la haine... Toi dévote, bon Dieu ! toi qui à toutes les grâces d'une femme réunis tous les goûts et les vertus d'un homme ! toi si franche, si vraie, si sensible ! Oh ! non, tu ne le seras jamais, et j'en serais caution.

---

14 septembre 1777.

J'ai été entendre tristement la messe aujourd'hui, dans l'espérance que je verrais M. de Rougemont à la sortie. Il y était, en effet; mais il n'a parlé à personne, m'a-t-on dit : il s'est informé de ma santé, ce qui me touche peu ; mais comme elle t'intéresse, je te dirai que je n'ai pas dormi, et que je suis toujours fort mal à mon aise. L'abattement de mon âme ajoute encore à mes maux, et mes réflexions ne servent plus qu'à me tourmenter. Hélas ! disais-je ce matin, pendant cette sotte cérémonie dont j'entendais bourdonner les formules, si j'étais homme à me persuader les rêves des dévots, je convaincrais Sophie pour que nous nous hâtassions bien vite de mourir. Notre séparation finirait alors. Nous nous rejoindrions l'un à l'autre dans des lieux où nos cœurs seraient réunis pour toujours, et où la mort, les persécutions, l'absence, l'infortune, ne troubleraient plus

notre éternelle félicité. Car, enfin, nous aurions sûrement le même sort; damnés ou sauvés, nous serions ensemble : et quel est l'enfer où je ne serais pas heureux avec ma bien-aimée ?

Mais, ma chère amie, nous ne sommes point assez heureux pour nous repaître de telles illusions; au moment où nous finirons, tout notre être finira avec nous; et nous avons sûrement besoin de cette opinion pour supporter la vie; car la crainte de perdre notre amour est le seul sentiment qui puisse lui donner quelque prix.

O mon épouse ! que nous paraîtrions insensés à tous ceux qui ne savent point aimer, s'ils lisaient nos lettres, qui contiennent tant d'assurances d'un dévouement éternel ! Comme toutes ces femme pétries de petitesse, de déraison, de perfidies, et de tout ce qu'engendre cet intérêt de rivalité qui est leur première et peut-être leur unique passion, te prendraient en pitié ! Et ces hommes frivoles et vains, violents et menteurs, insolents et volages, toujours gouvernés par l'amour-propre et, par conséquent, toujours portés vers l'ingratitude, parce qu'ils croient mériter fort au-delà de ce qu'on fait pour eux, ou parce qu'ils pensent qu'il y va de leur gloire d'être inconstants et de se signaler sans cesse par des infiélités, que crois-tu qu'ils disent de moi ?

O Sophie ! quel est le charme de l'amour, qui attache à la vie lors même qu'elle est un supplice ? O chère Sophie ! ce n'est pas sans raison que je désire de pouvoir saisir une idée étrangère à mon amour quand je t'écris ; car, lorsque je suis la pente naturelle de mon cœur, un

torrent de douleur m'entraîne et sort de mon sein pour ravager le tien. L'image qui me réfléchit le passé, vers lequel le désir et l'amour m'entraînent, me rend le présent plus horrible et l'avenir plus redoutable. Jamais ta présence n'excita en moi un amour plus brûlant, des désirs plus violents, que ceux qu'allume ton souvenir; et leur impétuosité aiguise le tourment des privations. Eh ! que me reste-t-il de la vie, loin de toi ? que m'en resterait-il quand je serais libre ? Des amitiés stériles ou perfides, des haines injustes et implacables, des préventions odieuses et enracinées, de lâches et continuelles faiblesses, voilà ce que j'ai à moissonner dans le monde.

Je ne suis plus à ce temps où je me repaissais de projets gigantesques ou d'espérances vaines, où je me faisais des biens et des maux imaginaires, où je m'engouais de bagatelles, où, avide de dissipation, j'étais à l'affût des événements, des occasions, et faisais ressource de tout pour le plaisir. Je n'ai plus qu'un objet d'affection, d'ambition, de désir; je ne connais plus qu'un bonheur, et toi seule peux me le donner. Je ne brigue plus l'estime des hommes, le crédit, les titres, les honneurs, le pouvoir. Ma passion, mon unique passion est trop grande, trop exclusive, pour que j'obtienne jamais les applaudissements de ceux qui n'aiment pas comme moi, et je ne veux qu'un suffrage dont je suis bien sûr. Je n'ai qu'un besoin; je ne peux goûter qu'un plaisir; je ne forme qu'un vœu; mais il est déçu, si ce besoin unique n'est pas satisfait, si ce plaisir délicieux m'est à jamais refusé, si je suis voué à brûler dans les désirs, sans atteindre

jamais la jouissance, il n'est plus de bonheur pour ton Gabriel : il n'en n'est plus pour lui sans sa Sophie, puisque Sophie est l'unique source de sa félicité.

Hélas! mon amie, j'espère encore; mais, n'est-ce pas la violence de mes désirs que je prends pour la probabilité de leur succès?... Est-il possible?... ma tendresse ne m'aveugle-t-elle pas? Ah! mon amie! tu sais si aucun autre nœud m'attache à la vie, que celui de mon amour. Si ces nœuds sont brisés, ou du moins (car tu ne me soupçonnes pas sans doute de prévoir qu'ils puissent se détacher dans nos âmes), s'ils ne peuvent plus nous unir, quelle autre illusion pourrait enchanter mon cœur? Pourquoi laisserais-je mes yeux ouverts à ce jour que je hais, dès que ce n'est plus le flambeau de l'amour qui l'allume?... O Sophie! si tu ne dois plus presser de tes beaux bras ton époux, que t'importe que ce sein, brûlant sous tes baisers, soit glacé et devienne la proie des vers, quand celui dont tu partageais les goûts, les plaisirs, le cœur, l'existence, ne serait plus? Serais-tu séparée de lui plus que tu ne l'es en ce moment, où tu ne peux pas même recevoir des papiers baignés de larmes et empreints de son amour? Cet amour te refuse le bonheur que tu attendais : pourquoi désirerais-tu que le cœur qui le nourrit conservât son inutile existence?

O mon amie! ton amour, ta fidélité, voilà la base sur laquelle je m'appuie : sans cette confiance, je serais déjà englouti dans l'abîme de douleur sur lequel la fortune m'a suspendu. Aimer sans cesse est le besoin de mon cœur; être toujours aimé est son vœu et son espoir

consolateur. Amour, source de toutes les vertus, de tous les plaisirs, de toute félicité, mon âme t'appartient tout entière. Mon unique envie, mon seul devoir est d'obéir à ta voix ; tu soutiens ma vie ; tu m'es bien plus chère qu'elle, et je ne la conserve que pour toi : c'est toi seul qui m'en donneras la force et le courage, et non ces principes soi-disant philosophiques qui masquent la faiblesse ou l'apathie de leurs prosélytes, ou ces croyances superstitieuses qui dégradent l'humanité.

1er novembre 1777.

Ah ! chère, chère amie ! si jamais nous nous revoyons, n'aurons-nous pas mille raisons pour nous aimer plus encore que par le passé ? Quelles épreuves n'aurons-nous pas subies ? Que de larmes il nous faudra essuyer ! Que ton ami aura de grâces à te rendre pour ta générosité, ta constance, ton courage ! Ah ! tu avais déjà tout son amour : mais son estime pouvait encore augmenter, puisqu'il te restait des occasions nouvelles et si funestes de développer tes vertus.

Qu'ils rougiront au fond de leur cœur ceux qui voudraient te dégrader, t'avilir, en changeant tes sentiments et tes principes, quand ils verront que leurs suggestions, leur tyrannie, tout le poids du temps, de l'adversité, de la douleur, n'ont pu te lasser un mo-

ment; que ton courage, égal à ta sensibilité, dompte leur acharnement; qu'on a pu séparer ton corps de celui de ton malheureux époux, mais non pas ton cœur du sien; qu'aux yeux même du public sévère ou malin, qui ne croit point à l'amour parce qu'il n'en voit point, tu auras su honorer ce qu'il appelle ta *faute*, et la rendre aussi respectable qu'intéressante; que tu auras démontré qu'il est une femme tendre et vertueuse, voluptueuse et constante, sensible et courageuse, qui a su fouler aux pieds les préjugés et leur substituer les vrais principes de la nature et y persister! Que diront-ils alors? Ils frémiront de rage, mais ils étoufferont de honte.

Eh bien, oui, celle qui porta le nom d'un vil et méprisable septuagénaire ne se crut pas sa femme parce qu'un prêtre avait permis à ce vieux satyre de salir sa couche; elle donna son cœur à un amant qu'elle trouva vertueux; elle lui donna sa personne; elle lui voua sa liberté, sa vie; elle quitta tout pour lui; elle crut lui devoir le dédommagement des maux qu'elle pensait lui avoir attirés. Nul lien ne l'attachait à la société; elle n'avait point d'enfant; elle n'était pas même, dans la rigueur du droit, l'épouse du débile vieillard auquel on l'avait unie. Non content de l'abreuver de dégoûts, d'humiliations et d'ennuis, il en voulait à sa liberté, et était résolu de la sacrifier aux prêtres haineux qui avaient juré sa perte. Elle crut devoir se soustraire à leurs trames, et non pas repousser le bonheur qui attendait, précipiter son ami dans les malheurs qui

la menaçaient, et sacrifier elle-même, et ce qu'elle avait de plus cher, à la vaine terreur du *qu'en dira-t-on.*

Après tout, ses amours étaient aussi ébruités avant qu'après sa fuite, grâce aux folies et aux noirceurs de ses parents ; et son évasion était annoncée à tout le public par eux-mêmes, ce qui équivalait, pour sa réputation, à l'exécution même de ses projets. Mais quoi qu'il en soit, cette chimère appelée *réputation* ne lui paraissait pas pouvoir faire équilibre avec l'alternative inévitable de son infortune ou de sa félicité. Elle s'est donc jetée dans les bras de son amant ; elle a fui la terre arrosée de ses larmes et habitée par ses tyrans, pour aimer et jouir en liberté. Voulez-vous qu'elle ait fait une imprudence ? Elle seule l'a expiée. Personne au monde, qu'elle et son amant, n'a été puni de leur *erreur*, si vous appelez ainsi leur démarche.

Mais comment nommerez-vous le courage avec lequel elle a soutenu le plus affreux des revers ; la persévérance dans ses opinions et ses sentiments ; la hauteur de ses démarches au milieu de la plus cruelle détresse ; la décence de sa conduite dans des circonstances si critiques ; l'uniformité de ses principes ; l'héroïsme de son amour et la délicatesse de sa constance ? Si ce ne sont pas là des vertus, je ne sais ce que vous appellerez ainsi ; et, si vous convenez avec moi que ce sont des vertus, et des vertus rares, peut-être uniques à un tel âge, dans ce sexe et dans une situation dont on citerait à peine un autre exemple, je vous abandonnerai ce que vous appelez sa *faute*. Certes, il y a plus de mérite à *faillir* ainsi,

qu'à suivre en tâtonnant la route vulgaire de la mode et des préjugés.

Oui, ma Sophie ! je te dirais mieux encore et avec plus d'assurance, si tu n'étais pas mon amante, parce que mon âme serait moins exigeante et moins tourmentée de jalousie et d'inquiétude ; tu es le chef-d'œuvre de la nature ; et si tu persistes jusqu'au bout, tu laisseras bien loin ton sexe et le nôtre.

Serions-nous assez lâches pour trahir les serments jurés tant de fois et répétés chaque jour ? Oh ! non, non, et ton Gabriel est ta caution, tu ne refuseras pas d'être la sienne. Certes, l'adversité n'a jamais lassé sa constance ; s'avilirait-il lorsqu'il est embrasé de la plus noble et de la plus généreuse des passions ? L'animal le plus timide, le plus pusillanime, devient audacieux lorsqu'il s'agit de garantir ou de défendre l'objet de son amour. Si l'homme faible et méprisable ne montre pas le même courage, c'est qu'il n'aime pas, c'est qu'il est incapable d'aimer. Il est des constitutions débiles et des cœurs dépravés où l'amour ne saurait germer : ceux où il peut naître sont incapables d'une lâcheté, surtout lorsque sa flamme divine leur a communiqué toute son énergie. Il a centuplé celle que m'avait donnée la nature ; et le cœur de ton Gabriel est devenu d'autant plus riche, que le malheur a plus appauvri en lui tout le reste.

Je m'en console, amie, bien sûr que j'aurai toujours assez d'esprit pour te dire que je t'aime, et te le persuader. Il y a longtemps que j'ai renoncé avec toi à tout

autre mérite qu'à celui d'une incomparable tendresse. L'émotion de l'âme ne laisse pas la liberté de penser beaucoup, et encore moins celle d'embellir ses pensées; et quiconque est ingénieux dans la douleur ou l'amour, me persuade beaucoup plus son esprit que son sentiment : celui qui est vraiment profond s'exhale sans art, et l'on ne raisonne ni avec de grands maux, ni avec une vive passion : aussi avons-nous peu disserté quand l'amour nous a réunis. Nous ne méritâmes jamais le reproche que la princesse d'Isenghien faisait à un bavard romancier : *Que d'esprit mal employé!* disait-elle; *à quoi bon tous ces discours quand deux amants sont ensemble ?*

O mon épouse chérie ! jamais une telle tiédeur ne fut notre partage. Persuadés tous deux qu'il est aussi sot d'aimer sans jouir, qu'il est odieux de jouir sans aimer, la volupté a marché sur nos traces. Ah ! ta présence seule ne la faisait-elle pas naître, et nos transports ne parlaient-ils pas plus éloquemment de notre tendresse que les discours les plus recherchés ne l'auraient pu faire ? Il y a des gens pour qui *aimer* c'est être galant et parler d'amour. Pour nous, plus passionnés que galants, nous sommes tout entiers à notre passion; et ce n'est pas de l'esprit que notre âme reçoit sa chaleur.

Éloignés par un coup affreux qui nous eût ôté l'être si l'amour n'était pas notre vie, ce ne sont point des élégies que nous prétendons faire.

Peut-être ne ferions-nous pas un grand effet sur des gens accoutumés à rejeter, dans les romans, toutes les passions fortes qu'ils sont incapbles de concevoir, parce

qu'ils ne peuvent les produire. Que nous importe ? nous ne causons qu'avec nous, et nous serions fâchés d'avoir l'approbation de ces êtres-là, loin d'en être flattés. On ne trouve plus que sur les théâtres les amants et les amis fidèles; ainsi le dévouement et la fidélité doivent être improuvés puisqu'ils ne sont plus à la mode. Aimer et jouir commodément est la morale du siècle; mais nous savons ce que cela veut dire, et il nous suffit de nous entendre. Nous l'avons dit, il y a longtemps, *nous sommes notre univers* : il n'est pas étonnant que nous ayons une langue particulière. Nous renfermons nos désirs dans notre passion; nous n'imaginons aucun bien qui ne vienne d'elle; ainsi nous devons paraître singuliers à ceux qui ont besoin de toute sorte d'ingrédients étrangers pour animer leurs liaisons. Ils ne peuvent concevoir nos délices, à la bonne heure; mais qu'ils n'exigent pas que nous préférions leurs dissipations et leurs amours sans amour.

Nous pouvons aisément nous les figurer; il n'y a point de rue qui, dans le mois de mai, n'offre le spectacle de plusieurs amants de leur espèce; mais il n'est pas de même à leur portée d'apprécier nos sentiments et nos principes. Ils ne parlent jamais que du *cœur*, dans tous les discours qu'ils font sur l'amour; mais leur cœur n'est pas le nôtre, ou du moins n'est qu'une partie subordonnée du nôtre. Le mot, qu'ils dénaturent, est le masque de leur dépravation et l'excuse de leurs erreurs; il les meut absolument par des ressorts très-physiques; il donne et détruit avec la même légèreté leurs affections;

il produit les scènes bizarres, si ce n'est déshonorantes, dont le monde est le théâtre. Nous sommes des êtres d'une autre espèce. L'amour agit de concert sur notre âme et sur nos sens, et cette harmonie ne finira pas. Peut-être y a-t-il moins de philosophie à cela ; mais notre pli est pris, et l'on ne nous convertira point...

1er mars 1778.

Oui, Sophie, oui, mon tout : abandonné de la fortune, persécuté par le sort, séparé de ce que j'adore, cette seule pensée que j'ai fait naître une passion sincère est une source de consolations et de volupté. Et quel autre que moi en a inspiré une si tendre et si généreuse? C'est une jouissance que les richesses, la naissance, et l'esprit, et l'ambition exaucée, et toute autre passion, et toutes les voluptés ensemble ne donneront jamais. Ce plaisir du cœur est vraiment unique, parce qu'il a sa cause dans lui-même. Celui qui n'a point été aimé de ce qu'il a aimé n'a pas connu le bonheur. Toute autre affection de l'âme peut être intéressée. On me sert pour soi ; on me flatte par artifice ; on se dit mon ami, parce qu'on espère que je vaudrai plus que je ne coûterai : mais l'amour n'est accordé qu'à moi ; on ne peut ni le contrefaire, ni le feindre. Ce sentiment si flatteur, si saint, si chaste et si pur, est inimitable pour les yeux

intéressés, pour le cœur qui l'éprouve. On peut tromper un amant vulgaire; mais on ne trompera jamais un tendre amant. Cependant, ma bien-aimée, ce n'est qu'auprès de son amante ou dans ses lettres qu'on peut acquérir la certitude d'être toujours aimé. Hélas ! tu sais quelles inquiétudes je nourrissais même auprès de toi, et tu me les as pardonnées. Un regard, un mot, un de ces mots qui vont au cœur, un baiser qui l'enivre, m'avaient bientôt rassuré; mais, excessivement délicat et craintif, j'avais besoin de l'être. Tes lettres entretenaient ma sécurité et toutes les consolations dont elle était la source. On me déroba mon égide; et, comme si ce n'eût point été assez de t'avoir perdue, de te savoir dans une odieuse captivité, de te voir dans un affreux lointain, de m'élancer vers toi sans cesse par mes désirs, et de me consumer dans la douleur de n'en pouvoir approcher, je vis rompre encore la faible communication qui restait entre nous, il fallut à tant d'agitations, à tant de chagrins amers mêler les poisons de la jalousie, et sentir multiplier ses maux, au moment où la seule chose qui pût en alléger le fardeau m'était enlevée...

Mais de quoi, de qui, me diras-tu, pouvais-tu être jaloux, ô mon Gabriel?... De qui? Ah ! de personne sans doute. Quelle idée aurais-je de toi, si je pouvais être jaloux d'un objet déterminé, quand tu serais aussi libre que tu l'es probablement peu?... Mais si j'allais perdre ton cœur, si ta constance allait se lasser !... Ah ! Sophie ! Sophie ! veille sur mon bien, veille sur le seul bien de ton Gabriel... Eh ! pourrais-tu jamais te passer

de son amour, sensible Sophie?... Insensée, ne va pas croire que tu sois jamais aimée comme tu l'es par lui! Tu ne retrouveras ni ces ardeurs, ni ces transports, ni ces délicatesses, ni tous ces inexprimables sentiments qui firent ta félicité. Un cœur accoutumé à un tel amour n'entendra pas le langage d'un autre cœur et ne s'en fera point entendre; ou plutôt l'âme souillée par une horrible perfidie ne pourra plus ni produire, ni recevoir, ni savourer la volupté...

Mais bien loin de nous d'odieuses suppositions qui t'outragent! O mon amante, un moment de réflexion dissipe ce nuage sombre qui m'enveloppe, hélas! trop souvent. J'ai pensé y retomber pour jamais, dans ce cruel état où l'on n'est sûr de rien; où, las d'être malheureux et de l'être sans ménagement, sans compensation et presque sans espoir, on invoque la mort. N'as-tu pas éprouvé quelquefois que le temps qui précède une catastrophe que l'on prévoit, ou dont on est sûr, paraît horriblement long? Est-ce donc qu'on la désire? non, sans doute; mais c'est que le sentiment de l'attente est pire que le mal, quel qu'il soit. Ce mal, une fois arrivé, on le connaît : il est ou plus grand ou plus petit qu'on ne s'y attendait; on le supporte ou l'on y succombe. Mais le poids, l'horrible poids de l'incertitude, qui grossit tout, qui multiplie les possibles, qui donne des réalités pour des chimères, ou des chimères pour des réalités; ce poids écrassant n'est comparable à rien. Eh bien, nous en voilà délivrés; espérons, puisque notre génie tutélaire est si prévoyant, et si puissant, et si sen-

sible. Grâces, grâces lui soient rendues, et toute confiance accordée. Hélas ! quand je pense à ses bienfaits, je désire qu'il soit vrai qu'il est plus doux encore, pour des âmes telles que la sienne, de faire du bien que d'en recevoir.

Tu sais combien ma tête est active ; elle l'est d'autant plus dans cette situation, que tout le feu de mon cœur est concentré et ne peut s'exhaler; que mes sens fougueux et presque indomptables sont enchaînés, et n'ont aucune pâture ; de sorte que le travail est l'unique moyen que j'aie de donner le change à la foule de sentiments et de sensations qui m'agitent. J'écris donc ou je lis quatorze ou quinze heures par jour : je succombe et je me survis. Tout ce que je fais est trop au-dessous de mes sujets, de mes idées et de mes vues; et le peu de bonnes choses que je produis sont achetées aux dépens de mon existence morale et physique. Peut-être, au temps du bonheur, mon imagination fut plus riche et plus flexible, mon style plus énergique et plus facile. Il est cruel de se dire : *E fornito il mio tempo a mezzo gli anni* (1); mais c'est mon sort. Ma carrière est fournie à l'âge où les autres hommes la commencent. La nature m'avait accordé de quoi en parcourir une plus étendue et plus élevée; mais si l'infortune élève les âmes fortes, elle abat le génie. Persécuté depuis six ans, froissé par toutes sortes de malheurs, dévoré d'inquiétudes et de chagrins, suspendu au milieu de la poignante incerti-

(1) Ma carrière est achevée au milieu de ma vie.

tude, malade depuis dix mois, enseveli depuis quinze ans dans la solitude la plus austère, la vigueur de l'esprit peut être altérée par de telles épreuves; mais, ma Sophie, ce n'est pas la gloire qui est nécessaire à l'homme; c'est le bonheur. Un regard de toi, et mes forces renaîtraient, et peut-être retrouverais-je aussi une étincelle de talent qui ferait rougir ceux qui m'ont enseveli dans ce tombeau, où, comme je le disais à M. Lenoir, *on meurt longtemps*.

O mon amie si tendre, quel bonheur inattendu! quel torrent de volupté coule de mon sein! je reçois ta lettre, je la reçois au moment où je fermais celle où je la demandais. Elle est douce, elle est tendre, elle est aimable comme toi; elle me rassure sur la santé de tout ce qui m'est cher, ou du moins de tout ce qui m'est plus cher que tout le reste du monde : elle allume mon sang; mais c'est une chaleur vivifiante qu'elle y porte. Oui, chaque fois que Gabriel reconnaît ton caractère, chaque fois qu'il lit les assurances de ton amour, chaque fois que le toucher de ton haleine, de tes mains, de tes yeux, peut-être aussi celui de tes lèvres, empreint sur un papier que je ne garde point, hélas! assez longtemps, mais que je jonche de baisers aussi longtemps qu'il est en mon pouvoir; chaque fois que tous ces trésors frappent mes regards, il me semble que je puise à la source de la vie, que j'arrête la faulx du temps, que je repousse

au moins pour quelque temps ces poisons dont l'infortune voudrait m'abreuver.

O mon amie! qui sens si bien et qui t'exprimes si tendrement, il y a longtemps que je sais que tu n'as pas besoin des distractions ordinaires de ton sexe. Une femme incapable de réflexion peut trouver du soulagement dans la petitesse de ses vues, dans l'étourdissement qui lui fait oublier ses peines et user le temps. Absolument concentrée dans le tourbillon qui l'environne, si elle sent quelque trouble intérieur, pour y remédier elle augmente, autant qu'elle peut, l'agitation du tourbillon. Elle ne voit rien au-delà du présent, étouffe sa mémoire et détourne les yeux de l'avenir.

Ma Sophie, qui pense, qui médite, qui sent, ne connaît pas et redoute peu l'ennui. Peut-être, hélas! n'as-tu dans ton cœur que trop de moyens de t'en guérir. Au fond, je ne pourrais ni te conseiller ni te souhaiter des distractions; car on veut être constamment regretté de ce qu'on aime, quand on ne peut plus faire son bonheur: ce sentiment très-délicat, quoi qu'on en puisse dire, est dans la nature une grande passion. S'il est un être humain que son cœur inspire autrement, qu'il ne se croie pas plus désintéressé que nous, il n'est que moins amoureux. Hélas! le goût du plaisir est bien chassé de notre âme, et il n'y peut rentrer qu'en jaillissant du sein de l'autre partie de nous-mêmes. Au reste, je ne puis croire que cet amour exclusif nous appauvrisse. Ceux qui font leur unique occupation de ces plaisirs vains que tu persiffles, n'en trouvent aucun qui les satisfasse: il suffit de

voir revenir tous ces prétendus voluptueux de leurs parties, pour deviner que le plaisir n'est pas pour ceux qui le cherchent hors du sentiment, et que rien ne le remplace. O ma Sophie! te rappelles-tu ces jours de rigueur où tu refusais de couronner mon amour, de peur de le perdre! L'amour, me disais-tu, l'amour, soumis, comme tout le reste, à l'empire de la nouveauté, émoussé par l'habitude, s'endort sans volupté et périt de langueur au sein de la jouissance. J'osai t'assurer que cette opinion tant répétée n'était qu'une erreur; que l'habitude augmentait cette délicieuse bienveillance appelée *amour*; que tous les faits contraires à ce principe ne pouvaient rien, si ce n'est qu'on prenait les émotions des sens pour de la tendresse; que l'habitude ne tuait l'imagination que dans les affections purement physiques; que les qualités de l'âme et de l'esprit entretenaient toujours un feu nouveau dans de beaux yeux...

T'ai-je trompée, ô mon amie? Sans ces attraits durables, on est inutilement belle : jeune sans amant, vieille sans ami, en vain on poursuit le plaisir avec fureur; il échappe ou se flétrit dans la main avide qui le mutile. Mais toutes ces femmes citées dont on fait des exemples, sont précisément celles dont l'histoire ne prouve rien. La toilette, les intrigues, les cartes, les spectacles, voilà le cercle de leur vie. Que peuvent produire de telles occupations? Savent-elles aimer? savent-elles choisir! De qui vois-tu ces beautés galantes éprises? De quelques fats qui ne s'en occupent que pour les tromper, ou de quelques novices qu'elles n'attrapent pas long-

temps. Faut-il s'étonner qu'elles vivent dans le ridicule et meurent dans le mépris ! Qui nombrerait leurs folies ne trouverait pas qu'elles méritent une autre récompense. Mais celle qui, laissant aux femmes vaines l'envie qu'elles ont d'éblouir, méprise les fats et dédaigne les sots, connaît un autre art que les manèges de la coquetterie, sait toucher le cœur, charmer l'esprit, s'élever avec douceur, briller avec modestie, embellir sa raison par son imagination, modérer son imagination par des principes ; cette femme adorable, que je peins si ressemblante, parce qu'elle est là sous mes yeux, aura un ami sûr, un amant constant, et le temps la vengera des injustices du sort et de la calomnie.

---

24 juin 1778.

O mon amie ! c'est le moi de mai qui m'a horriblement pesé. Ah ! j'étais aux abois ; et, sans le secours de notre bienfaiteur, c'était fait de ma raison. Grâces lui soient rendues : je tiens ta lettre, elle est là : elle a rendu du ressort à mon cœur ; je respire à présent, et si je ressens un trouble universel, ce sont les palpitations de l'amour et du plaisir qui le produisent. O ma Sophie, mon adorable Sophie ! que j'avais besoin de ta lettre ! que tu es tendre ! que tu exprimes bien ta tendresse, alors même que tu es obligée de la contenir ! Elle donne la vie à mon cœur affamé d'amour, cette lettre déli-

cieuse, quoique si triste. Oui, mon bonheur! je puise à la source de la vie quand je reçois les assurances de ton amour, et cette ingénuité touchante, cette inimitable simplicité, si énergique, si ardente, exalte au même degré tout mon être. J'oublie ma situation et la tienne, mes maux et les tiens, mes inquiétudes, mes craintes, j'oublie tout, jusqu'à nos malheurs : je t'entends, je te vois; mais, hélas! je veux voler dans tes bras, et l'illusion est détruite, et mes yeux retombent sur mes fers, et mes larmes inondent mon visage et mon sein : larmes salutaires cependant, adoucies par l'espérance que tes lettres entretiennent au fond de mon cœur. Ah! Sophie! mon amour est le souffle de ma vie.

Cruelle amie! quel jour tu te rappelles!... Ah! je ne serai pas si courageux; je ne t'en parlerai pas, la plaie saigne encore. Hélas! nos cœurs étaient unis et confondus; le glaive de la douleur les a divisés en deux parties... Qui pourrait cicatriser une telle blessure?

---

9 juillet 1778.

Chère amie, que n'ai-je donc mille vies à déposer à tes pieds! Que ne puis-je, que ne puis-je, hélas! te regarder du moins! Mes yeux te diraient ce qu'il m'est impossible de t'expliquer... Sophie-Gabriel! j'en ai donc deux? Oui, elles sont là : elles partagent mes caresses

et presque mon amour. O intention délicieuse ! Ah ! ce don du cœur, ce gage si cher de ta tendresse, de quelle reconnaissance il me pénètre ! O Sophie adorée ! que m'est l'univers entier auprès de mon amie et de ma fille ? Idoles de mon cœur, vous qui concentrez toutes les puissances de mon âme, ah ! quand pourrai-je vous réunir de même dans mes embrassements ?

Je me désolais, ô ma Sophie ! Quoi ! me disais-je, cinquante-six jours sans une lettre ! O mon bienfaiteur ! vos bontés nous sont-elles ravies ? nos soupirs se perdent-ils dans les airs ? Les larmes de Sophie, qui, plus douces que l'ambroisie, quand l'amour les faisait couler, étaient si avidement recueillies par mes lèvres brûlantes ; ces larmes que je voudrais, au prix de tout mon sang, boire ou sécher, coulent-elles inutilement pour moi ?...

Téméraires murmures ! par quelle précieuse condescendance il devait me payer des rigueurs de l'attente ! M. de Rougemont est monté ce matin ; il avait un tableau sous le bras : mon cœur battait bien fort : je devinais, oh ! oui, je devinais ce qui m'était destiné ; mais je n'osais le croire ; et quand je l'ai vue, cette image d'une autre toi-même, quand la lettre toute d'amour qui l'accompagnait m'a été donnée, j'ai presque perdu le sentiment et la raison... Grâces te soient rendues, ô Sophie unique en tendresse ! pour ce portrait, pour ces cheveux, pour cette lettre !

Tu l'as donc vue, cette enfant ? tu l'as pressée contre ton cœur ? tu lui as parlé de son père ? Hélas ! elle ne t'entendait pas ; mais j'ai été de moitié dans toutes tes

caresses : jamais tu ne m'aimas mieux qu'en cet instant... O ma fille, ma fille bien-aimée, si tu savais comme je t'adore, si tu savais ce qu'est pour moi la fille de ta mère ! J'ai cru connaître la tendresse paternelle... insensé que j'étais ! c'est de l'amour que dérivent toutes les affections de l'âme... Et tu dis qu'il n'est point de plaisirs pour Gabriel ! Ah ! le plus doux des tiens m'est refusé sans doute ; celui de pouvoir causer à ce que j'aime d'aussi touchantes surprises.

Oui, elle me ressemble, en vérité ; oui c'est cette figure ronde et presque bouffie que j'avais ; car elle s'est rudement allongée ici. Ce sont ces certains yeux couchés, que, sur mon honneur, je ne saurais appeler *beaux*, dusses-tu me battre ; mais qui, enfin, disent assez bien, et quelquefois trop bien, tout ce que sent l'âme qu'ils peignent. C'est cette bouche, je ne sais comme, mais qui ne proféra jamais que la vérité à tous ceux que j'aime et que j'estime, et que l'amour a sans doute embellie quelquefois. Mais le front, ce trait si caractéristique, et peut-être celui de tous qui fait le plus à la beauté de la forme, est le tien ; et ce bas de visage qui contribue tant à la physionomie, qui est plus susceptible que tout autre trait de grâce et d'élégance, il est à toi, tout à fait à toi. Ta tendresse respire déjà dans ces yeux que tu as fait grandir pour me séduire : ils me disent combien je suis aimé ; ils vont déjà au cœur. Ils sont si doux, si traînants, si modestes ! ce sont les tiens qu'on a dessinés ; mais en les couchant pour me tromper. Et ce nez est déjà si malin ; je ne sais, ma foi, où elle l'a pris. Tu as celui de

Roxelane, et ce n'est pas celui de ma fille : le mien ressemble beaucoup à celui de la maîtresse de Salomon, puisqu'elle l'avait comme la tour du mont Liban ; et ce n'est pas, Dieu merci, celui de Gabrielle-Sophie.

Somme toute, elle est jolie, et trop jolie assurément pour me ressembler ; et cependant elle me ressemble : c'est parce que tu lui as donné tout ce qu'il fallait pour raccommoder tout ce qu'elle a pris de moi... Mon amie bonne, il est une autre petite Sophie, qui, à te dire vrai, n'a pas fait de grandes caresses à sa compagne ; hélas ! elle sent bien qu'elle n'est plus que *Sophie tout court ;* mais aussi elle te ressemble tout à fait, celle-là. Que ne peut-elle apprécier ce bonheur ?

---

6 novembre 1778.

Ah ! quel charme est donc celui de l'amour, qui peut ainsi changer et les choses, et les lieux, et les circonstances, et les idées, et jusqu'aux sensations ! Au milieu des peines les plus cuisantes et d'une situation presque désespérée, il me distrait, il m'enivre encore par des illusions, hélas ! trop passagères, et que j'ai la faiblesse de regretter. Ta lettre m'a trouvé dans un profond abattement de corps et d'esprit ; elle me rend un peu de force et d'énergie. Ah ! Sophie, ne me reproche pas cet état d'affaissement si étranger à mon âme. Hélas ! cette âme, longtemps forte et toujours honnête, cette âme, pleine de

toi, est brisée. J'ai lutté contre le sort plus peut-être qu'il n'appartenait à un être humain ; il est inexorable ; mes forces s'épuisent, et je n'ai plus que le courage de l'honneur. Accablé de tristesse, de maux, d'ennuis et de craintes, ne voyant autour de moi rien, absolument rien qui puisse remplir le vide affreux que ton absence fait dans ma vie, j'ai peut-être quelque mérite à ne pas me manquer à moi-même. Quand je deviendrais pusillanime et faible, qui aurait le droit de s'en étonner ? Un malheur extrême, connu, sans compensations, sans relâche, ne peut-il donc pas dénaturer l'âme même la plus forte ?...

Mais non : je ne perdrai, dans cette affreuse captivité, que les faibles talents que j'y ai portés, et peut-être la vie, la moindre de toutes les pertes. Ma tête s'affaiblit ; mon imagination s'éteint ; mon esprit devient paresseux ; il a du moins perdu sa flexibilité. Mais j'ose croire que ma fermeté ne m'abandonnera pas à un certain point ; je ne céderai point en lâche à l'adversité ; je ne solliciterai pas ceux que je méprise. Je n'ai qu'un appui : c'est notre bienfaiteur ; je n'ai qu'une amie, qu'une amante, qu'une sœur, qu'une épouse ; c'est toi qui réunis ces titres sacrés. L'amour, la reconnaissance et l'honneur sont mes dieux ; je ne prostituerai pas l'encens qui n'est dû qu'à leurs autels. J'ai tout tenté, hors ce qui est vil, et tout tenté vainement ; il faut donc échouer. Un surcroît horrible d'infortune me surcharge ; mes yeux sont perdus ; je suis ménacé des cataractes : pour peu que je reste ici, la cécité sera mon partage. Dieu ! quel sort ! Je serai donc nul ! Condamné à végéter dans la plus profonde inertie, inu-

tile aux autres, à charge, odieux à moi-même; voilà l'état où l'on a voulu me réduire. Il ne me restera pas même la possibilité de démentir par des succès, par des vertus actives, mes lâches, mes perfides calomniateurs : ils vont recueillir ce qu'ils ont semé pendant dix ans !... Alors, mais seulement alors, ils seront tranquilles et contents...

Rassure-toi, ô ma Sophie! je le veux, rassure-toi : calme-toi, ô l'épouse de mon cœur ! nous ne boirons pas jusqu'à lie le calice de l'infortune. Il est un triomphe que mes lâches et barbares ennemis, que j'ai tant de droits de mépriser, n'ont pas remporté et ne remporteront pas sur moi : celui de m'avalir à mes propres yeux. Quand, en rentrant en moi-même, on trouve l'honneur surnageant sur les erreurs et sur les fautes, on n'est pas sans consolation et sans forces : aussi me crois-je digne d'un meilleur sort, et j'ose le pressentir. Je ne mourrai pas dans les fers, ô ma Sophie-Gabriel ! j'y serais mort libre par les sentiments de mon cœur et l'inaltérable constance de ma volonté; mais je vivrai pour toi et près de toi; et quand nous aurons connu encore le bonheur, quand ton cœur aura senti palpiter mon cœur, quand il nous faudra tomber comme la feuille de l'automne, nous mériterons les regrets des hommes courageux et les pleurs des hommes sensibles; et quelque amant, sachant quels furent notre amour et notre fidélité, couvrira de fleurs notre tombe, et y écrira : UN MÊME AMOUR, UNE MÊME CENDRE.

---

13 janvier 1779.

Ta lettre, que j'ai reçue hier soir, m'a fait verser des larmes d'amour, de joie, de reconnaissance et d'indignation. En un mot, je ne sais quels mouvements elle ne m'a point fait éprouver. Mon émotion était si forte, ma tête est si faible, mon cœur et ma santé sont si bouleversés, que je remis à te répondre aujourd'hui, et dix volumes ne contiendraient pas tout ce que je voudrais te dire. O Sophie ! tendre amante, amante unique entre toutes les femmes, explique-moi, si tu peux, l'effet inconcevable, et toujours plus fort, et toujours nouveau, que produit en moi tout ce qui vient de Sophie...

Ma chère bonne, j'espère bien que tu auras profité de ce beau temps pour beaucoup marcher. J'ai maintenant trois heures et demie de promenade, et j'en aurais davantage sans l'ordre ou plutôt le désordre ridicule de cette maison. Si je n'en étais privé que pour les autres, cela me ferait plaisir, bien loin de m'affliger; mais les autres n'en sont pas plus heureux. Combien j'ai été touché de l'idée que tu as eue relativement à nos promenades solitaires ! Puisse-t-elle t'engager à les multiplier ! Hélas ! je ne vois pas un beau temps que je ne me dise : Ah ! si Sophie et moi respirions ce même air, combien il serait plus pur ! Je n'aperçois pas une fleur que je ne t'en désire l'odeur, et que je ne gémisse de ne pouvoir la placer sur ton sein ! O ma Sophie-Gabriel ! nous avons éprouvé de tout, et nous savons

bien qu'il n'est rien que la présence de ce qu'on aime n'embellisse. Combien, pour des amants vulgaires, notre vie eût été triste à Amsterdam! Combien, pour une autre femme, toutes les privations auxquelles tu étais condamnée et que tu endures, hélas! encore aujourd'hui, sans dédommagement et sans consolations; combien cette vie disetteuse que tu soutenais avec tant de douceur et de gaieté, à laquelle même tu n'aurais peut-être pas daigné penser, si ton Gabriel ne l'eût partagée; combien cela eût été cruel! Ah! Sophie seule sait aimer. Mais hélas! la perfection de sa tendresse, le tact exquis de sa sensibilité est en ce moment la mesure de son infortune. Plus on aime, plus on a besoin d'aimer; plus le cœur est actif, plus ses peines sont aiguës; et, quelque féconde et souple que soit l'imagination qui mêle, par le charme de l'espérance, quelques gouttes de volupté dans le calice amer de la douleur et de l'absence, ses compensations sont bien faibles pour tant de maux.

O chère amante! je le dis comme Tibulle : la passion que nous sentons semblera une fable, un roman à la plupart des hommes : mais qui n'aimerait mieux le ridicule qu'on peut attacher à notre amour, que le sort des dieux sans amour?

Chère amante, tu ne t'occupais guère autrefois du calendrier que pour compter les larcins de l'amour; mais oublieras-tu cette fois, comme l'année passée, qu'il est un patron de Gabriel, fêté, renommé, et qui règne le 24 de ce mois? Hélas! c'était tous les jours ma fête,

quand j'étais auprès de toi : chaque jour, chaque heure m'apportait en offrande tous les dons de l'amour. Dieux! que mon sort est changé! et que ce pauvre Gabriel est déchu! Quand tu fêtais si bien le client, comment n'aurais tu pas eu le droit de passer sous silence le patron? Mais à présent que l'un et l'autre ne sont plus que dans ta pensée, je crois que saint Gabriel, si tant est qu'un ange soit saint, serait très-piqué que tu ne lui fisses pas une commémoration très-agréable; et, comme les anges s'entendent ensemble, j'espère que le mien négociera cette affaire avec celui de M. Boucher. Hélas! c'est ce borgne d'*inséparable* qui profitera le mieux de ton souvenir.

Pour toi, tu es une réprouvée qui n'a pas la plus petite place dans le ciel, et je serai obligé de passer sous silence ta sainte tutélaire, à moins que tu ne prétendes que, dans le mois prochain ou en octobre, je ne transforme Sophie en *Marie* ou en *Thérèse*. Mais non, tu gronderais; et moi je ne veux, sous aucun prétexte, métamorphoser Sophie, avec laquelle je compte bien me damner ou me sauver sans l'intercession de personne. Mais le jour où je t'ai connue, et celui où je te fus uni par des liens indissolubles, voilà mes plus grandes fêtes, voilà les jours sacrés pour moi. Oui, ma Sophie; et je crois notre amour égal et mutuel. C'est au nom de ta fille et de ta tendresse que je t'en conjure, aime-moi; ose me le dire : sois toujours vraie, naïve; sois ce que tu fus, ce que tu es, et reçois mon encens, mes vœux, mes adorations, mes baisers, mes transports; et, si tu

m'aimes, que t'importe que mon amour et le tien soient connus de tout l'univers? que tout ce qui respire sache que tu brûles d'une flamme plus pure, plus sainte que celle qu'on allume sur les autels?

---

20 février 1779.

Pour nous, ô ma Sophie! notre amour est notre crime. Plus il est courageux et constant, plus ils s'en irritent. Il faudrait être ingrat, vil et traître, pour leur plaire. Je le crois vraiment, nos sentiments sont la plus sévère critique des leurs. Mais non, nous ne serons point parjures, dût-il nous en coûter la vie. Je te l'ai dit cent fois; je crois à ta fidélité comme à la mienne. Je crois à ta vertu comme au jour qui m'éclaire : j'accuserais l'univers entier avant de soupçonner ma Sophie; mais je suis susceptible, inquiet (par le mal-être de ma situation) et surtout jaloux, et tu dois me le pardonner. Oui, je le suis : pourquoi? Je l'ignore. C'est sans doute une faiblesse inséparable de l'amour. De qui? D'aucun objet déterminé, et de tous. Je dirais volontiers comme l'Amour disait à Psyché, qui lui demandait : « Des tendresses du sang peut-on être jaloux? »

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature :
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent;
Dès qu'il les flatte, j'en murmure;
L'air même que vous respirez
Avec trop de plaisir passe par votre bouche;
Votre habit de trop près vous touche.

Ce ne sont point là des phrases : ce n'est pas de l'esprit : c'est un sentiment inexprimable, incompréhensible pour tout autre qu'un amant, dont la Fontaine a donné l'équivalent par des images charmantes. J'ai été presque jaloux de mon portrait, que tu pressais contre tes lèvres et ton cœur avec trop d'ardeur ; je l'ai été très réellement de tes amies et de tes frères, tant que je les ai crus estimables ; je l'ai été d'une femme dont tu me parlais dans tes premières lettres, et tu me fis un grand, un vrai plaisir, lorsque tu m'écrivis, sans que je t'en eusse parlé, cette phrase délicieuse : « Elle est de mon sexe ; elle m'inspire un intérêt très-tendre, et mes lèvres ne reçoivent pas les siennes sans répugnance ; je fuis ses caresses ; je crains presque que ce ne soit un vol fait à l'amour. »

Ah ! oui, oui, ma Sophie ! conserve toujours cette délicatesse charmante. Tu n'as qu'un ami ; qu'il n'y ait pour toi qu'un homme au monde et qu'un objet de tes plus légères, de tes plus simples faveurs, comme des plus grandes : ah ! pour les moindres, je donnerais encore mille vies. Je ne t'ai jamais déguisé toute l'étendue de ma faiblesse en fait de jalousie, parce que c'est tel que je suis, et non pas meilleur que je suis, que je veux être aimé ; je n'ai jamais cherché à la vaincre, parce que je ne la crois pas coupable, parce que je suis certain qu'elle tient à ma tendresse. Me l'oserais-tu reprocher ? Ne t'ai-je pas vue inquiète et jalouse, toi, mon bien suprême ! toi, ma vie ! ne t'ai-je pas vue jalouse de l'amant le plus tendre et le plus ardent qui fût jamais ?

1er avril 1779.

Chère et tendre amante! O ma vie! O mon bien! Que ta lettre respire bien tout ton amour! Qu'elle est ingénue! Qu'elle est brûlante! Que tu rends heureux ton Gabriel, et que tu en es adorée! O Sophie! que serais-tu pour moi si nous vivions ensemble; toi qui, loin de ton amant, es, pour lui, dans sa sombre solitude l'univers entier. Oh! que ne puis-je à tes genoux répandre les douces larmes que le plaisir fait couler de mes yeux presque éteints! Tu daignerais imprimer tes lèvres de rose sur la trace de ces pleurs amers qu'ils ont trop longtemps versés... Et moi, je te dirais mon amour; alors tu pleurerais et j'essuierais tes joues avec mes ardents baisairs, et tu m'en laisserais prendre sans nombre de ces tendres baisers que moi seul dois cueillir : nous pleurerions ensemble sur notre bonheur, sur notre infortune passée, sur les bienfaits de ceux qui nous auraient sauvés et réunis. Nos larmes, et nos soupirs, et nos gémissements, nos âmes se confondraient... Illusions enchanteresses! O vœux impuissants de deux cœurs affamés et consumés d'amour!... Dieux! qu'ils sont infortunés les amants qu'un amour malheureux, qu'une captivité terrible, et l'absence plus cruelle tourmentent et déchirent!... Mais qu'ils seront heureux le jour qui les réunira, le jour où l'amour les caressera d'un souffle favorable!

NOTES

—

On dit à Pontarlier que Sophie, avant de connaître Mirabeau, fut très-recherchée et courtisée par un officier, M. de Montperreux. Il lui aurait apporté, suivant la chronique scandaleuse, quatre déshabillés de piqué, qu'il dut garder quand il trouva la place prise par Mirabeau.

—

La première femme du marquis de Monnier n'eut une fille qu'après treize ans de mariage; elle fit un pèlerinage *ad hoc*. Cette fille si tard venue s'éprit de M. Le Bœuf de Valdahon. Contrariée dans cet amour par sa famille, elle saisissait toutes les occasions de manifester ses sympathies pour l'homme de son choix. A table, elle repoussait tous les plats qu'on lui présentait en disant : « Je n'aime que *le bœuf*. » La correspondance des amants se faisait singulièrement. M. de Valdahon sortait de l'église derrière la marquise de Monnier et jetait ses lettres dans son capot (capuchon), où mademoiselle de Monnier les prenait. M. de Valdahon était très-grand et très-grêlé. Louis XV un jour demanda à voir ce Valdahon qui faisait tant de bruit et fut étonné de le trouver si laid. Le mariage eut lieu en dépit du

marquis de Monnier, qui se remaria pour se venger de sa fille. On sait comment cela lui réussit.

La maison du marquis de Monnier, d'où s'évada Sophie, se trouve dans la Grande Rue de Pontarlier, en face de la rue Vinoble, qui aboutit aux casernes, presque à l'angle de la rue qui conduit au château Caillard.

Ces documents inédits, ainsi que ceux relatifs à la fuite de Sophie de la maison de son mari, nous ont été communiqués par M Francis Wey, dont la famille appartient à la Franche-Comté.

Voici les signalements de Mirabeau et de Sophie de Monnier donnés par la police du temps, qui ont été découverts et publiés dans la *Patrie* par M. Édouard Fournier, rendant compte de la première édition de mon livre. Nous saisissons cette occasion de remercier nos confrères Louis Jourdan et Louis Enault de leurs excellents et spirituels articles du *Siècle* et du *Constitutionnel* sur les Amours de Sophie et de Mirabeau.

Signalement de Sophie de Monnier.

« Taille 5 pieds et 2 pouces environ, se tenant mal, le dos un peu arrondi, visage plein, le menton coupé, les lèvres épaisses, les cheveux bruns, la peau blanche, ayant des couleurs na-

turelles et de l'embonpoint, la voix basse et forte et parlant distinctement. Son âge est d'environ vingt ans. »

Au signalement de Sophie était joint celui de Mirabeau :

« Taille 5 pieds 4 pouces; gros de corps, visage extrêmement gravé de la petite vérole et même couturé, sourcils bruns, les yeux vifs et couverts et un peu enfoncés, cheveux bruns tirant sur le roux, attachés ordinairement avec un catogan, grosses jambes, larges épaules; vêtu ordinairement d'un uniforme vert, parement et revers écarlate, épaulette en or, veste et culotte ventre de biche, et quelquefois d'un habit gris rayé; portant une canne à pommeau en or, sur le haut duquel il y a une montre enchâssée, dont on aperçoit le cadran en émail. Il doit avoir un ou deux domestiques. Son âge est de vingt et un à vingt cinq ans. »

APPENDICE

LE TESTAMENT DE MIRABEAU

PAR JULES JANIN

Cette pièce fort curieuse, publiés dans l'*Indépendance belge,* et que M. Jules Janin appelle le testament de Mirabeau, est précédée des réflexions suivantes :

De tous les hommes du siècle passé, de tous les héros de 1789, Mirabeau est resté pour nous le plus sincère et le plus merveilleux esprit, le talent le plus rare et le plus utile en ces temps étranges, où, sur les ruines du passé, se dressait le monument des libertés nouvelles. Rien de plus puissant que Mirabeau dans ces heures révélées que la France n'avait jamais vues et qu'elle ne reverra jamais. Mirabeau était mieux que le bon sens, mieux que la justice et la vérité : il était l'éloquence ; il avait

le génie et la bonté, le courage et l'inspiration ; mieux encore, il avait la prévoyance. On l'aimait pour sa parole présente, on l'aimait pour ses malheurs passés ; il avait trouvé dans son père un tyran véritable et dans le roi le complice inflexible de son père. Il représentait aux regards éblouis de cette nation, délivrée enfin de l'ancien joug, le gentilhomme révolté, emprisonné, écrasé sous le bon plaisir ; et plus on l'avait traîné de bastille en bastille, du fort de Joux au donjon de Vincennes, plus il avait été la proie et le jouet des geôliers, des espions, des ministres et de leurs commis, plus ce grand homme, écouté maintenant de l'Europe entière, s'agrandissait de toutes les injustices et de toutes les cruautés qu'il avait subies. Lui, cependant, il eut ce grand honneur d'être au niveau, naturellement et simplement, de ces fortunes si diverses. Libre, il s'abandonna, comme un vrai jeune homme, à toutes les passions, à toutes les imprévoyances de la vie ; on parlait de ses amours tout autant que des amours de Saint-Preux avec la nouvelle Héloïse. Il enseignait à tous les disciples, à tous les imitateurs du roi Louis XV, comment on aime, et comme on se fait aimer, par le dévouement, par l'audace et par les plus brillantes qualités de l'esprit et du cœur. Bientôt, quand il fut captif, chargé de chaînes, arraché à tout ce qu'il aimait, abandonné, oublié, enseveli, il montra qu'une

grande âme est toujours maîtresse de sa destinée; et, tout puissant par le malheur, comme il sera bientôt irrésistible à force de génie, il força ses bourreaux eux-mêmes à le plaindre et à le servir.

Et lorsque enfin arrivèrent pour ce géant déchaîné les jours de la vengeance, il ne songea pas à se venger. Au contraire, il pardonna sans peine et sans efforts à ses ennemis implacables toutes les tortures qu'il avait subies, et il ne fut uniquement occupé qu'à accomplir la tâche illustre qu'il avait acceptée. Aussi bien, qui l'avait vu une seule fois parlant et tonnant du haut de sa tribune éclatante, celui-là ne pouvait oublier Mirabeau.

A peine avait-il écouté le discours auquel il allait répondre, il marchait lentement à la tribune, en côtoyant les bancs de la gauche et de la droite, et prêtant l'oreille à tous les murmures; du plus léger murmure il faisait son profit; plus d'une fois, d'un mot en l'air, il a fait un mot sublime. Il gravissait les marches gémissantes de cette tribune, où son pas résonnait. Le silence était grand. Mirabeau, avant de parler, se posait lentement, croisait les bras, et jetant ses regards çà et là, il commençait. D'abord sa parole était lente et brève, on eût dit d'un soupir tiré avec peine de cette vaste poitrine. En commençant le plus magnifique et le plus vaste de ces grands discours qui agitaient le monde à la façon d'un

volcan, il bégayait : cela durait quelques minutes. Peu à peu le géant, obéissant à des visions surnaturelles, devenait éloquent. Cette langue hésitante et tout d'un coup échappée à ses liens, brisait, torturait et violentait la parole dans cette bouche ouverte à toutes les passions. Au même instant ce regard s'animait de mille feux, cette épaisse chevelure se relevait sur ce vaste front comme la crinière d'un lion en colère ou en amour; le feu sacré circulait dans tout cet homme; il s'emportait, il riait, il insultait, il plaisantait, il tonnait, il éclatait; tour à tour moqueur et grave, attristé, jovial, ironique et tendre, blasphémant, menaçant, criant; puis calme et doux, passionné avec mesure et bien disant, élégant et châtié; soudain jetant le barbarisme avec toute la hardiesse d'un improvisateur qui ne veut pas donner de relâche au carrefour; prophète et grand seigneur d'autrefois, peuple enfin; il est impossible, à qui ne l'a pas vu, à qui ne l'a pas entendu mugir, de se figurer quelle abondance et quelle variété, au milieu des ressources infinies de la parole et de la passion; quel sublime pouvoir de la langue française obligée de suffire à ce cœur, à cette âme, à ces passions sublimes, à ces vils besoins, à cette élévation de pensées, d'idées, de faste, de pouvoir, qui respirait par l'organe éclatant de cet entasseur de foudres et d'éclairs.

On comprend donc très-facilement que les moindres vestiges de ce grand homme aient conservé parmi nous un intérêt très-vif et très-réel. Malheureusement, les lettres autographes de Mirabeau sont assez rares; le plus grand nombre de ses manuscrits s'est perdu dans l'exil, dans les voyages, dans les prisons, dans les perquisitions de la police et dans le cabinet des censeurs. Plusieurs même de ses lettres, achetées à grands frais, ont été anéanties par M. Lucas de Montigny lui-même; il avait en si grand honneur la mémoire de son père, qu'il détruisait sans pitié tout ce qui pouvait porter la plus légère atteinte à sa gloire. Ainsi sera trompée l'attente de tous les hommes qui espéraient trouver à cette vente une relique du grand orateur. En revanche, on trouvera dans cette collection le plus curieux, j'ai presque dit le plus touchant manuscrit de Mirabeau. Je veux parler ici d'une grammaire française écrite par Mirabeau, à l'usage de madame de Monnier, sa chère maîtresse. Il l'avait séduite, il l'avait enlevée à tous ses devoirs, il l'adorait, et comme il rêvait pour cette dame une certaine perfection, il voulut lui enseigner l'orthographe. En ce temps-là les plus grandes et les plus belles dames françaises, les plus habiles à reproduire en leurs discours les mystères les plus cachés de la langue française, ne savaient pas un mot d'orthographe. Elles parlaient en

vraies duchesses des petits appartements, elles écrivaient comme des cuisinières. Ainsi, chose incroyable aujourd'hui, dans la même personne étaient réunies Marton et madame de Sévigné, mademoiselle de Lespinasse et Lisette. On ne saurait toucher sans émotion cette humble grammaire à l'usage d'une femme infortunée et charmante dont les malheurs, le dévouement, la vie et la mort également déplorables représentent le drame le plus terrible et le plus douloureux du XVIIIe siècle. Ah ! cette grammaire, écrite par cet amoureux pour la femme qu'il aime et qu'il a perdue, il faudrait me donner bien des chinoiseries, et même bien de beaux livres, sans compter les meubles de Boule et les tableaux de M. Pater, en échange de ce manuscrit, si ce manuscrit était à moi. Toutefois ne nous plaignons pas.

Je vais vous donner la copie exacte d'un manuscrit de Mirabeau, un manuscrit que son fils n'a pas connu, et pour lequel il eût donné volontiers une année de sa vie... un testament du prisonnier d'État, de la dernière victime des lettres de cachet, écrit au donjon de Vincennes, sur le papier de la prison, sur ce même papier qui servit aux lettres que Mirabeau écrivait à sa Sophie, et que le geôlier retenait sitôt que Sophie les avait lues. Puis, quand Mirabeau fut mort, laissant un nom impérissable, un de ces geôliers ramassant au hasard, sans

pudeur, sans respect, vendit, pour son propre compte, à quelque libraire malhonnête, les lettres de Mirabeau à Sophie, *écrites du donjon de Vincennes*, et que ce malheureux n'avait pas faites sans nul doute pour être publiées. Je ne crois pas que je vous aie encore envoyé un document plus rempli d'une passion sincère, dans un accent plus triste et plus doux.

NOTE POUR M. BOUCHER

Signalement des papiers et manuscrits que l'on doit trouver chez moi, en cas d'accident.

Ier Un gros volume in-8° relié, en veau; au dos est écrit *Breviarium romanum*. Ce livre sera fermé par deux bandes de papier en croix, et deux cachets aux deux réunions; sur chaque bande il y aura écrit : *Destiné à M. Lenoir et recommandé à M. Boucher*. Ces mots seront posés de manière qu'ils atteindront des deux côtés aux sceaux dont on trouvera l'empreinte plus bas dans cette note. L'ouvrage, que ce livre contient, n'est, je crois, ni sans mérite, ni sans utilité. Je consens que ma mémoire soit jugée sur cet écrit, le seul que je conserve en entier. J'avais résolu de tout temps de le subordonner à M. Lenoir, dont j'espère cette unique grâce à cet égard qu'il le fera

copier et donnera le manuscrit de ma main à Sophie à qui il sera précieux, et qui ne le publiera jamais sans son aveu, comme je l'exigerai d'elle. Je prie instamment M. Boucher de m'obtenir cette faveur.

IIe Le second paquet ne contient que des ébauches littéraires et des pensées détachées. *L'Essai sur la tolérance* n'est qu'un projet d'ouvrage que j'ai abandonné, faute de secours suffisants pour l'exécuter. Les feuilles qui y sont jointes ne contiennent que des idées relatives à ce sujet, que j'écrivais à mesure que je lisais ou méditais. Mon désir serait que ce paquet fût remis à ma Sophie, parce qu'elle est la seule à qui il puisse être précieux. Autrement, je prie M. Boucher de jeter au feu ces informes ébauches. Cette liasse sera à son adresse, couverte de deux enveloppes.

IIIe Le troisième paquet est uniquement destiné à ma Sophie; c'est une partie de notre histoire, mise en dialogue, comme elle m'en avait prié. Ces dialogues sont contenus dans un livre de parchemin petit in-4°, qui sera couvert de deux bandes en croix. Sur chacune des bandes de papier sera écrit : *Pour ma Sophie-Gabriel et sa fille.* J'espère qu'on ne fera aucune difficulté de lui remettre ces papiers qui n'intéressent qu'elle. J'ai brûlé tout ce qui aurait pu inculper trop fortement mes plus cruels ennemis ; et j'ai cru devoir sacrifier mes Mémoires,

comme contenant une apologie trop vive de ma conduite et intéressant quelques femmes dont je ne veux pas même que l'on puisse conjecturer les noms. J'ai laissé subsister seulement la lettre apologétique que j'ai écrite du donjon de Vincennes à mon père, parce qu'elle ne contient rien que de respectueux, et elle se trouvera dans ce même paquet qui contiendra, en outre, quelques fragments militaires dont on fera ce qu'on voudra, mais mon écriture plaira toujours à ma Sophie, à l'adresse de madame la marquise de Monnier, née Ruffey.

IVe Collection de toutes celles de mes brochures que j'ai pu ressembler ici; bagatelles d'aucune valeur pour tout autre que ma Sophie.

Ve Le cinquième paquet contiendra 1° une lettre pour ma mère; 2° un état de mes dettes d'ami sous la même enveloppe.

VIe Le sixième paquet contiendra : 1° une lettre pour mon père; 2° une pour mon oncle; 3° une pour mon frère.

VIIe Ce septième paquet (celui qui m'intéresse le plus) contiendra 1° toutes mes lettres qui me restent de ma Sophie; 2° une lettre pour elle; 3° une pour M. Lenoir 4° une pour M. Boucher; 5° ma boîte avec le portrait de Sophie. Je supplie que ce portrait lui soit remis pour ma fille, aussi bien que le cœur de cristal et les trois bagues

que je tiens de sa mère, et qui seront dans ce même paquet, avec plusieurs tresses de mes cheveux : quant à la boîte, j'indique à Sophie l'usage que j'en veux faire; 6° le chiffre de Sophie et le mien en cachet d'acier monté sur or, dont l'empreinte ci-jointe, qui m'aura servi à cacheter tout le reste, excepté l'enveloppe générale, qui sera cousue et scellée du premier cachet qui me tombera sous la main.

Quant à mes livres, on en fera ce que l'on voudra; mais je supplie M. Lenoir d'accepter mon beau Tasse in-4°, et M. Boucher de choisir aussi dans ces livres tout ce qui pourra l'agréer, et de croire que je serais, si je vivais, très-sensible à cette bonté. J'excepte mes livres italiens que je désire être remis à ma Sophie, aussi bien que tous ceux que ne voudra pas M. Boucher. Ils ont tous été achetés aux dépens de mes plus urgents besoins; mon père n'y a certainement aucuns droits.

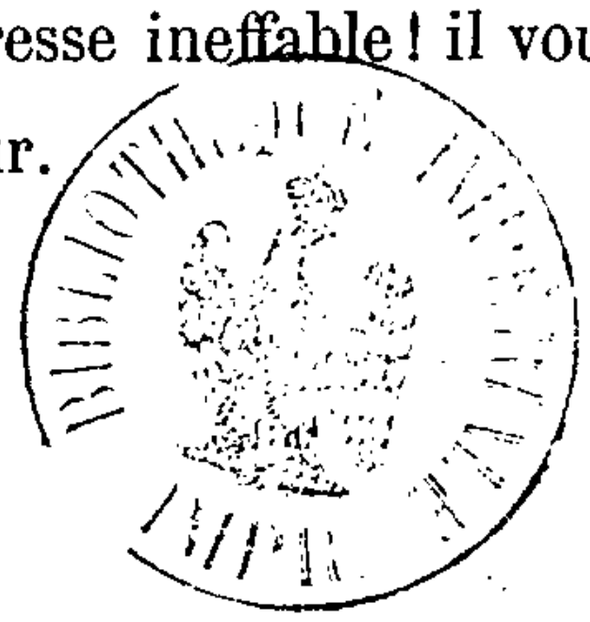
Au reste, mes demandes, mes désirs et mes prières sont motivés et expliqués au long de mes lettres.

Au donjon de Vincennes, ce vingt-six janvier mil sept cent soixante-dix-neuf.

HONORÉ-GABRIEL RIQUETTI, COMTE DE MIRABEAU.

Vous l'entendez : « Ma Sophie, et toujours ma Sophie. » Il ne peut plus vivre pour elle, il ne peut pas mourir pour

elle, mais il mourra son nom à la bouche et son image sur son cœur. A cette heure, que le prisonnier prend, en effet, pour l'heure suprême, il ne songe qu'au moyen de laisser à sa chère maîtresse un souvenir de leurs amours. Tout ce qu'il possède, il le lui donne, avec tant de louange et de tendresse ineffable ! il voudrait lui donner son âme et son cœur.



JULES JANIN.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

INTRODUCTION 1

PRÉFACE DES DEUX PREMIÈRES ÉDITIONS 3

LES AMOURS DE MIRABEAU ET DE SOPHIE DE MONNIER . 11

LETTRE INÉDITE DE SOPHIE DE MONNIER. 159

AVERTISSEMENT. 165

LETTRES DE MIRABEAU A SOPHIE DE MONNIER. 167

NOTES. 221

APPENDICE. — LE TESTAMENT DE MIRABEAU. 225

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.